

ALFF 1/2/2

35

Circé

f. 1-162

Le moulin sans souci

f. 163-273

L'Âme de la Maison f. 274-330

Amours

Rustiques



Le Moulin sans - souci.

I

Le peintre Max F. fut fort désappointé lorsque il vit, en arrivant à B., que l'auberge du "Cornet de poste", où il se proposait de passer ses vacances, était brûlée.

Cette auberge était une des plus anciennes du Condroz. Comme la plupart des vieilles habitations wallonnes, elle avait des murs un peu de gruingois, un toit bosselé, une grande cuisine et de petites chambres. Les ouvriers du voisinage y venaient, le dimanche, faire leur partie de cartes; les rouliers s'y arrêtaient pour camper leur croûte; quelquefois, le soir, on y rencontrait un colporteur, jeune homme à figure hâlé ou ~~ou~~ vieillard à barbe grise, qui, tout en fumant sa courte pipe, racontait au coin du feu les nouvelles du pays.

L'incendie s'était produit la nuit précédente. On ne voyait plus, maintenant qu'un amas de débris, que dominait un pan de mur où l'eau avait tracé de grands raies jaunes. Tout autour, le sol était transformé en une boue gluante et noire. Quelques enfants patageaient dans cette boue, ainsi que deux ou trois femmes, qui bavardaient entre elles en

164

travaillant à leurs tricots.

Dans un coin, le feu couvait encore. Un peu de fumée sortait de cet endroit, montait lentement vers le ciel, puis se rabattait sur le sol en répandant une désagréable odeur de roussi. Un homme aux vêtements mouillés et couverts de boue, qui portait un seau, faisait, sans interruption, la navette entre cet endroit et un petit étang. Un autre homme tournait comme une âme en peine autour des ruines, en passant du temps en temps le dos de sa main sur ses yeux rouges. Cet homme était le père Renard, le propriétaire de l'auberge. C'était un grand vieillard dont le pantalon gris, la blouse bleue et la casquette de drap étaient aussi souillés que les vêtements du porteur d'eau. De temps à autre, il faisait un arrêt prolongé devant un endroit où l'on voyait une flaque de sang noirâtre mêlé à de la cendre et quelques poils roussis collés à une poutre carbonisée. Ses lèvres pâles se mettaient alors à trembler. Son cheval avait péri dans les flammes.

— Tu y alla lui dire bonjour. — "Ah! c'est vous... siens..." murmura Renard, en fixant sur le jeune homme des yeux égarés. — "Quel malheur, n'est-ce pas?" ajouta-t-il, puis il se ~~assit~~ remit à regarder les ruines

de sa maison, en hochant la tête. Comme il ne disait plus rien, haz voulut partir.

- Où allez-vous ? demanda le vieillard, d'une voix in différente.

- Je vais voir si je trouverai à loger au "Café de l'Étoile".

Le père Renard fit une grimace. Le propriétaire du "Café de l'Étoile" était son ennemi.

- N'allez pas là, dit-il. Peuh!... Vous n'y serez pas bien... Venez plutôt avec moi; je vous conduirai chez ma cousine.

Les deux hommes partirent. En route, le père Renard ne parla que de son incendie. "Je venais de faire mon premier somme, dit-il; je m'étais éveillé; et voilà que j'entends "Crac! Crac!" Comme si on tirait des coups de fusil dans la maison...". Il s'interrompait à tout instant, se répétait, poussait des soupirs et murmurait: "Je ne sais plus ce que je dis, j'ai la tête toute perdue...".

Au bout d'une dizaine de minutes, on aperçut, dans un pli de terrain, au milieu d'un bouquet d'arbres, le toit noir d'une maison. Le père Renard tendit la main de ce côté, en disant: "C'est là."

M. Demer

C'était un vieux moulin situé sur l'Ourthe, dans un petit vallon solitaire. Tous les bâtiments qui le composaient étaient construits en pierres grises du pays. La façade du corps-de-logis était tapissée par une vigne dont le feuillage commençait à prendre de beaux tons roux. Son rez-de-chaussée et son unique étage avaient de petites fenêtres à volets décolorés, que cachait presque entièrement le feuillage de la vigne. Au milieu de la cour, qui n'était pas clôturée, se trouvait une fosse au fumier entourée d'un pavé de pierres inégales. Un petit chemin bordé de plants d'osier la raccordait à la grand'route. Dans une prairie, à gauche, on voyait des pommiers, et dans un coin du jardin, à droite, se détachaient sur la terre grise deux ou trois arbustes à moitié effeuillés, quelques roses inclinées sur leurs tiges et un gigantesque tournesol dont les couleurs crues effrayaient tout le reste. On n'apercevait pas la rivière, qui était cachée par de grandes haies, mais on entendait son murmure, ainsi que les battements de l'aube du moulin.

Quand le père Renard & Max entrèrent dans la maison, une vieille femme corpulente qui avait un bonnet blanc sur sa tête, un chat sur ses genoux et qui tricotait avec des lunettes auprès de la fenêtre se

P. 13

leva, en poussant une exclamation:

- Hé! c'est le cousin!

La figure rouge s'épanouit comme si elle allait éclater de rire, mais, ayant remarqué la mine penaud de père Renard, elle ~~baissa~~ se pinça les lèvres & baissa les yeux.

Le père Renard lui expliqua (en s'interrompant deux ou trois fois, comme un homme qui perd le fil de ses idées) quel service il venait lui demander. La femme regarda hup. Celui-ci fit sans doute une impression favorable, car elle déclara aussitôt qu'elle avait une chambre à sa disposition. Elle invita ensuite les deux hommes à s'asseoir. Hup prit une chaise, mais le père Renard resta debout.

Après quelques instants, il se mit à marcher de long en large, puis il tira sa pipe, la boucha lentement, fuma quelques bouffées, la laissa éteindre et la remit dans sa poche. " Quel malheur! west-ce pas, cousine ", dit-il alors, en se grattant les cheveux. " Je venais de faire mon premier somme; je m'étais éveillé; et voilà que j'entends " crae! crae! " comme si on tirait des coups de fusil... "

Pendant qu'il parlait, la femme le suivait du regard et murmurait: " Oui, oui, c'est un

malheur ... Mais tout arrive par la volonté de Dieu ...
 et il ne faut pas ... il ne faut pas ... » Elle ne
 put dire "ce qu'il ne fallait pas". On voyait d'ail-
 leurs, à son air embarrané que ce n'était pas son
 métier de s'apitoyer, ni de consoler.

Tout à coup, elle se leva. "Voulez-vous prendre
~~avec~~ un verre d'eau-de-vie, Demanda-t-elle, cela
 vous retapera ...". Le père Renard hocha la tête. "Vous
 n'espérez, cousine, dit-il ... Il faut que je m'en
 aille ... je ne suis plus bien nulle part."

Quand il fut sorti, la femme regarda long-
 en haussant les épaules, et le rire qui elle avait réprimé
 tout à l'heure partit, un rire franc, généreux, le
 rire d'une personne qui n'a ni soucis, ni fiel au
 cœur. Lorsqu'elle s'arrêta, deux larmes coulaient
 le long de son nez. Elle enleva ses lunettes, prit son
 mouchoir, s'essuya les yeux, puis se moucha pen-
 dant une demi-minute avec un bruit formidable.

Elle demanda ensuite à Max ce qu'il préfé-
 rait d'un verre d'eau-de-vie ou de cassis.

- Je vous remercie, dit Max, je ne désire
 rien prendre.

- Si, si, vous prendrez quelque chose.

- Non je vous remercie.

- Je vois que vous préférez le cassis, dit-elle, et elle courut en chercher un carafon, puis apporta deux verres ainsi qu'une assiette avec de petites galettes.

Elle s'assit en face de Max, trinqua d'un air bon enfant, but un petit coup, puis se mit à bavarder tout en mangeant une galette par petites bribes, qu'elle cassait avec ses doigts.

- Alors, comme cela, vous venez de Bruxelles? demanda-t-elle.

- Oui, dit Max.

- Ho! ho!... Et vous connaissez mon cousin Renaud depuis longtemps?

- J'ai passé deux fois mes vacances chez lui.

- Tiens! je ne vous ai jamais vu. Il est vrai qu'il n'y a qu'un peu plus ^{de deux} ~~deux~~ ans que j'habite ce ^{lieu} ~~lieu~~ ^{habité} ~~habité~~ (En ce moment, le chat vint se frotter contre ses jambes, et elle le prit sur ses genoux.) Je suis ici depuis le mariage de ma fille, dit-elle, en caressant son chat. Vous la voyez tout à l'heure, ainsi que son mari. Ils sont allés à Liège... Il faisait diôh ici quand j'y suis venue... Ah! ne me parlez pas des hommes qui vivent seuls! (Elle leva sa main au dessus de sa tête

et fit une grimace. / Son gendre avait une vieille
 servante ... Quel torchon, mon Dieu! ... Le blé au-
 rait pu pousser sur les pavés de la cuisine. Les champi-
 gnons croissaient sur les murs ... Il de la poussière ... Et des
 toiles d'araignée ... Ha! mais, moi, je vois ai trans-
 formé tout cela!

En ce moment, une petite voix grêle cria dans la
 cour: "Madame Dormual?",

La grosse femme se leva et regarda par la fenêtre.
 "Voilà le gamin qui ramène les porcs, dit-elle. Il faut,
 voyez-vous, que j'aille l'assister pour le faire rentrer à
 l'étable ... Je n'ai jamais fini ... C'est une affaire ... Je
 m'occupe du tout ... Ceci, je vais d'abord vous conduire
 dans votre chambre," ajouta-t-elle. — Et elle monta à
 l'étage avec Max, en portant son chat sur son épaule.

II

La chambre où Madame Dormual conduisit Max
 n'était ni grande ni luxueuse, mais il y régnait
 une excessive propreté. Le plafond avait été peint
 récemment. Un papier à fleurs roses, d'aspect riant,
 recouvrait les murs. Sur la cheminée, il y avait
 un christ de plâtre entre deux vases de verre bleu,
 d'où portaient deux énormes panaches d'herbes sauvages.

Près de la porte, se trouvait un bénitier en porcelaine. Le mobilier était disparate: le chêne avait fourni le bois du lavabo; le sapin, celui des armoires; tandis que la petite table et les trois chaises avaient été fabriquées avec du bois d'orme. Les draps du lit étaient très blancs, un peu raides, et répandaient une agréable odeur de foin. Au dessus du lit, pendait un grand tableau à l'huile, qui représentait, sans doute, un ancêtre du meunier. C'était un gros homme vêtu à la mode de 1830, avec une large cravate de tateis qui faisait plusieurs fois le tour de son cou et un col de chemise dont les pointes énormes, lui cachaient la moitié des joues. Son front était dégarni, sa figure était grasse et rouge, il avait de petits yeux de porc, de courts favoris, un nez charmant, des lèvres épaisses, un double menton, et une grande pipe dans sa main gauche.

Après avoir regardé ce portrait — qui le fit involontairement songer aux méchantes peintures symbolisant la gourmandise qu'on rencontre quelquefois dans les gargotes — Max s'approcha de la fenêtre.

Max

Il vit, à ses pieds, un coin de jardin, qui avait

l'air dévasté. Des fèves, de pommes, de terre qui chahent
 le sol, entre des plants de choux dont la plupart a-
 vaient la tête coupée, et deux ou trois tiges d'oignons
 s'affalaient l'une sur l'autre auprès d'un groseille
 dont les baguettes noires ne portaient plus que quelques
 feuilles mortes et toutes recroquevillées. L'Orthe
 coulait de l'autre côté, séparant ce coin de jardin
 d'une prairie, où se trouvaient des pommiers nouveaux,
 quelques grands peupliers d'Italie et, au premier
 plan, tout au bord de la rivière, un cerisier énorme.
 Les feuilles des pommiers étaient déjà tombées en
 grande partie, celles des peupliers également,
 mais le cerisier avait conservé tout son feuillage.
 Son tronc lisse et ardoisé portait un gigantesque
 bouquet où toutes les nuances du jaune étaient
 mêlées au plus chauds, jaunes, des tons roux. Ces
 opulentes couleurs se retrouvaient à deux cents
 mètres de là, sur la droite, dans le feuillage d'un
 bois où elles étaient encore rehaussées par le voisina-
 ge de quelques sapins verts.

Par delà la prairie, une vaste campagne
 s'élevait en pente légère vers l'horizon. Des guérets
 y alternaient avec des terres vertes, des champs d'étaules

et quelques petits bois de sapins. A cette heure, on n'y voyait plus une âme. Le soleil lui-même disparaissait derrière un rideau de nuages multicolores, tandis qu'une vapeur bleuâtre légère montait du sol. Au près de Max, la rivière murmurait, l'aube du moulin tictaquait et, par moments, le vent du soir faisait frissonner tous les arbres.

Max resta debout devant la fenêtre jusqu'au moment où on vint l'appeler pour souper.

III

Lorsqu'il descendit dans la cuisine, la lampe était allumée. Au coin du feu, se trouvait une table recouverte d'une nappe blanche, autour de laquelle étaient déjà assis le meunier, sa femme et Madame Dormual. A l'autre bout de la pièce, sous la fenêtre, le domestique et la servante s'occupaient seuls à une autre table. Un coquemard rouflait sur le poêle.

Le meunier s'appelait Emile Rolland. C'était un homme qui pouvait avoir un peu plus de trente ans, mais qui pouvait aussi en avoir quarante. Il avait de courtes jambes, un front bas,

le nez un peu écrasé, une moustache d'un blond fade, rude et frisé comme du chiendent, et le regard mort des gens qui ont perdu l'habitude de penser ou qui ne l'ont jamais fait. Il portait son pantalon et son gilet des jours de fête, une chemise très blanche et une cravate noire, mais il avait remplacé sa veste par une camisole de laine qui était effilochée à divers endroits.

Lorsqu'il vit arriver Max, il se leva et lui adressa un petit compliment de bienvenue dont Max saisit seulement quelques mots: "très content... très content... oui... ", puis il se rassit, plaça ses mains sur la table, ensuite sur ses genoux et ne parut définitivement à son aise que quand la soupe fut servie et que tout le monde se mit à manger. Lorsqu'il eut vidé son assiette, il tourna deux petits coups, puis se tourna vers Max:

- Alors, vous venez de Bruxelles?

- Mais on vous l'a déjà dit! s'écria Madame Dormal, d'une voix impatiente

- Ah! oui... bien... balbutia le jeune homme. Cependant...

- Cependant... cependant..., s'exclama Max -

Dame Dormael.

Max ne remarqua pas ce colloque. Toute son attention était concentrée sur la femme du meunier, qu'il avait à peine regardée en arrivant.

Elle paraissait toute jeune. Elle demanda même si elle avait plus de vingt ans. Sa figure était un peu pâle, mais elle avait de beaux grands yeux bleus, une abondante chevelure d'un blond doré, de petites mains très blanches, et la taille fine et souple.

Lorsqu'elle vit que Max la regardait, elle fixa ses yeux sur lui, puis les détourna rapidement et une faible rougeur apparut sur ses joues.

Max, un peu troublé lui-même, baissa ses regards et sa main tatonna après sa fourchette. Le meunier se tourna de nouveau de son côté et lui dit :

- Mangez, savez-vous.

- Oui, mangez, s'écria Madame Dormael.

Faites comme moi. Je mange comme un bœuf en grange. Je vous ai un appétit d'enfer.

Elle mangeait, en effet, avec voracité et buvait de même. Cela ne l'empêchait toutefois pas de parler. Tantôt elle s'adressait à Max, tantôt au domestique ou à la servante, tantôt à son gendre

Max

et tantôt à sa fille. Elle remarqua que le ton de sa voix changeait suivant les personnes auxquelles elle parlait. Quand elle s'adressait à lui, sa voix avait quelque chose d'aimable & d'affectueux; quand elle parlait au domestique ou à la servante, c'était sur un ton de familiarité boueuse; si elle s'adressait à sa fille, c'était d'une voix indifférente; et quand elle parlait à son gendre, elle le faisait de haut & avec mépris. Elle le sermonna même assez vertement à propos d'une commission dont elle l'avait chargé avant son départ pour la ville, & qu'il avait oublié de faire. Le lendemain soir deux sa moustache, haussa deux ou trois fois les épaules et balbutia: "Les femmes... les femmes..."

Quand le souper fut fini et que la table fut desservie, Madame Dornival apporta un jeu de cartes, puis cria au domestique:

- Allons, flamand, viens jouer avec nous.

Il vit alors s'avancer vers lui ~~un homme~~ un homme qui paroissoit avoir été taillé à coups de hache. ^{Les épaules étaient larges, son dos un peu voûté et} Sa tête ressembloit à celle que les peintres ont coutume de donner au mauvais larron. ~~à la base de son nez~~ A la base de son nez, il y

Madame

avait un renforcement, au dessus duquel son front s'avavançait en saillie et au dessous duquel ~~son~~ le bas de sa figure se développait en pointe. Son nez était légèrement camus, ses oreilles hautes et écartées, ses cheveux, d'un roux-noir, durs et révoltés, couvraient la moitié de son front, tandis que sa barbe courte, d'un roux un peu plus clair que ses cheveux, mais aussi dure que ceux-ci, mangeait ses joues et cachait sa bouche. Sous leurs sourcils hérissés, ses yeux verts, dont l'un était un peu plus petit que l'autre, ressemblaient à des yeux de faucon luisant dans des broussailles. Cet homme s'assit à côté de Max et posa ses grosses mains velues sur la table.

— Léonie, va chercher de la bière, dit le grand Dornal à la servante.

Elle dénoua ensuite les cordons de son tablier pour être à l'aise, puis elle butta les cartes en promenant des regards satisfaits autour de la table.

— Hé! s'écrie-t-elle tout à coup, nous sommes cinq. Et il n'y a que quatre personnes qui peuvent jouer... Bah! tu ne joueras pas toi, Laure, dit-elle, en s'adressant à sa fille.

Celle-ci ne répondit pas, mais fit deux remarques

Max

qu'elle se ^{mordait} ~~perçait~~ les lèvres, et semblait contrariée. Il s'em-
pressa d'intervenir :

- Si vous désirez jouer, Madame, je vous céderai une
place avec plaisir.

- Je vous remercie, Monsieur, répondit-elle
d'une voix très aimable, je ne tiens pas à jouer. - Et
~~de~~ elle se leva, courut chercher son ouvrage et vint
se rasseoir à la table.

- Y sommes nous ? demanda Madame Dornel.

- Une minute, Diabla ! dit le meunier, je
dois bourrer ma pipe.

Lux se disposent à l'inviter, tira, de son côté,
sa pipe de sa poche.

- Ah ! vous fumez aussi, dit le meunier. Oui,
s'écria-t-il avec orgueil, je suis un grand fumeur !

Lux lui fit goûter son tabac. Il voulut également
en offrir au domestique qui, lui aussi, avait tiré de sa
poche un brûle-gueule en terre noire, auquel pendait,
au bout d'une chaînette, un couvercle de métal enfumé
et dont le tuyau était si petit qu'il disparaissait tout
entier dans sa bouche.

- Merci bien, répondit l'homme - avec un
fort accent flamand - j'ai mon tabac et je n'en

Madame

Pl. 178

179

fume pas d'autre.

Il se mit à son tour à fumer dans sa pipe un tabac très noir, qu'il tirait d'un petit cornet de papier crasseux et qu'il tassait de toutes ses forces, avec son gros pouce.

Bientôt des spirales de fumée montèrent vers le plafond, et le jeu de cartes commença.

Un grand silence enveloppait la maison. Les volets étaient fermés. On voyait les gros croisillons de bois qui unissaient leurs ais derrière les vitres. La lampe placée sur un coin de la table n'éclairait guère que celle-ci. Tout le reste était plongé dans une ombre mystérieuse, où les meubles dessinèrent des formes vagues. Les quelques tableaux qui ornaient les murs se confondaient presque avec ceux-ci. Un grand chapelin pendait dans un coin, près du plafond, mais on n'aurait pu dire s'il était composé d'échalotes, d'oignons, ou d'œufs enfilés. A l'autre bout de la pièce, la servante tricotait dans l'obscurité. Le chat dormait ~~assez~~ dans un vieux fauteuil. Sur le poêle, la bouilloire continuait de chanter doucement.

Derrière la lampe, en face de Max, la femme du médecin cousait, entre son mari et sa mère. La

lumière tombait ^{obliquement} ~~accablant~~ sur sa tête et sur ses épaules. Elle avait l'or pâle de ses cheveux, affinait le velouté de sa peau, accentuait le carmin de ses lèvres, & se reflétait légèrement dans la fine main qui maniait l'aiguille d'un mouvement égal et gracieux.

Vers dix heures, le jeu de cartes cessa. Max monta dans sa chambre. Il avait sommeil; il ferma sa fenêtre et se coucha immédiatement. Quand il fut dans son lit, sa pensée s'arrêta un instant sur Madame Dornal: "Quelle drôle de femme!" murmura-t-il. Il songea ensuite au meunier: "Quel pauvre hère!" dit-il. Il pensa enfin - et plus longuement - à Madame Rolland: "Cette jeune femme est charmante, se dit-il. Mais comment, diable! a-t-elle pu épouser un pareil homme? ... Oui, comment? ..."

IV

Le lendemain, Max sortit de bonne heure. Il traversa la prairie et se dirigea vers les champs. Un épais brouillard couvrait la terre. On ne voyait pas à dix pas, et l'on n'entendait rien, sauf, par moments, une goutte d'eau qui dégringolait de la cime d'un arbre, rebondissait sur les feuilles sèches, et venait tomber sur le sol, avec un petit bruit sourd. Max marchait

rapidement en scrutant le ciel de temps à autre et en frottant tantôt sa moustache et tantôt ses tempes, où le brouillard se condensait. Au bout d'une demi-heure, une petite lueur blafarde et tremblotante se montra du côté de l'orient. Elle s'élargit peu à peu, devint plus brillante, et bientôt le soleil apparut, éclatant et tiède, avec un morceau de ciel bleu. Le brouillard se replia alors rapidement de tous côtés, découvrant les trèfles verts, les étoules dorées et les feuillages aux tons de cuivre et de rouille. Sous l'influence du soleil, la nature entière se réveillait. Les herbes, aplaties par la rosée de la nuit, se redressaient; les oiseaux battaient des ailes dans les buissons; des insectes couraient dans le chemin; on entendait au loin des gens qui parlaient et des chiens qui aboyaient. L'ex, continuant sa marche, arriva au sommet d'un coteau immense que le ciel limitait à sa gauche et qui s'abaissait, à sa droite, vers un ^{petit} ~~petit~~ village où des maisons blanches et grises apparaissaient avec un ~~petit~~ clocher, dans une couronne d'arbres puissants. A quelques pas de lui, un ouvrier labourait avec deux chevaux. Un peu plus loin, des femmes, qui se mouvaient avec des allures ~~brèves~~ de hérons, glanaient des pommes de terre dans

un champ fraîchement hersé. Le long des routes, quelques petits arbres, aux troncs bossus, aux branches chétives, frissonnaient joyeusement dans le soleil. Deux ou trois corbeaux couraient dans les labourés, et, rapides comme le vent, des troupes d'abouettes blondes filaient d'un horizon à l'autre, en rasant le sol.

Kax s'arrêta, huma l'air délicieux qui circulait autour de lui, et regarda la terre et le ciel. Tout son être frémit et il se remit en marche, la poitrine en avant, la tête relevée, comme un nageur qui fend l'eau. Kalla droit devant lui, ~~et~~ finit par ~~atteindre~~ atteindre un petit bois. Il entra dedans, les sapins dégageaient une odeur forte. De place en place, à travers le feuillage immobile, un rayon lumineux tombait sur le sol. De temps à autre, une feuille morte, dégringolant en silence, venait s'accrocher aux branches d'un arbuste. Des oiseaux lissaient leurs plumes au soleil; d'autres voletaient d'arbre en arbre, en poussant de petits cris; tandis qu'un filet d'eau coulait sous la mousse avec un bourdonnement d'insecte.

A midi, Kax s'arrêta dans une petite anberge, où il mangea dans la cour, sur une table vermoulue,

à l'ombre d'un noyer.

G. de la

à l'ombre d'un noyer.

Vers quatre heures, il reprit le chemin du moulin. Un léger engourdissement commençait à l'envahir. Il sentait dans tous ses membres, cette bonne fatigue que produisent les longues marches au grand air. Arrivé dans la prairie, derrière le moulin, il s'assit au pied d'un arbre. Vu de ce côté, le moulin paraissait plus pittoresque encore. Son toit était tout bosselé, et sur sa vieille muraille grise, où ~~trois~~ ^{cinq} petites fenêtres ouvraient leurs bords irréguliers, une vigne promenait capricieusement ses sarments, auxquels pendaient des feuilles jeunes et brunes. L'aube tournait lentement, en frappant l'eau de ses palettes noires, où l'on voyait tantôt des trous et tantôt des plaques de zinc. Autour d'elle, le mur était humide et bariolé de plaques de mousse. Un petit filet de fumée, venant des champs, passait au dessus de la prairie & parfumait l'air d'une saine odeur de feu de fane. Le vent ne soufflait pas. Dans l'atmosphère paisible, où se traînaient des fils de la vierge, une multitude de aroncherons voletait gaîment.

[Captivé par le charme de cette belle respiration, Max ne songeait pas à rentrer. Il se tenait immobile

au pied de l'arbre, les yeux mi-clos; il avait oublié où il se trouvait; son âme flottait entre ciel et terre, avec ^{les} petits flocons de fumée et les moucherons...

[Une voix de femme, qui se mit tout à coup à chanter dans le voisinage, le tira de son rêve. Il promena ses yeux autour de lui. Comme il ne voyait personne, il se leva et essaya de regarder par dessus les buissons qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière. Il finit par apercevoir Madame Rolland, qui cousait, assise dans le jardin, sous une tonnelle recouverte d'une vigne sauvage. Tout en travaillant, elle chantait. Elle chantait ~~avec force~~ d'une voix pure et lente, sans passion, sans effort. ~~comme les fleurs se~~ ~~écoulaient~~ Les sons sembleraient sortir de sa bouche comme les parfums s'évaporent de la terre, sans but, pour le simple bonheur de monter vers le ciel. Max tendit l'oreille & retint son souffle; son cœur se mit à battre. Il se haussa sur la pointe des pieds pour la mieux voir, ~~et~~ et ses yeux se fixèrent sur sa bouche qui remuait doucement, sur son cou blanc qui palpitait. Il hochait instinctivement la tête pour scander les paroles de la chanson :

|| Au jardin, s'éveillent les roses,
Au ciel, brillent les astres d'or...

de la page

[Il ne comprit pas le reste. Une voix plus forte venait de s'élever d'un autre côté. C'était une voix d'homme, celle-ci, une voix cuivrée et dure. A son accent, Max reconnut le flamand. Pendant quelques instants, les deux voix chantaient ensemble, mais la voix de l'homme dominait celle de la femme. A la fin, Madame Rolland se leva et disparut. Max n'entendit plus alors que le chant violent, criard et hévité du flamand, qui lançait les paroles de sa chanson comme des défis :

de la chanson
de la chanson

Si tu ne changes pas d'allure,
 j'écraserais tes yeux, ton front,
 Entre deux pavés qui feront,
 A ton crâne, quelque fêlure.

[Max fronça les sourcils, fit un geste irrité, & retourna au moulin.

[La première personne qu'il aperçut, en arrivant dans la cour, fut le meunier, qui était assis sur le bancard d'une charrette, les jambes croisées. Il portait une veste grise, un panama bonché & fumait sa pipe. Un griffon crasseux, qui ^{tenait} était de tête penchée, était accroupi à côté de lui.

[Le meunier se leva et vint au devant de Max.

Quand il vit partir son maître, le chien tourna lentement la tête, hésita une minute, puis, à petits pas, sans se presser, il alla le rejoindre.

[- En bien ? demanda le meunier, a-t-on fait une bonne promenade ?

[- Très-bonne ! répondit Max.

[- Oui... oui... reprit le meunier. Pourtant pour un Bruxellois, tout cela doit être peu de chose. Vous avez d'autres plaisirs que cela dans la Capitale. - Et il cligna ses yeux avec malice.

[- Cependant - continua-t-il, après un instant, en levant un doigt en l'air - nous aussi, nous avons nos plaisirs. Ainsi, moi, qui n'ai pas de port d'arme, qui ne suis pas chasseur, je mange plus de lièvres que le comte de B.

[- Vous braconnez ? demanda Max.

[Au lieu de répondre, le meunier prit Max par le bras et le conduisit au fond du moulin. Là, il ouvrit un petit volet de bois, et, montrant le coin de jardin que Max avait remarqué la veille, et où se trouvaient quelques têtes rondes de choux, il dit, en clignant de nouveau ses yeux :

[- C'est d'ici que je les décrotte !

La figure s'épanouit, et il se mit à rire de toutes ses forces.

Pendant qu'il riait, Max entendit, derrière lui, un crissement aigu. C'était le flamand qui amenait sur une petite brochette à deux roues des sacs de farine, qu'il rangeait ensuite contre le mur. La première fois que Max avait vu cet homme, il lui avait fait une impression désagréable. Depuis, tantôt, il lui était antipathique. Maintenant, sa présence lui causait un vague malaise. Il essaya, toutefois, de surmonter ce sentiment, et, se tournant vers l'ouvrier, il lui demanda:

- Et vous? ... (Il n'osa pas l'appeler "flamand.") Est-ce que vous braconniez aussi?

A ces mots, le meunier devint subitement grave.

- Oh! le flamand! s'écria-t-il. ~~Et~~ Il accom-
pagna ses paroles d'un geste qui voulait dire que l'ou-
vrier ne se contentait pas d'occire des lièvres, timide-
ment, à travers une petite lucarne.

- Il t'arrivera un jour ou l'autre une farce,
ajouta-t-il; on te pincera et tu seras flanqué en
prison.

L'homme se contenta de pousser un petit

188
Marie Devald

ricanement insolent, comme pour montrer qu'il défiait tous les gendarmes du pays.

Le meunier, alors, penche sa tête sur le côté et le considère d'un air narquois.

- Voilà, dit-il, en jetant un coup d'œil à l'usq... C'est un vieux célibataire... Il ne sait que faire de son temps... Alors...

- Tu devrais te marier, s'écria-t-il brusquement... Mais qui voudrait d'un singe comme toi? prit-il aussitôt... Hein?... Qui?... Tu es plus laid que le diable! - [Et le meunier se mit à rire aux éclats,

une lueur sauvage passa dans les yeux du flamand... Lax se recula instinctivement, mais, à sa grande surprise, l'homme prit tranquillement sa brochette par les deux bras & s'éloigna, sans dire un mot.

Le meunier referma le volet & sortit avec Lax. Quand ils furent dans la cour, celui-ci demanda:

- C'est-ce que vous avez donc là pour un domestique?

- Hum! fit le meunier, en allongeant ses lèvres et en haussant ses épaules. C'est un flamand des environs,

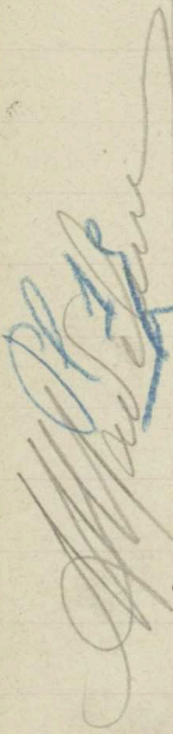
de Furnes. Il a été soldat et il prétend qu'il a fait de
 bons services. Il ment probablement. Il est dans le pays de-
 puis plusieurs années. Voilà près de deux ans qu'il est
 chez moi. Il abat ~~de~~ la besogne de deux hommes, et il ne
 me vole pas. Seulement, il boit comme un trou et c'est
 un batailleur. Il est, en outre, plus têtue qu'une mule.
 Il n'y a que ma belle-mère qui sache le faire obéir...
 C'est un drôle de corps... un gibier de potence, quoi?
 ajouta-t-il en riant et en poussant leap dans la
 cuisine.

Pendant le souper, leap observa longuement
 Madame Rolland. Elle avait l'air grave & soucieux.
 Elle lui parla cependant, elle lui sourit même à plu-
 sieurs reprises, mais son sourire avait quelque chose
 de contraint. Il jeta aussi de temps en temps un coup
 d'œil sur le flamand, qui souperait également, à
 l'autre bout de la pièce. Dans la demi-obscurité où
 il se trouvait, le bestie énorme et mal dégrossi de
 l'ouvrier avait quelque chose de fantastique & d'in-
 quiétant. A un certain moment, les yeux des deux
 hommes se rencontrèrent, & leap eut lire dans le
 regard surnois du flamand: "Fouille, fouille, vous
 bonhomme! Tu perds ta peine. ton âme est trop bien

parviennes à la découvrir.
caché pour que tu ~~laisses tomber~~ Quant à toi, tu es un
freluquet et je ne t'aime pas! "

V

Le jour suivant, Max s'éveilla vers sept heures.
Le soleil entra à flots dans sa chambre. L'ourthe coulait
avec un bruit sourd sur sa fenêtre. De la cour, montait
l'aigre paillement des poules et des canards, que
couvrait, par intervalles, le chant sonore d'un coq. La
journée devait être belle. Malgré cela, Max ne
s'empressa pas de se lever. Il restait dans son lit, étendu
sur le dos, la tête à plat sur l'oreiller, les yeux fixés
au plafond. Un pli amer crispait sa bouche. Il
était triste. Une tristesse vague, in définie, sans
cause précise, mais lourde comme une meule pesait
sur sa poitrine. A deux ou trois reprises, il poussa un
soupir. A la fin, il se tourna lentement sur le côté,
prit sa montre qui se trouvait sur la table de nuit et,
ayant constaté qu'il était près de huit heures, il se
leva. Quand il fut debout, il regarda le lavabo et
ses vêtements de l'air de quelqu'un qui considère
l'obligation de faire sa toilette comme une corvée
ennuyeuse. Il lui fallut du temps pour s'habiller:
ses bras remuaient avec nonchalance et il bâillait



à tout instant. Lorsque il fut prêt, il resta planté, pendant quelques minutes, au milieu de la chambre. Il avait l'air de se demander s'il descendrait. Il descendit (il n'y avait pas autre chose à faire). Madame Rolland était seule dans la cuisine, mais il lui avait à peine dit bonjour que Madame Dormal apparaissait. Elle avait son bonnet un peu de travers, ses lunettes tombaient sur le bout de son nez et ses bras, ~~entrouverts~~ étendus jusqu'aux coudes, étaient couverts de pâte. Lorsqu'elle eut vu Max, elle courut rapidement se laver les mains pour lui servir son café.

En voulant aller à l'armoire, pour prendre du pain, elle se heurta à sa fille. Elle eut un mouvement d'impatience et s'écria: "Tu es toujours dans mon chemin!" Madame Rolland, qui tricôtait, quitta la cuisine avec son ouvrage.

Pendant que Max buvait son café, la vieille femme vint s'asseoir auprès de lui; elle prit son chat sur ses genoux et, tout en lui caressant ~~ses cheveux~~ ~~ses cheveux~~ l'échine, elle poussa un bâillement et dit:

- Ahé Jésus! je suis déjà fatiguée... Savez vous que je travaille depuis cinq heures du matin.
 Elle se mit ensuite à sourire.

- Je viens de faire des tartes aux prunes, dit-elle. Est-ce que vous les aimez?

- Mais... oui, répondit Max d'une voix indifférente

- j'en étais sûr. Tout le monde aime les tartes aux prunes...

Au même moment, le flamand entra dans la cuisine. Pour ne pas salir les pavés, il avait laissé ses sabots sur le seuil, et il marchait tout doucement sur ses chaussons gris, remuillés avec de la laine de plusieurs couleurs et couverts de brins de paille. Il portait avec précaution quelque chose dans sa casquette, qu'il tendit à sa maîtresse, en souriant d'un air finaud.

- Il y avait longtemps que je la guettais, dit-il, d'une voix douce et saine. Mais je l'ai perdue. C'est la noire. Hum! elle m'a fait courir et chercher, la canaille.

- Tu m'as encore trouvé des oeufs! s'écria, avec transport, l'adame dormant, en lui prenant sa casquette, qu'elle vida dans son tablier.

- Oui, dit-il, j'ai déniché cela dans la grange, hi! hi! - Et tandis qu'il remplaçait avec sa main gauche sa casquette sur sa tête, il passait sa main droite sur sa figure et finissait par tirer fortement la pointe de sa barbe.

- Attends, attends, dit Madame Dormal, tu as bien gagné la goutte.

Elle lui versa deux grands verres d'eau-de-vie, qu'il but coup sur coup, en tenant toujours son dos courbé et en continuant de grimacer son sourire servile.

- Il n'existe pas dans tout l'univers un domestique comme celui-là, dit, avec enthousiasme, Madame Dormal à Max, quand le flamand fut parti. Il ne laisse rien perdre. Il s'occupe de nos affaires, comme si c'étaient les siennes. C'est un homme inpayable!

Max, qui avait pris son café, s'était levé.

- Vous allez-vous promener? Demanda-t-elle.

- Oui, dit Max - quoique, à ce moment-là, il ne sût lui-même au juste ce qu'il allait faire.

- Vous avez une belle vie, dit-elle en riant, tandis qu'elle l'accompagnait sur le seuil. Nous autres, nous ne nous promenons que le dimanche... Dimanche prochain, nous irons à Durbey, en voiture... Vous venez avec nous... Voilà une belle promenade!...

Max ~~avait~~ était déjà au milieu de la cour. Il se dirigea, sans répondre, vers la route.

Le ciel était aussi bleu que la veille, le soleil aussi brillant, la campagne aussi belle, l'air aussi vif

Pauline Boyard

et aussi frais, mais l'air ne semblait pas s'intéresser à tout cela. Il marchait le long de la route, la tête baissée, et de temps en temps le même petit rictus qui avait crispé ses lèvres, lorsqu'il était encore dans son lit, reparaisait sur sa figure. Après avoir erré au hasard pendant une demi-heure, il s'arrêta, puis revint sur ses pas et se dirigea vers le bois qui se trouvait auprès du moulin. Dans ce bois, il y avait un petit ravin masqué par des broussailles et où poussait une herbe forte et grasse; une grosse pierre, pareille à une pierre druidique, en occupait le centre. L'air descendit dans le ravin, s'assit sur la pierre, posa ses coudes sur ses genoux, reprit la tête dans les mains et se mit à rêver.

L'air F. avait trente-et-un ans. Sa personne n'offrait rien d'extraordinaire, sauf peut-être que sa figure était un peu trop pâle et ses yeux noirs trop brillants. A vingt-et-un ans, il avait exposé quelques tableaux qui avaient attiré l'attention sur lui. Ses parents - des fermiers ardennais - étaient morts peu de temps après. Libre et possesseur d'une fortune qui lui assurait l'indépendance, il avait abandonné ses études et était venu s'établir à Bruxelles. Pendant les premières années, il s'était mêlé au monde artistique, mais,

après avoir participé à plusieurs expositions sans retrouver des premiers succès, il avait fini par ne plus le fréquenter et beaucoup de ses anciens amis l'avaient perdu de vue. Il menait maintenant une existence très solitaire. Il continuait à travailler avec persévérance, bien que ses insuccès eussent fait en lui une blessure qui ne parvenait pas à guérir. Quelquefois, il s'arrêtait au milieu de son travail, regardait sa peinture en souriant tristement et se demandait s'il ne gâchait pas sa vie. Au bout de quelques minutes, il haussait les épaules. "Bah!", se disait-il, et il se remettait à peindre.

Ce fut ce même mot qu'il murmura dans le soir, après avoir rêvé, la tête dans les mains, pendant un quart d'heure. "Bah!", se dit-il, en faisant un geste de hautain détachement, et il se remit à marcher. Il alla de nouveau dîner dans la petite auberge où il s'était rendu la veille. L'après-midi, il se promena dans les champs et, à la respirée, il vint, comme le jour précédent, s'asseoir au pied d'un arbre, derrière le moulin. ~~Il était là~~

Il était là depuis quelque temps lorsqu'il entendit de nouveau l'air de Roland qui chantait dans la

tonnelle. Il tressaillit, puis son coeur se mit à battre avec force... Sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, il quitta la prairie et pénétra, sans bruit, dans le jardin, où il se dissimula derrière un massif d'arbustes. De là, il pouvait facilement voir la jeune femme sans être vu. Comme la veille, Madame Rolland chantait d'une voix lente et légèrement lasse, mais elle ne semblait plus chanter avec le même détachement. Entre chaque couplet, ~~elle~~ elle laissait un intervalle pendant lequel il lui arrivait d'interrompre son ouvrage et de fixer les yeux dans le vide. Quand elle se remettait à chanter, sa voix était d'abord tremblante et faible, puis elle s'élevait péniblement comme si elle avait eu à soulever un fardeau énorme. Au bout de quelque temps, le crayon se risqua à sortir de sa cachette. Madame Rolland l'aperçut et se tut instantanément. Lorsqu'elle vit qu'il s'avance vers elle, elle fixa les yeux sur lui et se mit à sourire, tandis que ses joues devenaient toutes rouges. Elle le regarda longuement, d'une façon singulière.

- Vous êtes bien gaie aujourd'hui, dit-il.

- Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-elle.

D'abord

en piquant son aiguille dans son ouvrage et en faisant plus fortement ses yeux sur lui.

— Mais... Ne venez-vous pas de chanter ?

La poitrine de Madame Rolland se souleva légèrement.

— On chante quelquefois sans être gai, répondit-elle, et, après avoir regardé l'hap pendant un instant encore, elle reprit son travail.

L'hap s'éloigna. Quand il fut dans la prairie, il s'arrêta, se retourna du côté du jardin et se mit à contempler Lucie à travers la haie.

Tout à coup sa figure s'assombrit.

— Imbécile ! murmura-t-il, en s'efforçant de pousser un ~~seul~~ soupir, qui s'étrangla dans sa gorge. He voilà en train de rêvasser comme un Roméo... et à une femme mariée...

Il s'empressa de rentrer au moulin, monta dans sa chambre, fit de la lumière et retira un livre de sa valise.

C'était Don Quichotte. C'était le seul ouvrage qu'il avait apporté avec lui. C'était le seul ouvrage qu'il lisait depuis quelque temps. Don Quichotte était devenu son livre de chevet, après beaucoup d'autres.

Il éprouvait un plaisir amer à se persifler dans la
personne du pauvre fou. N'était-il pas, lui aussi, un
Don Quichotte ? N'avait-il pas, lui aussi, sa folie, qui
lui faisait faire des moulinets dans le vide, jeter des
coups d'épée dans l'eau, combattre des moulins à vent ?

Il lut pendant quelque temps, d'une fa-
çon assez distraite, en s'interrompant parfois pour
jeter un coup d'œil sur le paysage qu'on voyait de
sa fenêtre.

Lorsqu'on l'appela pour le souper, il descen-
dit avec son livre et le plaça à côté de son assiette.

Pendant le souper, le meunier jeta, à plu-
sieurs reprises, des regards intrigués sur le volume et,
quand le repas fut fini, il avança la main, en
demandant :

- Il n'y a pas d'indiscrétion ?

- Non, dit l'us, prenez.

Le meunier prit le livre, examina le titre, la
franche, le dos, puis revint au titre et lut d'une
voix annonçante : "d'Admirable Don Quichotte de
la Manche, par Michel Cervantes". Il se mit
ensuite à feuilletter l'ouvrage, tomba sur le titre d'un
chapitre et le lut encore à haute voix : "Où le

captif raconte sa vie et ses aventures, ". Il le rendit enfin à Hay, en disant : "Ce doit être un livre intéressant"; puis il eut tout à coup une idée et s'écria : "Voyez, devriez vous, en lire quelques pages, "

Hay eut un sourire contraint & fut sur le point de refuser; puis il pensa : "Après tout, autant faire cela qu'une autre chose. On dit, d'ailleurs, que les bouffons sont mélancoliques!". Et il commença la lecture d'un des plus amusants chapitres.

Au bout de quelques instants, la dame Dor-niel fut prise d'un rire bruyant. Elle rejeta sa tête en arrière, leva en l'air ses petites mains grasses, puis les laissa retomber brusquement sur ses cuisses. Sa figure s'empourpra, ses yeux se remplirent de larmes et toute sa graisse se mit à danser. Le moine ne tarda pas à l'imiter; de temps à autre, le rire lui faisait avaler des bouffées de tabac et il se mettait à glosser, longuement, comme une poule. A un certain moment, la servante ayant remué bruyamment un ustensile, il poussa un "chut" énergique et roula, du côté de la fille, des yeux terribles.

Hay avait commencé sa lecture d'une voix

lâche et molle. Mais, après quelques minutes, il s'était aperçu que Madame Rolland l'écoutait avec intérêt. Quelque chose de brûlant comme une flamme avait palpité dans sa poitrine, sa voix s'était animée et il s'était mis à lire avec éloquence et conviction.

Lorsqu'il s'arrêta, Madame Dornal prit son mouchoir et se frotta le cou, la figure, essaya d'étancher ses yeux, et, tandis que sa poitrine continuait à tressauter, elle balbutiait d'une voix épuisée : "Ah! Seigneur! Seigneur!" Pendant ce temps, Madame Rolland, qui avait appuyé sa tête sur ses deux mains, fixait sur Max de grands yeux d'enfant. Une mèche de cheveux blancs tombait sur son front, ses joues étaient toutes roses, et ses lèvres entrouvertes laissaient voir ses petits dents blanches. Sa figure ravie avait une extraordinaire expression de candeur et de bonté.

Le valet, lui, était resté silencieux et immobile. Mais, tout à coup, il frappa son poing sur la table et s'écria : "C'est bien, c'est bien!" puis il prit de nouveau le volume et lut le titre encore une fois avec une grande gravité : "L'Admirable Don Quichotte de la Manche, par Michel Cervantès."

St. J.

Il se tourna ensuite vers le flamand - qui fumait sa pipe avec un babillement.

- Hé bien! qu'en dis-tu, toi, flamand?

Celui-ci haussa les épaules:

- Tout papier se laisse écrire!

- Ce sont là des propos d'ignorant! s'écria le meunier, scandalisé par une telle réponse.

Le flamand ne daigna pas relever cette insulte.

VI

Le dimanche suivant, à deux heures de l'après-midi, un véhicule d'un genre hybride qui participait de la voiture et du camion, pourvu de deux sièges et verni à neuf, stationnait devant la porte du moulin. Le meunier avait attelé lui-même, et il était occupé à faire une tresse avec la touffe de crins qui pendait entre les oreilles du cheval, quand Max, Madame Dorval et Madame Rolland sortirent de la cuisine.

Après avoir discuté si l'on prendrait Black, le griffon, qui était accroupi près de la muraille et qui regardait avec mélancolie ce qui se passait autour de lui, on finit par le hisser dans la

voiture, puis le meunier et sa belle-mère prirent place sur le siège de devant, tandis que Max et Madame Rolland s'installèrent sur celui de derrière. Le meunier toucha alors, du bout de son fouet, la croupe du cheval - un petit cheval noir avec des pieds blancs, court et trapu - qui se mit aussitôt en marche, en agitant sa queue et en faisant sonner son collier de grelots. Le temps était assez chaud, le vent ne soufflait pas et les rayons du soleil tombaient d'aplomb sur les campagnes. Pour être plus à l'aise, Madame Dornal avait dénoué les cordons de son chapeau, qui flottaient sur son dos. De temps en temps, elle tournait vers Max et sa fille une figure émerillonnée où perlaient de nombreuses gouttes de sueur. On lisait sur cette face rouge une joie intime, une de ces béatitudes immenses, comme en éprouvent les enfants qui jouent et les bêtes qui se chauffent au soleil. À côté d'elle, le meunier se tenait droit, raide et grave, avec les rênes dans une main et le fouet levé dans l'autre. Entre leurs jambes, le griffon ballottait sa tête renfrognée.

Après s'être assis l'un auprès de l'autre, Max et Madame Rolland avaient échangé quelques

paroles, puis ils s'étaient tu tous les deux. La femme avait croisé les mains sur ses genoux, elle se tenait très droite et laissait courir ses regards sur les campagnes. Mais, de son côté, semblait s'intéresser à tout qui l'entourait: il regardait les arbres, les vergers, les champs, et quelquefois suivait de l'œil un corbeau qui volait tourdement au dessus du chemin. En réalité, il ne pensait qu'à la femme qui était à côté de lui. Le moindre contact de son corps le faisait frémir. Pour la première fois, il s'avoua qu'il l'aimait, mais cette constatation, au lieu de le réjouir, le remplissait d'appréhension. "J'aurais mieux fait de ne pas accepter cette promenade", pensa-t-il. Il se mit à songer avec tristesse à une jeune fille qu'il avait aimée platoniquement trois ans plus tôt et dont le mariage l'avait fait cruellement souffrir.

— Je crois que vous vous ennuyez, dit tout-à-coup Madame Rolland, en jetant sur lui un regard malicieux.

— Non, m'ennuyer! s'écria-t-il.

— Il me semblait... Vous êtes tellement silencieux... Du reste, nous approchons, ajouta-t-elle. La voiture venait, en effet, de s'engager dans le

chemin en pente qui descend vers Durbug. Tout au fond de la vallée, au bord de l'Orthe, on voyait un groupe de maisons blanches que dominaient le tour d'un château & le clocher d'une église.

Le meunier connaissait particulièrement un aubergiste de l'endroit: Théophile Laduron. Ce fut chez lui qu'on s'arrêta. A peine les quatre promeneurs ~~se furent arrêtés~~ étaient-ils descendus de voiture que Laduron en personne apparut.

C'était un petit homme d'une soixantaine d'années, avec une figure pâle et flasque, des yeux larmoyants et qui était rasé comme un prêtre. Il portait une casquette de drap d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs, il avait une blouse bleue et était chaussé de pantoufles de cuir. Il frottait continuellement ses mains l'une contre l'autre, et une sorte d'onction ecclésiastique se dégageait de toute sa personne.

Laduron prit le cheval par la bride, l'attacha à un anneau de fer qui était fixé dans le mur de sa maison et vint ensuite s'asseoir entre le meunier et Madame Dornal, qui s'étaient déjà attablés dans la cour, à l'ombre d'un charme.

La servante passa des pinto par la fenêtre, on trinqua, puis Laduron s'extasia sur la santé magnifique de Madame Dornal.

— Vous êtes toujours fraîche et rose comme une jeune fille ! dit-il. Du reste, vous appartenez à une famille de fortes personnes. Vous souvenez-vous de votre père ? ... C'était un chêne ! On ne trouve plus de ces gens-là aujourd'hui.

Il parlait d'une voix traînante ; ses paroles ~~eto~~ étaient onctueuses, comme sa personne. — La présence de Lutz semblait l'intriguer ; il l'observait à la dérobée, d'un oeil curieux ; finalement, il demanda au meunier si c'était un de ses parents.

— Non, dit le meunier. C'est un Monsieur de Bruxelles qui était venu ici pour passer ses vacances chez M. Renard. Comme sa maison venait de brûler, M. Renard l'a amené chez nous.

— Ah ! Monsieur est de Bruxelles ! s'écria Laduron en ouvrant une grande bouche et en hochant sa tête du côté de Lutz ... Je connais bien Bruxelles ... Ah ! Bruxelles ... Bruxelles ... — Et il continua à hocher sa tête pendant quelques instants.

Il se retourna ensuite vers Madame Dornal.

Madame Dornal

Ils parlèrent du malheur arrivé au père Renard, que Laduron appelait son vieux caméride, puis ils remontèrent plus haut; ils revinrent d'anciens souvenirs, parlèrent de gens qu'ils avaient connus dans leur jeunesse et qui étaient morts depuis des années. "Vous rappelez-vous, l'oncle Théophile", disait Madame Dornel, d'une voix éelatante. — "Vous souvenez-vous? Madame Jean-nath", reprenait Laduron, d'un ^{ton} insipide et douxcreux.

Ça ne tarda pas à s'ennuyer. Il regarda Madame Rolland. Il vit qu'elle portait la main à sa bouche pour dissimuler un bâillement. Alors, il demanda au menuisier s'il n'avait pas envie de faire une promenade.

— Nous sommes si bien ici, répondit le menuisier, en penchant sa tête ~~de~~ sur le côté et en contemplant sa chape avec un sourire plein d'amour... Cependant, si vous en avez envie, rien ne vous empêche de ~~faire ce que vous voulez~~ vous promener un peu. Nous vous attendrons.

Ça se leva. À peine était-il debout que Madame Rolland s'écriait:

[Ma foi, moi aussi, j'ai envie de marcher. Je vous accompagne.]

Laduron les regarda s'éloigner, Roche de nouveau la tète et murmura, en clignant ses petits yeux humides :

— Ah! jeunesse! jeunesse!

Max et Laure suivirent la grande route, traversèrent ~~beaucoup~~ la petite ville et gagnèrent le plateau. Une joie pure, un bonheur sans limite resplendissait sur la figure de la jeune femme et se trahissait dans tous ses mouvements. Ses yeux étaient rayonnants, ses joues rouges, ses lèvres frémissantes; elle frappait par instant la terre du bout de son ombrelle ou cherchait des willows avec la pointe de sa bottine. Pour n'être pas aussi exubérante, la joie de Max n'était pas moins vive. Jamais son cœur n'avait battu d'un mouvement si régulier et si fort; jamais son âme n'avait été plus tranquille, ni son esprit plus léger. Chaque parole, chaque geste de Laure Rolland le renouvait délicieusement; il éprouvait à la regarder un bonheur inexprimable.

Quand ils furent au sommet du plateau, ils s'assirent au bord d'un champ de trèfle et contemplèrent le paysage qui les entourait. Le chaleur du jour s'épaississait. Le soleil s'inclinait à l'occident. Sous ses rayons obliques, la campagne déroulait à l'infini son tapis accidenté; des champs verts, jaunes et gris encadraient çà & là

des villages, dont les maisons blanches se serrèrent autour d'un petit clocher; des bois de sapins alternaient avec des bois de chênes et de bouleaux; une brume violette flottait à l'horizon. Tout était calme, tranquille, recueilli; tout semblait vivre doucement et sans effort.

Les yeux de Lutz rencontrèrent ceux de Lucie.

— Vous êtes contente de ~~notre~~ notre promenade? Demanda-t-il.

— Oh! oui, dit-elle, très contente... Et vous?...

— Moi aussi...

Son regard, en effet, était si brillant que Lucie baissa les yeux et que la rougeur qui colorait ses joues gagna son front. — Au bout de quelques instants, elle consulta sa montre et dit:

— Je crois qu'il est temps de nous en retourner.

En arrivant à l'auberge, ils retrouvèrent le meunier, Laduron et Madame Dornuel à la même table. Sous l'influence ^{de la bière} qu'il avait bue, le meunier dormait à moitié. Son chapeau avait glissé sur sa nuque, sa tête était retombée entre ses épaules, ses mains gisaient, inertes, sur la table, ses yeux étaient presque fermés et un bout de cigare tremblait dans le coin de sa bouche. Laduron s'était rapproché de Madame Dornuel. Il lui parlait

à l'oreille, d'un air mystérieux, et elle l'écoutait avec attention, tantôt hochant la tête et tantôt ouvrant de grands yeux. — Laduron était cancanier et médisant. Il connaissait tous les travers, toutes les faiblesses et tous les tares des gens du pays. Quand un ^{connoisseur} ~~client~~ entra chez lui, il tournait tout autour, amorçait adroitement la conversation, finissait par s'asseoir, et débitait invariablement de sales petites histoires sur le compte de Pierre ou de Paul ...

Quelques instants après le retour de sa femme et de l'hop, le meunier se leva. Madame Dormel et l'aubergiste l'invitèrent, et, tandis que le meunier payait les consommations, Laduron courut détacher le cheval, puis il le tint par la bride pour permettre aux quatre personnes de monter plus facilement dans la voiture. Après cela, il passa les rênes au meunier et alla ensuite se planter sur le seuil de sa maison, d'où il regarda s'éloigner l'attelage en envoyant des saluts amicaux avec sa main. Un homme qui sortait du café lui demanda :

— Tu est-ce que c'est donc que ces gens, là ?

Laduron plina ses lèvres avec mépris :

— La vieille, dit-il, est la veuve du fermier

Dormual, que vous avez dû connaître ... Elle fait la grande Dame, maintenant ... Elle a, cependant, été endettée jusqu'aux ^{deux oreilles} ~~yeux~~ ... Ah! elle a eu de la chance d'engluer cette bonne Bête de Rolland! ... Sans cela, elle serait depuis longtemps dévorée par les poux. — Comme la voiture allait disparaître au tournant de la rue, il enleva sa casquette et l'agita vers elle, et l'on vit Mademoiselle Dormual qui se pliait en deux pour lui rendre son salut.

La nuit tombait quand la voiture sortit de la vallée. Une ombre épaisse s'annonçait sous les ormes qui bordent la route et des lumières commencent à briller ça et là dans la campagne. Un vent froid soufflait par moments. Le meneur laisse marcher son cheval tout doucement pendant quelques minutes, puis il lui donne un coup de fouet et la Bête se met à trotter. Lui et Mademoiselle Rolland ^{qui} étaient de nouveau assis l'un près de l'autre, se trouvaient cette fois tout à fait à leur aise. Ils se communiquaient mutuellement leurs impressions et se signalaient les choses qui les frappaient: un air de danse qu'on entendait au loin, le cri d'un hibou, un arbre gigantesque au milieu d'une plaine, une maison isolée dont on voyait la lumière, une étoile filante. A un certain moment, deux amoureux

qui se tenaient par la taille passèrent comme deux ombres
auprès de la voiture. Ils les regardèrent, puis leurs yeux
se rencontrèrent, et ils lurent mutuellement sur leurs fi-
gures, qu'ils avaient chacun les mêmes pensées. Quand
les cahots du véhicule les poussaient l'un contre l'autre,
ils ne résistaient pas à ces secousses; ils semblaient, au
contraire, y prendre du plaisir et riaient de tout leur
cœur chaque fois que la violence du choc les forçait
presque à s'embrasser.

Lorsqu'on fut arrivé au moulin, Max descendit
le premier, puis il tendit la main à sa compagne. Celle-
ci voulut sauter lestement, mais elle faillit tomber
et Max, ayant rapidement avancé son bras, la
recrut contre sa poitrine.

VII

Madame Rolland s'endormit très tard cette
nuit-là. Étendue dans son lit, à côté de son mari - qui,
lui, s'était endormi tout de suite - son bras gauche passé
sous sa tête, la poitrine à moitié de son ventre, elle tenait
ses grands yeux fixés sur un rayon de lune qui, ayant
traversé la fine trame des rideaux, éclairait la cham-
bre d'une lueur pâle. Elle pensait à Max. "Comme il
a été aimable", se disait-elle. Et elle essayait de

reconstituer chacun de ses actes, de se remémorer chacune de ses paroles. Puis elle se rappela la façon dont il l'avait regardée. Quels regards délicieux!... Elle les sentait encore tomber sur elle, caresser sa chair et lui entrer dans l'âme... Elle frissonna, puis son cœur se mit à battre par saccades, brusques. Elle était heureuse et elle souffrait... Elle se tourna plusieurs fois dans son lit, en portant ses mains à sa poitrine, sur laquelle pesait quelque chose de brûlant et de lourd.

C'était la première fois qu'elle éprouvait quelque chose de semblable. Jusqu'à présent, sa vie s'était écoulée tristement. Son enfance elle-même ne lui avait laissé aucun bon souvenir. Elle ne se rappelait pas avoir vu une seule fois son père autrement que pensif et préoccupé. Quand il l'embrassait, elle devinait à son étreinte qu'il l'aimait beaucoup, mais il la regardait en même temps d'une façon si étrange qu'elle en devenait tout inquiète. Ces démonstrations, d'ailleurs, étaient rares. Le plus souvent, son père ne parlait à personne, mais monologuait tout seul en hochant la tête et en poussant de petits soupirs. Le pauvre homme ne faisait pas de bonnes affaires. Tout ce qu'il entreprenait tournait à mal. Sa petite fortune périssait, les dettes s'amoussa-

laient, il voyait sans cesse la ruine ouverte comme un gouffre devant lui, et il dormait qu'un beau matin il se trouverait avec sa famille, sans un liard, au milieu de la rue.

M. Dornuel

Madame Dornuel s'occupait davantage de Laure, mais elle s'en occupait d'une façon tout égoïste et sans tendresse. Il fallait qu'elle fût bien vêtue parce qu'elle était la fille de Madame Dornuel; il fallait qu'elle eût de beaux jouets parce que d'autres personnes qui ne la valaient pas en donnaient de beaux à leurs enfants. Elle voulut même la mettre en pension parce qu'un autre fermier du village y avait mis sa fille. Dornuel fit des objections à cause de la dépense, mais elle s'emporta et son mari - qui était un brave homme - finit par céder. Elle vivait, d'ailleurs, comme si l'argent avait afflué chez elle. Elle mangeait bien, se vêtait bien, aimait à rire et recevait fréquemment des amis, qui, après avoir pris le café, s'en retournaient avec des œufs, des fruits ou du fromage dans leurs paniers. Cette insouciance scandalisait Dornuel. Parfois, pendant la nuit, lorsque les soucis l'empêchaient de fermer l'œil, il se révoltait en entendant sa femme ronfler pesamment à son

côté : "Tu dors toi Jeannette, disait-il, et tu ne te demandes pas comment nous payerons nos créanciers..." - Jeannette ouvrait un oeil et bougonnait : "Les payes-tu en ne dormant pas?" et elle se remettait à ronfler.

Dornual mourut presque subitement, emporté par une pneumonie.

Quelques jours après son enterrement, un homme se présenta au seuil de la maison, frappa avec discrétion à la porte et demanda à parler en particulier à Madame Dornual. Il s'enferma avec elle, resta cinq ou six minutes, puis il sortit avec un air irrité et, comme il traversait la cour, on le vit jeter un coup d'oeil à travers la porte entrebâillée d'une étable à promener des regards d'oiseau de proie sur les instruments aratoires qui se trouvaient dans la remise.

Deux jours après, ce même homme se représenta, puis il en vint d'autres. Madame Dornual crut d'abord qu'elle s'en débarrasserait en leur faisant de belles promesses, mais comme ils s'obstinaient & commençaient à parler sérieusement d'assignations, d'huissier, de tribunal, de jugement et de saisie, elle finit par s'effrayer. Elle vendit une vache, puis une seconde, puis un porc et désintéressa quelques

M

créanciers. Les autres n'en devinrent que plus exigeants. Elle comptait cette fois qu'il lui fallait, coûte que coûte, se procurer de l'argent. Mais où? A B. il y avait bien des gens riches, mais pour rien au monde elle ne se serait adressée à eux. Après avoir longtemps réfléchi, elle pensa qu'elle en trouverait probablement chez H. de L., un grand propriétaire des environs qui venait tous les ans chasser sur des terres qu'il possédait à B. et qui ne manquait jamais, à cette occasion, de passer chez Dormival, où il bavardait quelquefois pendant une heure avec la grosse dame, en buvant un pot de bière.

H. de L. l'accueillit très aimablement. Il la fit entrer dans son salon, l'obligea à s'asseoir dans un de ses plus merveilleux fauteuils et lui fit servir une bouteille de son meilleur vin. Il l'interrogea ensuite sur ses affaires, demanda des nouvelles de sa fille, s'apitoya sur la mort de son mari. Il parlait d'une façon si sympathique et semblait prendre un si vif intérêt à tout ce qui concernait la vieille femme, que celle-ci se félicita intérieurement de l'heureuse idée qu'elle avait eue d'entreprendre cette démarche et s'empres, en conséquence, d'exposer son demande. H. de L. l'écouta sans trahir aucun étonnement. Quand elle eut fini, au lieu de répondre tout de suite, il tira de la

poche de son veston un étui en maroquin rouge, l'ouvrit et prit une cigare dont il coupa le bout très soigneusement. Après cela, il sortit d'une autre poche une magnifique boîte à allumettes en ivoire ornée de ses initiales en lettres d'or. Madame Dornval le regardait avec anxiété. Son cigare allumé, le docteur L. tira plusieurs bouffées, puis il se tourna lentement dans ses doigts, en en examinant la cendre. Enfin, ses regards — toujours sympathiques et très aimables — revinrent se fixer sur la figure de Madame Dornval. "Ça tombe mal, dit-il en souriant. Vous comprenez que on n'a pas toujours comme cela de l'argent liquide. On place ses fonds. Il n'est tout aussi impossible de vous prêter de l'argent en ce moment que de vous donner la lune... Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à un notaire?... Vous avez une propriété; vous empruntez sur hypothèque; cela ne souffrira aucune difficulté. Vous rembourserez ensuite le prêt petit à petit & vous n'aurez d'obligations envers personne. Il n'y a rien de plus simple, rien de plus pratique." Et le docteur L. se hâta de parler d'autre chose.

Lorsqu'elle s'en alla, il l'accompagna jusqu'à la grille du jardin, où il la quitta en lui faisant mille politesses.

Madame Dormal suivit le conseil qu'on venait de lui donner. Sans prendre le temps de retourner à sa ferme, elle courut à Durbuy chez un notaire que le L. lui-même lui avait indiqué.

p. 10

Ce notaire habitait une maison imposante, précédée d'une cour spacieuse, fermée, elle aussi, par une grille. Madame Dormal entra dans la cour, regarda autour d'elle et lut, écrit en grands caractères, sur la porte d'un petit bâtiment qui faisait face à une remise: "Etude". Elle frappa et une vois bourru ecria: "Entrez!". Elle poussa alors doucement la porte. Un commis fiché sur un haut escabeau, le corps à moitié couché sur un pupitre, leva la tête et la regarda avec impertinence. Un autre homme, dont on ne voyait que son crâne ^{luisant} sur une couronne de cheveux gris & son large dos vêtu d'une redingote noire, était assis dans un ^{petit} fauteuil devant un bureau d'acajou qui disparaissait tout entier sous une montagne de papiers. C'était le notaire. Il paraissait très occupé. Au bout de quelques minutes, il se leva la tête, prit un boignon qui se trouvait à côté de lui, le fipa sur son nez, puis tourna vers Madame Dormal une figure bouffie & maussade. - Qui y a-t-il pour votre service? demanda-t-il.

- Je voudrais bien vous parler en particulier, dit le-
dame Dormal.

- Hum! hum! est-ce bien nécessaire?

- S'il vous plaît, dit-elle.

Le notaire se leva en murmurant: " jamais
tranquille!... Heu!... Toujours dérangé!... Diabla
emporte!", puis il retira son pince-nez avec lequel il fit
un geste pour en dire à Madame Dormal qu'elle de-
vait entrer dans un petit cabinet, dont on voyait la porte
entrebâillée. Lorsqu'ils furent tous deux dans cette pièce,
il referma la porte, s'assit devant une table, montra
une chaise qui se trouvait en face et dit d'un ton sec: "As-
seyez-vous!"

Quand la vieille femme se fut assise, il replaça
son lorgnon sur son nez et se mit à la regarder par dessus
avec de grands yeux, en penchant sa tête et en ouvrant
sa bouche, on remarquait plusieurs dents.

- Et maintenant que voulez-vous? Deman-
da-t-il.

Madame Dormal, que cet accueil avait entiè-
rement déconcertée, commença à lui exposer, d'une
voix balbutiante, le motif de sa visite.

Aux premières paroles qu'il entendit, le notaire

Dormal

leva son bras dans un geste de commisération méprisante. Il se carena ensuite le menton et prit un air distrait, puis, voyant que Madame Dornal s'engageait dans des périphrases et des circonlocutions, il fronça les sourcils, s'agita et finit par dire :

— Alors, voyons ? Venons au fait. Vous voulez de l'argent n'est-ce pas ?

— Oh ! si vous aviez la bonté ! Dit Madame Dornal, en joignant les deux mains.

Le notaire la regarda d'un air sévère.

— Alors, vous ne connaissez pas votre situation ?

Madame Dornal fixa sur lui des yeux anxieux, sa figure devint blême.

Le notaire, alors, en homme sûr qui les questions de sentiment n'ont point d'effet, lui exposa, avec clarté et précision — en passant deux ou trois fois la main sur son crâne chauve — ce qu'elle possédait et ce qu'elle devait, et Madame Dornal apprit avec terreur que "le Doit" avait à peu près dévoré "l'avoir".

Quand le notaire se fut tu, elle le regarda pendant quelques instants, comme une folle.

— Ce n'est pas possible ! balbutia-t-elle enfin.

Le notaire répondit d'une voix solennelle et glaciale :

Madame

- Les chiffres sont les chiffres!

Mme

Madame Dornival retourna chez elle à grands pas. Sa tête bourdonnait, elle ne pouvait plus respirer, les campagnes tournaient autour d'elle. Quand elle fut arrivée à la ferme, elle s'enferma dans sa chambre, se laissa tomber sur une chaise & fondit en larmes. Au dîner, elle ne mangea pas & comme sa fille lui demandait ce qu'elle avait, elle répondit d'un ton courroucé: "Rien!". La nuit lui parut interminable. Elle se leva à plusieurs reprises et, tout en se promenant de long en large dans sa chambre, dans l'obscurité, elle forgea mille projets pour se procurer de l'argent, mais elle reconnaisait aussitôt qu'ils étaient absurdes et elle se remettait à pleurer. Vers le matin, pourtant, elle eut une idée qui lui parut plus raisonnable que toutes les autres. Après avoir réfléchi quelques instants, sa figure s'illumina, elle se frotta le front & s'écria: "Comment n'avais-je pas pensé à cela?"

A un quart de lieue de sa ferme, il existait un vieux moulin dont le propriétaire était un célibataire qui approchait de la quarantaine. Cet homme, qui possédait une fortune rondelette,

vivait, selon l'expression des gens du pays, à l'ancien-
 ne mode. Depuis longtemps, son ménage était tenu
 par une servante d'âge mûr, d'un caractère acci-
 riâtre. Cette femme avait fini par se considérer
 comme la maîtresse de la maison; ^{elle se faisait} ~~elle se faisait~~ ^{qu'elle} ~~elle se faisait~~
 voulait et ^{querellait le premier} ~~elle se faisait~~ ^{à propos de tout}. Comme il était trop
 mou pour la chasser et qu'il tenait d'ailleurs par
 dessus tout à ses habitudes, il fuyait volontiers sa
 demeure. Il flânait d'ordinaire autour de
 son moulin ou sur ses terres, les mains dans ses
 poches, la pipe aux lèvres & suivi de son chien. On le rencon-
 trait également ~~aussi~~ dans la forge du maréchal-ferrant,
 dans l'atelier du charbon ou dans le pauvre hangar où le
 sabotier fabriquait ses sabots. Depuis des années, il allait
 aussi régulièrement, une fois par semaine, chez Dorniel.
 Madame Dorniel ne lui avait jamais accordé beau-
 coup d'attention et même elle ne se gênait pas pour le ren-
 voyer quand elle jugeait qu'il était resté assez longtemps
 chez elle. Toutefois, comme il était le seul étranger
 qui ne l'eût pas abandonnée depuis la mort de son
 mari, elle l'accueillait maintenant un peu mieux
 et ~~le recevait~~ l'invitait quelquefois à prendre le café.

[Handwritten scribbles on the left margin]

C'était à cet homme qu'elle venait de penser...

[Handwritten signature or initials]

22
Son intention avait d'abord été de lui demander de l'argent, puis elle s'était dit qu'il y avait un meilleur parti à en tirer...

Quand sa fille descendit, elle la trouva assise dans la cuisine, les coudes appuyés sur la table, la tête dans ses mains et pleurant à chaudes larmes.

Laure s'approcha d'elle, lui passa son bras autour du cou, caressa ses cheveux et lui demanda:

- Qu'as-tu, mère?

La vieille femme leva un regard désolé, puis, comme si la vue de sa fille eût avivé son chagrin, elle laissa retomber sa tête et se mit à sangloter plus fortement.

Une larme jaillit des yeux de Laure, elle baissa tout doucement les cheveux de sa mère et murmura:

- Dis-moi ce que tu as?

Madame Doumal hochait la tête:

- Ah! une pauvre fille! Tu le sauras, toujours assez tôt...

- Mais, pour l'amour de Dieu! mère, reprit Laure, dis-moi ce qu'il y a.

- Il y a... (et Madame Doumal s'interrompit pour hoqueter) il y a... que nous sommes ruinés... Nous n'avons plus rien... Demain, peut-être, on nous jettera

toutes les deux au milieu de la rue...

Laure pâlit; elle sentit ses jambes trembler sous elle & fut forcée de s'appuyer au dossier de la chaise.

— Pour moi, tout cela n'est encore rien, continua Madame Dornal, je sais travailler... Je gagnerai toujours bien mon pain... mais, toi?... Et elle porta un gros soupir comme si toutes ses inquiétudes étaient pour sa fille.

— Sois tranquille, mère, répondit Laure, que cet accès de tendresse venait de transporter et qui ~~sentait~~ se sentit tout à coup & des forces à triompher de l'impossible — ne pleure pas... Ce n'est pas toi qui travailleras, mais moi... Et elle l'embrassa de nouveau.

Madame Dornal haussa les épaules, comme pour dire: "bon dieu! quelle enfant ça fait!"

Elle finit, toutefois, par essuyer ses larmes, mais elle resta triste toute la journée. Les jours suivants, Laure la vit à plusieurs reprises, tirer son mouchoir de sa poche et se frotter les yeux; elle s'aperçut aussi qu'elle s'enfermait quelquefois dans sa chambre; elle alla l'y surprendre et la trouva de nouveau occupée à pleurer.

Cette douleur navrait Laure. Depuis plusieurs jours, elle cherchait un moyen de venir en aide à sa mère, mais elle avait beau se creuser l'esprit, elle ne

trouvait rien. La belle confiance dans ses forces, avait disparu; le découragement commençait à la gagner. Elle restait des heures entières assise à la même place, le regard perdu dans le vide, les mains abandonnées sur ses genoux.

Une après-midi, le meunier Rolland vint à la ferme. Sous prétexte qu'elle était trop affligée pour recevoir quelqu'un, Madame Dorniel chargea Laure de lui tenir compagnie et lui recommanda de se montrer aimable. Laure observa fidèlement ces recommandations. Elle offrit le café au meunier, lui coupa sa tartine, mit du sucre dans sa tasse et - malgré le chagrin intérieur qui la rongait - elle fit son possible pour trouver des sujets de conversation, afin qu'il ne s'ennuyât point.

Deux jours après, en descendant dans la cuisine, le matin, elle trouva sa mère toute radieuse. Elle la regarda avec étonnement.

- J'ai une bonne nouvelle! s'écria Madame Dorniel, en s'avancant avec les bras ouverts.

Laure continuait à la regarder avec des yeux étonnés.

La vieille femme embrassa sa fille avec transport, puis elle se frotta les mains & ses yeux pétillèrent.

- Rolland vient de voter d'ici, dit-elle. Quel brave Coeur! Fijure-toi qu'il veut t'épouser! (Elle

mentait. Le meunier était aussi ignorant que sa fille de tout ce qu'elle tramait.)

Et ces mots, Laure palit.

— Mais, mère, murmura-t-elle, je ne l'aime pas!

— Tu l'aimeras, s'écria Madame Dornual en la serrant sur son cœur. Pense donc!... c'est un si brave homme!... Et puis... pour toi... c'est la fortune!

Laure devenait de plus en plus pâle.

— Non, mère, dit-elle, cela est impossible. Demanda-moi n'importe quel sacrifice... mais cela... non... Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Madame Dornual se recula de quelques pas. Un vif dépit se manifesta sur sa figure. Ses sourcils se froncèrent; ses lèvres se mirent à trembler.

— Ah! c'est comme cela! s'écria-t-elle. Toi qui ne pensais qu'à ton bonheur!... toi... Ha! ha!... C'est bon!... Fais ce que tu veux! mais...

En ce moment Laure tendit ses mains jointes vers elle et murmura: "Mère?", Elle la repoussa brutalement: "Il n'y a plus de mère ici pour toi!" s'écria-t-elle, & elle sortit en faisant claquer la porte.

Madame Dornual se remit à vaquer à ses occupations comme d'habitude. On ne la voyait plus pleurer;

on ne l'entendait plus gémir; elle ne paraissait ni triste, ni irritée, mais elle ^{semblait insensible et froide, et} affectait vis à vis de tout un détachement suprême. Quand elle adressait la parole à un domestique, elle le faisait avec indifférence, d'une voix glaciale. A plusieurs reprises, sa fille chercha à se réconcilier, elle lui prit même les mains et voulut l'embrasser, mais la vieille femme l'écarta avec hauteur, sans la regarder, comme elle aurait écarté une chaise. Elle s'éloignait ensuite avec la tête un peu rejetée en arrière, le menton relevé, les lèvres pincées. "Je suis de pierre, je suis d'airain, semblait-elle dire, & personne ne me attendrira."

Au bout de huit jours, elle finit cependant par se laisser attendrir et par répondre aux paroles de sa fille, mais elle ne manqua pas de lui faire sentir tout le prix de sa condescendance et de sa magnanimité. Elle lui fit sentir aussi que c'était bon pour une fois et que si on lui désobéissait encore il n'y avait plus de pardon à espérer. Il restait au fond de son cœur une petite rancune qui elle ne se donnait pas la peine de dissimuler et qui ne fondit que lentement.

Lorsque leurs relations furent à peu près redevenues normales, Madame Gornival parla de nouveau à sa fille du mariage qu'elle rêvait pour elle, sans demander si Laura avait ou non changé d'avis. Elle finit même par parler de ce mariage comme d'une chose décidée. La jeune fille n'osa plus protester, mais dans ces moments là, ses yeux se détour-

naient de sa mère, elle regardait dans le vide, tandis que ses mains glissaient lentement sur ses genoux, les paumes en l'air. Toute sa personne avait l'air de dire: "Soit! qu'on fasse de moi tout ce qu'on veut!"

217

Lorsque le meunier revint à la ferme, Madame Dormual éloigna sa fille et l'engagea à souper. Elle la fit bien manger et bien boire. Elle eut pour lui de belles attentions, et ne lui ménagea point les flatteries. Bientôt, les yeux de Rolland se mirent à briller, sa figure devint rouge et il commença à bavarder avec exaltation. "Voilà le moment", pensa Madame Dormual, et, tout en lui versant un verre de vin, elle lui laissa entendre, à mots couverts, qu'elle n'ignorait pas pour quel motif il venait si volontiers chez elle. Bien que le pauvre homme n'eût jamais eu une telle pensée, il ne la contredît pas. L'idée qu'il avait séduit une femme et que cette femme était une belle jeune fille chatouilla follement sa vanité. Sa figure devint de plus en plus rouge; ses yeux brillèrent avec plus d'éclat. Il mangeait tellement vite et avec une telle distraction que des gouttes de sauce coulaient sur son menton. Il ne s'appartenait plus. Parfois, il se mettait tout à coup à rire aux éclats, sans motif, puis il s'arrêtait brusquement et regardait Madame Dormual d'un air ahuri. Sa langue aussi allait comme une machine. Bientôt,

il se vantait et faisait sonner bien haut son argent et, tantôt, il prodiguait à Madame Dorniel les plus vifs témoignages de son affection et de sa reconnaissance. "J'ai du cœur!" s'écriait-il, en mettant une main sur sa poitrine et en frappant l'autre sur la table. "Vous verrez, je n'oublie rien!" La vieille femme lui fit promettre tout ce qu'elle voulut. Quand il sortit de chez elle, très tard dans la nuit, la date de son mariage était arrêtée.

Le lendemain, lorsque ^{Roland} ~~Richard~~ s'éveilla, ^{il} ~~se~~ sentit que sa tête était lourde et lui faisait mal. Il ferma ses yeux et se rendormit. Il souffrait grand un vacarme infernal l'éveilla de nouveau. Son chien, qui avait sans doute reçu un coup, hurlait avec rage; un chat miaulait plaintivement; il se produisit ensuite dans la cuisine un grand cliquetis d'ustensiles entrecroqués, puis ce fut une assiette qui se brisa avec un fracas terrible. Il jura entre ses dents contre ce bruit qui l'empêchait de dormir et, pour ne plus rien entendre, il se tourna du côté du mur et entassa les draps sur son oreille. Il souffrait de nouveau lorsqu'une porte se ferma avec une telle violence que toutes les vitres de la maison se mirent à trembler. Il ouvrit brusquement les yeux, rejeta les draps avec colère, s'assit sur son lit et se mit à ~~parler~~ ^{parler} sacrer de toutes ses forces contre ce maudit vacarme... mais, tout à coup, la colère s'apai-

sa, il se frotta vigoureusement les yeux, sauta sur pieds, s'habilla à la hâte et descendit. Quelque chose de pénible comme un vilain pressentiment ou un mauvais souvenir pesait sur son cœur.

Au moment, où il ouvrait la porte de la cuisine, sa vieille servante se dressa devant lui; elle avait ses poings campés sur ses hanches et son bonnet de travers.

- Je viens d'en apprendre une belle! s'écrie-t-elle, tu dis que tes yeux semblaient vouloir sauter hors de leurs orbites.

- Quoi donc? demanda le menuisier.

- Quoi?... Eh bien, on raconte partout que vous allez vous marier avec cette petite sans le sou de chez Dormal. Avez-vous perdu la tête? Êtes-vous devenu fou? Oui; sans doute, un beau parti, ma parole! Tous mes compliments! Ha! ha! ha! (elle s'incline jusqu'à terre) Ma vous a bien entortillé, la belle dame!

La figure de Rolland s'empourpra; il s'avance d'un air résolu.

- Oui, je vais me marier! dit-il. Je suis maître de faire ce que'il me plaît... ^{là!!!} Et, faisant un pas de plus, il leva la main sur la servante.

Celle-ci, effrayée par son air terrible, se recula. Mais au même moment, le menuisier, comme s'il se fût aperçu que'il venait de prononcer une parole irréparable,

baisse la tête et devint tout pâle. La servante, qui se trouvait dans l'entrebâillement de la porte, se redressa alors de toute sa hauteur.

- Vous êtes le maître, en effet, dit-elle. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais souvenez-vous de ce que je vais vous dire, souvenez-vous en bien : Ce que vous allez faire, vous le regretterez... Oui, cela... Ah! oui!...

Elle se mit ensuite à hocher sa tête d'un air moqueur, puis elle sortit en faisant claque ses sabots. Quelques instants après, on l'entendit chanter d'une voix furieuse dans une étable.

Après son départ,

Elle commençait se promener pendant quelques minutes dans la cuisine, puis il se servit lui-même son café. Il mangea avec lenteur et donna un violent coup de pied à son chien qui était venu s'accroupir auprès de lui. Il était encore à table quand Madame Dornual arriva, radieuse et affaïcée. Elle avait déjà été chez le curé, chez le curé. Elle courait partout depuis l'aube. Elle ne laissa pas un moment le temps de se retourner. Six semaines plus tard, le mariage était accompli.

Madame Dornual s'installa avec sa fille au moulin. Elle commença par fureter partout. Elle fouilla les armoires, inspecta le linge, visita la grange, parcourut les étables & retourna le grenier. Partout, elle haussait les

épaules avec pitié, comme si, jusque là, tout s'était fait dans
 la maison en dépit du bon sens. Elle chasse la servante et
 congédia un vieil ouvrier, qui avait passé presque toute
 sa ~~vie~~ vie au moulin et ^(qui) partit en pleurant. Le meunier
 tenait à cet homme, il voulut protester, mais Madame
 Gornual le renvoya à sa place et, bientôt, le traita lui-
 même avec désinvolture. Les nouveaux domesti-
 ques comprirent vite sa toute-puissance; aussi n'avait-
 elle qu'un geste à faire pour obtenir d'eux tout ce qu'elle
 voulait. Le flamand surtout se distinguait par sa ter-
 ribilité. Le triomphe de la vieille femme n'était cependant
 pas complet. Si lâche que fût le meunier, elle n'était pas
 encore parvenue à se faire confier la bourse. "Cela vien-
 dra", se disait-elle avec conviction, et, en attendant, elle
 vivait avec plus ~~de~~ d'aisance que jamais.
 Les amis qui l'avaient abandonnée après la mort de son
 mari revenaient chez elle et elle les traitait plus somptueu-
 sement qu'autrefois. Pendant ce temps, personne ne
 s'occupait de Laure. Sa mère n'avait plus besoin d'elle,
 lui abîme la séparait de son mari. Elle passait son temps à
 travailler à de menus ouvrages. Quelquefois, assise devant
 une fenêtre ouverte ou dans ^{le} son jardin, sous la tonnelle, elle
 regardait dans le vide pendant de longues minutes, sans
 faire un mouvement. Toutefois, elle ne songeait pas, elle

ne rêvait point. A quoi aurait-elle pu rêver?... Pour elle, le moulin était un cloître où sa jeunesse et sa beauté devaient périr inutilement & misérablement.

L'arrivée de l'aube était venue brusquement révoluer son existence. Par cette nuit tiède & claire, elle entrevoyait une autre vie. Ses rêves ~~de~~ Dilicieux l'entraînaient dans un monde inconnu. Elle se répéta tout bas à plusieurs reprises, comme un mot magique, le nom du jeune homme. Et elle souriait doucement, comme si toutes ces images qui passaient devant elle n'avaient pas été des fantômes, quand son mari, tout à coup, poussa un sourd gémissement, s'agita pendant quelques instants, puis retomba dans son immobilité. Laure surveilla et le regarda. Un frisson courut dans ses veines. A quoi donc songeait-elle?... Et elle se mit aussitôt à prier pour chasser ces pensées coupables.

VIII

Le lundi matin, l'aube, immédiatement après avoir déjeuné, se rendit au jardin. Il y trouva Laure à son place habituelle. Elle portait une taille de Coton blanc à pois roses, qui laissait voir jus qu'à la naissance des épaules son cou flexible et qui montrait ses bras jus qu'aux coudes, des bras fuselés que terminaient deux mains

déliés. Elle l'accueillit avec un sourire teigneux, mais on percevait cependant tout le plaisir qu'elle éprouvait à le voir. Le bonheur semblait l'avoir déjà transformée. Sa figure était toute rose. Elle paraissait plus grave et plus femme.

Elle s'assit en face d'elle. Ils parlèrent immédiatement de leur promenade de la veille. Ils en parlèrent comme si tout le plaisir qu'ils en avaient retiré provenait de la promenade même, mais leurs regards, le ton de leurs voix, l'insistance avec laquelle ils revenaient sur les mêmes détails trahissaient leurs véritables pensées. De temps à autre, Laure s'arrêtait de crocheter et regardait Max en souriant. Lui, pendant ce temps-là, faisait tourner sur la table son panier à ouvrage, puis il la regardait avec le même sourire. Laure, aussitôt, se remettait à travailler et sa figure devenait toute rouge.

L'après-midi, ils se retrouvèrent au même endroit, puis le lendemain et les jours suivants. Il faisait un de ces temps clairs et tièdes de septembre où une harmonie mystérieuse semble exister entre la nature et l'homme. Le ciel était d'un bleu pur et doux, les rayons du soleil tremblaient dans l'air comme des fils d'or, la terre dégageait un agréable parfum de fougères et d'herbes sèches, les feuilles des arbres, à moitié jaunies, se

tenaient immobiles au bout des branches, et les bruits qu'on entendait çà et là — voix d'hommes, sons de cloches, cahotements de charettes ou cris d'animaux — avaient eux-mêmes quelque chose de poétique et de reposant.

Thap arrivait avec son livre en main, comme par hasard. Il l'ouvrait quelquefois, tournait les feuillets, mais ne lisait rien. Laure, de son côté, interrompait souvent son travail. Leurs conversations étaient à la fois graves et discrètes, mais il n'y était jamais question d'avenir. Une sorte de crainte, causée peut-être par les faussetés de leur situation, les empêchait d'aborder ce sujet. Mais ce que leurs paroles ne disaient pas, le ton de leurs voix l'exprimait. Chaque son qui sortait de leurs bouches était une caresse qui descendait avec des palpitations et des frémissements au fond de leurs âmes.

Parfois, le vieillard venait s'asseoir auprès d'eux. Il avait pris l'habitude de consulter Thap à propos de choses qu'il lisait dans son journal. Thap émettait des opinions hardies que son interlocuteur n'aurait pas voulu professer, mais qui cependant l'émerveillaient & lui inspiraient une grande admiration pour son hôte. Au bout d'un quart d'heure, il quittait la tonnelle & sortait lentement du jardin, en s'arrêtant

parfois pour repousser du pied un caillou ou un ~~morceau~~
 morceau de bois qui se trouvait au milieu du sentier.

Après le départ du meunier, l'as et la dame
 restaient longtemps sans échanger un mot, et, quand
 ils se remettaient à parler, ils le faisaient à voix
 presque basse. [L'ouïent ils s'extasiaient sur le calme
 qui régnait autour d'eux. L'Orthe coulait avec
 un bruit régulier. De temps à autre, une feuille
 se détachait d'un arbre, rôtissait, tourbillonnait,
 et finissait par s'abattre à leurs pieds. Le chat s'en
 venait tout doucement le long de la haie, s'arrêtait
 au pied d'un buisson, s'y pelotonnait, puis fermait
 ses yeux. Il arrivait aussi qu'une abeille ou une
 libellule entrât dans la tonnelle pour en ressortir
 aussitôt. Du côté du moulin, tout semblait dormis.
 La roue elle-même avait l'air de tourner avec
 lassitude. Par moments même on ne l'entendait
 plus du tout, et il fallait tendre l'oreille pour per-
 cevoir de nouveau son grincement fatigué. Quelquefois
 l'adame Douval criait de la cuisine: "Euaile, nous n'avons plus
 de bois..." Le meunier, qui était sans doute assis sur le seuil
 d'une étable, se dirigeait alors d'un pas traînard vers la remise,
 et au bout de quelques instants on entendait le coup sec d'une
 hachette qui fendait des bûches.

Une après-midi qu'ils se trouvaient ainsi seuls dans la tonnelle, ils entendirent qu'on ouvrait la porte du jardin. Ils pensèrent que c'était de nouveau le meunier et ne se retournèrent pas. Mais tout à coup quelque un tressa légèrement derrière eux, d'une façon bizarre. Ils tressaillèrent... C'était le flamand qui venait de leur côté. Quand il passa devant la tonnelle, il glissa sur eux un regard en dessous, puis il alla jusqu'au bout du jardin et revint ensuite sur ses pas. En repassant, il leur jeta le même regard. They remarqua que Lucie pâlisait; quant à lui, bien qu'il s'efforçât de paraître indifférent, il ne parvint pas à dominer l'inquiétude qui s'empara de son âme. Ce soir-là, ils quittèrent la tonnelle plus tôt que de coutume.

IX

Le soir, they resta longtemps assis devant sa table, dans sa chambre, le front plongé dans ses mains. La lampe brûlait devant lui. Des phalènes voltigeaient autour de sa tête. Du fond de son cadre d'ore, le bonhomme à la pipe fixait sur lui un oeil narquois.

A la fin, il se leva, ouvrit sa fenêtre et regarda au dehors. La lune brillait dans le ciel; le feuillage des arbres était immobile. Dans le bintain, un paysan jouait de la flûte. Au bout de quelques instants, il ferma sa fenêtre, se déshabilla, éteignit sa lampe et se mit au lit. Ceci

il ne dormit guère. Il eut des insomnies et des cauchemars, et quand il se leva, le matin, tous ses membres étaient rompus.

Après le déjeuner, il se promena pendant quelques minutes ~~avec~~ d'un air soucieux dans la cour, regarda du côté du jardin, hésita un instant, puis se dirigea vers la campagne.

Il se félicita d'abord de sa décision, puis il la regretta. Plus il s'éloignait du moulin et plus il se sentait triste de n'être pas auprès de Laure. A l'intensité de ses remords, il comprit combien cette femme lui était chère. A la fin, n'y tenant plus, il revint sur ses pas et se rendit directement dans le jardin. Laure n'y était pas. Il pensa qu'elle avait dû partir après l'avoir attendu vainement, et à l'idée qu'il l'avait fait souffrir, ses remords augurent.

L'après midi, il était installé sous la tonnelle, longtemps avant l'heure à laquelle Laure avait l'habitude d'y venir.

Lorsqu'elle arriva, elle lui dit en souriant :

- Je vous ai attendu, ce matin. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

- J'ai été me promener à la campagne, répondit-il.

- Ah !... Et vous vous êtes bien amusé ?

Au lieu de répondre, bas haussa les épaules. Laure

remarqua alors l'air bouleversé de sa figure.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda-t-elle.

— Lui?... Rien.

— Ah! il me semble pourtant que vous n'êtes pas, comme d'habitude.

— Ecoutez, Laure, dit-il (c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi), en se rapprochant de la table et en fixant les yeux sur les siens, nous ne sommes pas des enfants. Vous savez bien que notre situation actuelle ne peut pas durer éternellement... Dans un jour ou deux, il faudra que je m'en aille...

Laure baissa les regards et devint toute pâle.

— Il me semble, dit-elle au bout de quelques instants d'une voix qui tremblait, qu'il ne tient qu'à vous de rester encore un peu.

— C'est vrai, répondit-il, mais à quoi bon?... puisqu'il faudra, ~~soit~~ tôt ou tard, que nous nous séparions...

Laure pâlit davantage; elle voulait parler, mais elle n'en eut pas la force et des larmes apparurent dans ses yeux.

— Je voudrais bien vous demander quelque chose, reprit-elle, d'une voix basse.

— Lui?... dit-elle.

Dorothy

— L'aimiez-vous? demanda-t-il brusquement.

— Comment pouvez-vous me poser une pareille question?... Oui, je vous aime! répondit la jeune femme et les larmes qui brillaient dans ses yeux se mirent à couler rapidement sur ses joues.

— Moi aussi, Laura, je vous aime, reprit l'homme d'une voix ferme, mais on percevait cependant une vive émotion. Et si vous m'aimiez comme je vous aime, nous ne nous quitterions pas...

Un éclair brilla dans les yeux de Laura; elle demanda:

— Comment?

L'homme hésita un instant, puis il dit à ~~voix~~ voix presque basse:

— Vous ne me comprenez pas?...

Laura baissa la tête, étreignit fortement avec sa main droite les doigts de sa main gauche, puis un sanglot douloureux s'échappa de sa poitrine.

— Mais je ne puis pas faire cela, murmura-t-elle. Vous le savez bien... Vous savez bien que je suis mariée...

A son tour l'homme inclina la tête, mais au bout de quelques instants, il se redressa. Un sourire amer crispait sa bouche. Il fixa sur Laura, qui semblait anéantie, un regard aigu comme une pointe d'acier, puis

il dit, d'une voix percée et dure: "J'aurais dû m'en douter!",
 Il voulut ajouter autre chose, mais sa voix s'étrangla. Il poussa
 ensuite un long soupir, se leva avec lenteur, puis cria
 brusquement: "Adieu!", et il s'éloigna à grands pas.

Il entra dans la prairie, puis il pénétra dans le
 bois. Il marchait rapidement & sans regarder à droite,
 ni à gauche. Après avoir erré longtemps au hasard, il finit
 par descendre dans le ravin, s'assit sur la grosse pierre,
 au milieu de l'herbe, et se prit la tête dans les mains.

Lorsque le soleil se coucha, il était toujours à la
 même place. Il se tenait tellement immobile qu'un
 grillon chantait ^{de toutes ses forces} à deux pas de lui.

Tout à coup, l'insecte se tut, un léger frémissement
 se produisit dans l'herbe, et luy sentit une main qui
 se posait doucement sur son épaule.

Il tourna la tête. C'était Laure. Avant qu'il
 eût eu le temps de parler, elle lui avait pris la main:
 "Allez, venez souper, dit-elle. On vous attend.", Sa voix
 avait quelque chose de maternel; un sourire tendre brillait
 sur sa figure. Elle serra fortement la main de l'homme, comme
 pour lui faire comprendre qu'elle voulait à tout prix
 obtenir la paix. Il n'eut pas la force de résister; il lui
 pressa doucement les doigts, puis il la suivit.

D'habitude, pendant les repas, Laure se montrait

très réservée vis à vis de Kay. Ce soir, elle lui adressa la parole à tout moment et semblait ne pouvoir détacher ses yeux de lui. Elle apportait même ^{dans sa conduite} une sorte d'ostentation et de bravade. On aurait dit qu'elle voulait se faire pardonner les reproches du jeune homme en criant à tout le monde: "Voyez, comme je l'aime!" Cette brusque transformation avait dissipé toute la tristesse de Kay. Il se sentait si heureux qu'il lui était impossible de contenir sa joie. Il parla beaucoup & s'agita d'une façon fébrile pendant tout le souper.

Quand la table fut desservie, chacun resta à sa place, comme cela arrivait presque tous les jours. C'était à ce moment qu'on décidait d'habitude de la façon dont on passerait la soirée. Le plus souvent on jouait aux cartes; quelquefois on allait s'asseoir dans la cour; deux ou trois fois aussi le valet avait demandé à son hôte de lire quelques passages de Don Quichotte.

Ce soir, personne ne proposait rien, quand l'aune, se tournant vers Kay, dit tout à coup: "Négligé, vous ne nous lisez quelque chose aujourd'hui?"

Cette demande étonna Kay. Néanmoins, il se leva & prit Don Quichotte, qui était resté sur la cheminée. Quand il se futassis, il le feuilleta lentement, le front appuyé dans sa main. Au bout de

quelques instants, il releva un peu la tête et se mit à lire le Chant du berger Chrysostome. Sa voix, d'abord calme et régulière, s'éleva insensiblement. Bientôt, il y mit toute son âme et toute sa passion, et le chant finit par sonner dans sa bouche comme un chant religieux, comme un chant d'extase. On eût dit qu'il défendait la sincérité des sentiments contre le scepticisme du livre, qu'il tirait de la bouche même de ce grand moine de Cervantès des paroles ardentes et pathétiques, qu'il avait pris la forte trompette de Cervantès pour sonner l'hallali des coeurs. Ce chant fini, il lut d'autres passages. Il les prononça dans la même note et leur donna le même accent, que les paroles fussent prononcées dans le livre, par un personnage qui parodiait l'auteur ou par le héros lui-même dans sa folie. Il lut longtemps. Puis, soudain, il ferma le livre après avoir dit d'une voix vibrante et passionnée:

"Je pourrai me trouver dans la région de l'oubli, délaissé par la vie, la gloire et la faveur; et alors on pourra voir dans mon cœur ouvert comme ton beau visage y est gravé."

Il releva la tête. Sa figure était rouge, son regard exalté. Il prit son mouchoir et se frotta le front. Il remarqua alors que Madame Bonnel commençait

à s'endormir. La tête tombait par saccades sur sa poitrine et ses deux mains glissaient le long de ses jambes. Quant au menuisier, il le regardait avec une sorte d'étonnement, tout en tirant de grosses bouffées de sa pipe. A la fin, il hochait légèrement la tête en signe d'approbation, mais il ne dit rien.

Lacour non plus, ne dit rien, mais sa poitrine battait fortement, ses pommettes étaient enflammées, ses lèvres tremblaient, tandis que ses yeux étincellants et fixes semblaient regarder par delà les murailles de la chambre.

Dans son empressement à la contempler, Lacour ne remarqua pas le flamand qui était assis à côté de la servante, à l'autre table, où il avait écouté toute la lecture et qui, la tête appuyée sur son ^{ou} menuisier, semblait maintenant réfléchir en souriant d'un air sarcastique.

Quelques instants s'écoulèrent dans un grand silence, puis la servante décrocha une petite lampe, l'alluma et dit: "Je vais me coucher, moi; bonsoir tout le monde".

Madame Dornival ouvrit les yeux et regarda l'horloge: "Tiens, tiens, dit-elle, il est déjà dix heures!" Elle se leva, resta un moment debout au

Lacour et Marquet

milieu de la cuisine, se frotta la figure, bâilla, puis elle annonça "qu'elle allait voir le temps qu'il faisait", Le menuisier & le flamand la suivirent.

Quand ils furent sortis, Max se rapprocha de Madame Rolland, lui prit la main & murmura: "Laure". Elle l'enveloppa d'un regard à la fois tendre et triste. "Laure", répéta Max & passant son bras autour de sa taille, il l'attira contre lui. Elle répondit à cette caresse par un long soupir. Il la serra ^{alors} plus fortement dans son bras, et colla sa bouche sur ses lèvres. Les lèvres de la femme semblaient inertes. Il l'embrassa plus fort, éprouva, fou d'amour...

Tout à coup, Madame Rolland se dégagea vivement. Max, étonné, regarda autour de lui.

"Il me semble que si vous de voir quel-
qu'un à la fenêtre, dit elle d'une voix tremblante.

Max jeta aussitôt des regards inquiets de ce côté. Au bout de quelques instants, il se mit à sourire.

"Mais, c'est la lune!" dit-il.

Madame Rolland, qui avait baissé les yeux, **le** releva, et à la vue de la lune qui montait doucement dans le ciel, elle se mit à rire à son tour.

Max la reprit immédiatement dans ses bras & de nouveau colla ses lèvres contre les siennes. Cette fois,

elle ne resta plus impassible. Elle aperçut du bouche contre celle de l'esp comme si elle avait voulu lui venir offrir toute sa vie & lui prendre toute la sienne & ils demeurèrent ainsi pressés l'un contre l'autre ~~presque~~ ~~presque~~ jusqu'au moment où ils entendirent des pas dans le vestibule.

Quand Madame Dorniel & la jeune fille rentrèrent, l'esp était debout. Il leur souhaita le bonsoir & monta dans sa chambre.

X

Après avoir allumé sa lampe, il se promena pendant quelques instants de long en large, puis il s'arrêta devant la fenêtre, regarda le cerisier, la prairie qui se trouvait derrière, la pente douce & noire de la campagne, le bois sombre; ensuite ses yeux se fixèrent sur le ciel, qui était admirable. C'était un dôme de velours immense et caressant aux regards; des milliers d'étoiles le piquaient de leurs feux vifs & jaunes, tandis que la lune tranquille, étalant sa face ronde un peu au dessus de l'horizon, laissait traîner ses doux rayons sur la campagne. L'esp humait avec délices l'air frais et salubre que le vent lui apportait. Au bout de quelques instants cependant un frisson courut dans son dos.

Il ferma la fenêtr. Mais, il n'avait pas sommeil et
 au lieu de se mettre au lit, il s'assit auprès de sa
 table dans un vieux fauteuil que Madame Dormal
 avait placé dans sa chambre quelques jours au-
 paravant. Il bourra sa pipe, l'alluma, mis son
 pied gauche sur sa cuisse droite, et, la tête renversée,
 le nez en l'air, tirant de grosses bouffées de sa pipe, il
 se mit à rêver. Le portrait se trouvait presque
 en face de lui & le bonhomme serré dans sa redou-
 gote 1830, avec son triple menton enfoncé dans sa triple
 cravate, put contempler un homme heureux. Le bon-
 heur de l'hap se trahissait dans son regard [animé,
 dans la sérénité de ses traits, dans la façon dont
 il lançait des bouffées de tabac au plafond, dans la
 désinvolture de toute sa personne. Il sentait en lui
 une force qui soulevait tout son corps. Il débouton-
 na son gilet pour donner de l'air à sa poitrine. Puis il
 se mit à lancer des bouffées de tabac au nez du portrait,
 et il éclata de rire quand le bonhomme, à moitié caché
 par la fumée, lui fit l'effet d'une image réfléchie
 dans une eau trouble. En faisant un mouvement,
 il heurta du coude le volume de Don Quichotte. Il
 le prit et le lança au bout de la table où il le considéra
 d'un oeil narquois. "Au diable!" semblait dire ce regard,

moi je ne me bats plus contre des moulins à vent! La pipe s'étant éteinte, il la secoua dans une sou-tasse qui lui servait de cendrier, puis il en bourra une nouvelle, lentement, sans se presser. Il craya ensuite une allumette. Comme il l'approchait de sa pipe, il crut entendre un bruit imperceptible derrière sa porte. Il jeta vite son allumette et dressa l'oreille... Si c'était elle?... Il avait à peine fait cette réflexion que Laure ouvrait la porte. Il se leva d'un bond: "Vous... Oh!", mais il s'arrêta aussitôt, stupéfait. La femme qui il avait devant lui n'était pas la jeune femme amoureuse, toute frémissante de vie et de passion, qui, tantôt, avait pressé si follement ses lèvres contre les siennes, mais un être effaré et hagard. Sa figure était décomposée, ses dents claquaient, ses yeux étaient rouges, de grosses larmes coulaient sur ses joues, tandis qu'elle serrait contre sa poitrine les extrémités d'un vieux châle gris qui formait, avec un jupon de satin, tout son costume. Elle se laissa tomber sur une chaise, cacha sa figure dans ses mains et se mit à sangloter brutalement.

14

Il se tenait debout devant elle, la regardait avec étonnement. Finalement il demanda ce qui lui était arrivé.

Au lieu de répondre, Madame Rolland pleura avec plus de force et ses larmes coulèrent au travers de ses doigts.

Max s'agenouilla, lui prit les mains et les caressa, puis il lui demanda de nouveau ce qu'elle avait.

Laure releva légèrement la tête & voulut répondre, mais les larmes lui coupèrent encore une fois la parole & elle ne put que balbutier: "Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!..." Toutefois, au bout de quelques instants, elle fit un violent effort sur elle-même, serra avec tendresse la main de Max et l'enveloppa d'un regard caressant & triste: "Cela après-midi, je vous ai demandé de rester encore un peu ici. Maintenant, je viens vous supplier de partir... le plus tôt possible... Demain matin... Il faut que vous me le promettiez... Quand j'ai cru voir quelqu'un à la fenêtre, ce soir, je ne me trompais pas... Oh vous le verrez..." — Et elle poussa un gémissement.

Max entendit à peine ce qu'elle disait. Il venait de remarquer ses deux magnifiques bras nus tendus vers lui et sa gorge, pure et blanche, qui sortait d'une fine chemise, entre les deux bords du châle. Elle ne lui avait jamais paru plus belle qu'en ce moment, avec sa figure enfantine et ses cheveux blonds déroulés sur ses épaules. Il se tenait toujours agenouillé devant elle, tremblant, craintif, et ne cessait pas de lui caresser doucement les mains.

Handwritten initials or scribble in the top left corner.

Tout à coup on entendit quelque chose qui remuait dans les branches du cerisier, devant la fenêtre. Laure se leva d'un bond et dit d'une voix épouvantée : "Éteignez votre lampe!..." Et comme Max, qui ne comprenait rien à cette frayeur, ne bougeait pas, elle ajouta : "Vite, vite!", et se précipitant elle-même vers la table, elle souffla la lumière et s'enfuit. Max se releva stupéfait, puis il promena des regards intrigués autour de lui. Comme le bruit de branches continuait, il s'approcha de la fenêtre. Il y était à peine d'un instant qu'il se jeta rapidement de côté. Il venait d'apercevoir un homme qui s'installait dans les branches du cerisier et qui, retirant un fusil qu'il avait en bandoulière, en tournait le canon vers sa fenêtre. C'était le flamand.

Un temps très long s'écoula. Aucun bruit ne régnait dans la maison; aucun bruit non plus n'existait à l'extérieur, sauf le murmure régulier et fort de l'eau. En s'inclinant un peu, Max qui s'était assis sur le bord de son lit, pouvait voir très distinctement la silhouette de l'homme accroupi dans les branches du arbre et le canon du fusil, que la lune faisait miroiter. Un froid de glace lui enveloppait le cœur; des pensées incohérentes & lugubres lui traversaient

l'esprit. Comment n'avait-il pas deviné tout cela?... Il se rappelait l'attitude du flamand à son égard, sa chanson, son apparition dans le jardin, sa servilité vis à vis de Madame Dornval, la patience avec laquelle il supportait les sarcasmes du meunier... Oui, comment n'avait-il pas deviné tout cela?... Il tout en se posant cette question, il se tenait immobile, les bras croisés et fixait des regards sombres sur le parquet.

Handwritten blue scribble

Tout à coup les branches du cerisier se mirent de nouveau à remuer. Il regarda. Le flamand le croyant veillé, doute couché, descendait de l'arbre.

Il alla s'asseoir dans son fauteuil. Il était anéanti. Au bout de quelque temps, il se leva, jeta un regard indifférent sur le ciel criblé d'étoiles, puis il se mit au lit.

"Il faut à tout prix l'anacher de cette maison," dit-il. "Mais voudra-t-elle me suivre?" ajouta-t-il aussitôt. Il se rappelant avec quelle force, elle venait de l'engager à quitter lui-même le moulin, il hochait tristement la tête. "Elle est capable de tous les sacrifices, murmura-t-il, mais de révolte, non." Il comprit subitement pourquoi ils étaient restés si longtemps sans s'évoquer leur amour.

XI

Collationnée

Dès qu'il fut éveillé, il sauta hors de son lit et s'approcha de la fenêtre. La prairie, le bois, la campagne, tout était beau, paisible et pur, mais il n'éprouva aucun plaisir à les regarder. Un vague malaise pesait sur son cœur. Quelque chose s'était écroulé en lui. Il se sentait las et découragé. Il s'habilla sans hâte, puis il descendit. Madame Dormival et la servante épluchaient de la salade, assises à une table, l'une en face de l'autre. Max leur souhaita le bonjour, s'assit à sa place habituelle, puis il passa lentement le bout de sa serviette dans son col, tandis que la vieille femme se levait pour lui servir son déjeuner. Bien qu'il fût descendu avec le presentiment "que les choses tourneraient de travers", l'absence de saure le surprit, l'affligea et l'irrita même un peu. "Après les événements d'hier, pensait-il, elle aurait tout au moins dû nous ménager une entrevue la plus vite possible." Il était tellement absorbé par ses pensées que c'est à peine s'il entendait Madame Dormival, qui s'était rassise auprès de la servante et qui lui racontait que "l'affaire du Cousin Renard était réglée", que les hommes (c'était ainsi qu'elle désignait les experts et l'inspecteur d'assurances) étaient venus, et qu'on allait commencer dans quelques jours la reconstruction de sa maison. Quand il eut fini de déjeuner, il resta à sa

place, se tourna à demi du côté des deux femmes et se mit à rouler une boulette de mie de pain entre ses doigts. Deux ou trois fois il ouvrit la bouche pour demander après Lucie, mais chaque fois la présence de la servante l'intimida et la question ne sortit pas. A la fin cependant il se redressa, se mit d'aplomb sur sa chaise comme pour rassembler tout son courage, jeta la boulette de pain qui roula au bout de la table, puis il prit son couteau, le fit tourner sur la nappe et, tout en le regardant, il demanda d'une voix qu'il s'efforça de rendre indifférente:

- Est-ce que Madame Rolland n'est pas encore descendue?

- Elle ne descendra pas, répondit rapidement la servante. Elle a la migraine.

- Ah! dit Madame Dornival tout étonnée, elle a la migraine. Tiens! tiens!

- Oui, répéta la servante, elle a la migraine. Je suis allée chez elle tantôt. Et elle a des yeux comme cela, ajouta-t-elle, en montrant son poing.

Au bout de quelques instants, le valet remonta dans sa chambre, mais il n'y resta pas longtemps. Il redescendit dans la cuisine. En le voyant réapparaître, la servante le regarda d'un air surpris, pendant que Madame Dornival lui demandait:

168

253

[Est-ce que vous n'allez pas vous promener, Monsieur Max ?

- Non, répondit Max, je me propose de partir cette après-midi.

- Madame Dormal lui fit tomber sur la table la salade qu'elle tenait en main et fixa sur lui des yeux étouffés.

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Je pars cette après-midi.

- Ah ! bah !

Elle visita de toutes ses forces pour qu'il restât quelques jours encore et le manceur, qui était entré sur ces entrefaites, fit de son côté tout ce qu'il put pour le faire revenir sur sa décision, mais Max se montra inébranlable.

Le dîner fut triste. Laure n'y parut pas. Max mangea à peine, parla peu et, trois ou quatre fois, il jeta un coup d'œil du côté de l'autre table.

Le flamand avait son attitude habituelle. Il manquait comme un ogre. On aurait dit que rien ne l'intéressait au monde que les pommes de terre qu'il engouffrait dans sa bouche. Il paraissait si tranquille, si indifférent, si impassible, que Max se demandait, par moments, s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve ou la victime d'une mauvaise plaisanterie... Mais l'absence de Laure ne lui permettait pas de s'abandonner longtemps à cette illusion.

Après le dîner, il remonta dans sa chambre et prépara ses valises. Cette occupation lui prit beaucoup de temps, Il l'interrompait à tout instant pour aller regarder à la fenêtre ou pour prêter l'oreille aux bruits qui se produisaient dans la maison. Il avait fini quand il s'aperçut que le volume de Don Quichotte était resté sur la table. Il le prit, le tourna dans ses mains, le feuilleta, puis hocha la tête & sourit tristement. Il voulut ensuite l'introduire dans le coin d'une valise; comme il ~~ne~~ n'y entrait pas facilement, il l'y enfonça d'un maître coup de poing...

L'Alibi

Il fermait ses valises quand ~~la porte s'ouvrit~~ la porte s'ouvrit. Il leva rapidement la tête et ses yeux rencontrèrent ceux de Laure, qui venait d'entrer. Il devina tout de suite à son air grave et presque froid qu'elle avait pris une résolution et de quelle nature était cette résolution. ~~Il se pencha vers elle et dit avec un air de tristesse~~ ~~qu'elle avait pris une résolution et de quelle nature était cette résolution.~~

- Que faites-vous là? demanda-t-elle.

- Vous le voyez, répondit-il en se redressant. Je vous obéis...

Laure poussa un soupir. Sa figure était très pâle et ses yeux tout rouges. ~~Elle se pencha vers elle et dit avec un air de tristesse~~ ~~qu'elle avait pris une résolution et de quelle nature était cette résolution.~~

- Oui, reprit-il, je vous obéis... mais vous n'avez qu'un mot à dire et je débatterai tout cela...

Comme Laure ne répondait pas, il ajouta:

- Ainsi c'est décidé; vous exigez que je m'en aille!
Lauré leva sur lui un regard de reproche.

- Pourquoi parlez-vous de la sorte? dit-elle. Nous avons
eu tort tous les deux, ~~mais vous~~ vous saviez aussi bien
que moi...

- Alors, vous regrettez ce qui s'est passé?

- Non, dit-elle en s'avançant vers lui d'un air résolu et
en lui prenant la main. Non, je ne le regrette pas. Je
n'aurais eu que quelques jours de bonheur dans ma vie et ce
sont ceux que j'ai passés avec vous. Ce que je souffre en
ce moment, il m'est impossible de vous l'exprimer... je
crois que vous êtes bon. N'augmentez pas mon chagrin par
vos reproches. Quittons-nous comme deux bons amis... puis,
que nous ne pouvons être autre chose l'un pour l'autre.
Soyez persuadé que je penserai souvent à vous. De votre
côté, ne m'oubliez pas. N'est-ce pas, ajouta-t-elle en lui
serrant fortement la main, que vous ne m'oublierez pas?

Handwritten signature or scribble on the left margin.

trap était tellement ému qu'il lui fut impossible
de répondre immédiatement. Au bout de quelques instants,
il serra à son tour la main qu'il tenait dans la sienne et
murmura en appuyant sur chaque mot:

- Non, je ne vous oublierai pas.

Au même moment, on entendit du bruit ^{au bas} ~~de~~
de l'escalier. "Je crois qu'on monte", dit-il; il faut que

je m'en aille.,, Et elle avança de tête avec un sourire plein de grâce et de tristesse. Max posa doucement ses lèvres sur son front. Il tremblait.

Laure allait partir lorsqu'il la retint par la main.

Elle se retourna vers lui.

Il hésita un instant, puis il dit à voix basse, d'un air inquiet: "Mais... cet homme?..."

Laure comprit qu'il faisait allusion au flamand. Sa poitrine se souleva, elle fit un geste de mépris, puis elle ~~accueillit~~ dit-elle, ~~avec une force~~ elle lui serra une dernière fois la ^{avec force} main et s'esquiva.

Quand elle fut partie, Max promena ses regards autour de lui. Ces meubles hétéroclites, ce lit simple, cette fenêtre avec ses rideaux blancs et jusqu'au portrait du vieillard lui étaient devenues des choses chères. Il se rappelait, en les regardant, tous les endroits où il avait passé et où il avait laissé un peu de lui-même: la maison paternelle, si loin déjà; les appartements où il avait traîné sa vie de garçon; les chambres d'hôtel dans les villes d'eau et les petites auberges wallonnes où ses vacances s'étaient souvent écoulées. Des lambeaux de sa vie restaient accrochés à tout cela, avec des illusions, des espoirs vains, des rêves qui ne s'étaient pas réalisés et qui ne se réaliseraient ~~peut-être~~ probablement jamais...

Max

— Encore une étape de Grûlée ! murmura-t-il.

Quelques instants plus tard, il était dans la cuisine, en costume de voyage. Ses deux valises, étaient rangées contre la ~~ceci~~ vieille armoire & le petit pocher, qui devait l'accompagner à la gare, attendait debout près du poêle, avec sa grosse tête blonde ébouriffée, ~~ceci~~ sa veste déchirée et ses pieds nus dans des sabots.

— Alors, vous partez ? demanda le meunier.

— Oui, répondit Kay.

— Vous avez tort ... Restez encore quelques jours ...

Et, s'approchant d'un air mystérieux, le meunier ajouta à mi-voix en clignant de l'œil : "Nous nous tendre aux grives!",

Cette perspective n'eut pas d'effet sur Kay. Il pria le pocher de prendre ses valises.

En ce moment, Madame Dornual, qui se tenait debout devant la cheminée, demanda :

— Est-ce que Laura ne vient pas dire au revoir à Koncens ?

La servante se hâta de monter à l'étage. Au bout de quelques instants, elle reparut & annonça que Madame Rolland était toujours souffrante. Kay voulut alors prendre congé de ses hôtes, mais ceux-ci dirent qu'ils allaient l'accompagner jus-

qu'à la grand'route.

Comme ils sortaient tous ensemble de la cour, le meunier s'arrêta brusquement.

- Tien, dit-il, nous oublions le flamand; il faut aussi qu'il vienne vous dire au revoir.

- C'est inutile; laissez-le! répondit hap avec précipitation.

Mais le meunier s'était déjà élané vers le moulin. Il revint au bout de quelques minutes, l'air contrarié.

- Il n'est pas là, dit-il.

A peine avait-il achevé ces mots, que le flamand entonnait de sa voix ^{sonore} ~~robuste~~ & dure:

Si tu ne changes pas d'allure,
j'écraserai tes yeux, ton front...

Le meunier se gratta la tête d'un air ennuyé, tandis que Madame Dorniel se mettait à rire & disait: "Voilà le rosignol du moulin qui chante".

Au bout de quelques minutes, on atteignit la grand'route. Madame Dorniel & le meunier n'allèrent pas plus loin. Ils serrèrent tous deux avec effusion la main de hap & l'engagèrent à revenir l'an prochain. Pour s'en débarrasser, hap leur promit tout ce qu'ils voulurent. Il avait maintenant hâte

d'être seul ; il était pressé de s'éloigner de cette maison, qui n'avait plus aucune joie à lui offrir.

Il dut toutefois s'arrêter pour attendre le petit porcher qui s'était assis au bord de la route, où il liait avec une corde ses deux sabots ensemble afin de pouvoir les porter sur son épaule. Pendant ce temps, Max jeta un dernier coup d'œil sur le moulin & il aperçut, à une fenêtre de l'étage, une main qui tenait un rideau levé...

Lorsque le porcher eut fini, Max alluma un cigare et se mit à marcher à grands pas. Mais il allait trop vite pour le gamin, qui soufflait comme une machine derrière son dos. Il se décida alors à porter lui-même une valise. Le gamin n'eut plus aucune peine à le suivre & même, au bout de quelques instants, il se mit à trotter à son côté. De temps en temps, il le regardait de biais avec des yeux brillants, en entrouvrant ses grosses lèvres et en se passant la langue sur les dents. A la fin, il fit tourner rapidement sa tête à droite et à gauche en reniflant l'air.

- Vous fumez là un fameux cigare, dit-il. Max prit un cigare dans sa poche et le lui donna. Le porcher l'alluma aussitôt, puis, se mettant à tirer de bonté se forces, il remplît l'air de gros tou-

260

billons de fumée. De temps en temps, il fouaillait un petit coup et lançait, droit devant lui, un long jet de salive. Le succès de ses premières paroles l'avait encouragé; il ne quittait plus Max d'une seule et contenait à le regarder de biais en souriant.

- Vous êtes vous bien amusé chez mon maître? de manda-t-il tout à coup.

- Pourquoi me demandes-tu cela? dit Max.

- Pour rien, répondit le gamin.

Il se tut pendant quelques instants, puis il dit:

- Mon maître a une jolie femme, n'est-ce pas?

Max tressaillit & fit un regard si terrible sur le petit bavard, que celui-ci rentra sa tête dans ses épaules, comme pour parer un coup.

"Il paraît que je ne pouvais pas dire cela", pensa-t-il, et, pour réparer sa bévue, il passa sa main sur son front, souffla comme un homme accablé par la chaleur et dit: "Il fait bien chaud, cette après-midi; je crois que nous aurons de l'orage".

Arrivé à la gare, Max prit sa valise & donna un pouchoire au portier. - Celui-ci ~~le regarda~~ s'en retourna en comptant ses sous.

XII

Le lendemain matin, Max était dans son atelier.

M. Châtelain

Malgré sa bonne volonté, il lui fut impossible de travailler. Il renvua des chassis, déplaça des cadres, regarda quelques tableaux. La peinture lui parut misérable. " Turpis - sene & folii!", murmura-t-il, et il se laissa tomber avec découragement sur un canapé.

Au bout de quelque temps, il se leva, s'approcha d'une fenêtre & tira les épais rideaux qui la voilaient.

Son atelier se trouvait à l'extrémité d'Yvelles, à quelques pas du bois de la Cambre, du côté d'Heclé. De la fenêtre où il venait de se placer, on voyait les frondaisons du bois, la vallée de Saint-Job avec ses maisons blanches, et sur un cotéau une maigre ligne de peupliers. Derrière s'étendait la masse sombre de la forêt de Soignes.

Chap regarda ce paysage en tapotant avec ses doigts contre les vitres, puis il sortit et alla se promener sous les grands hêtres de la forêt.

La journée était belle, mais le froid était assez vif. Il n'y avait pas de promeneurs. On ne voyait plus d'insectes dans les chemins et tous les oiseaux semblaient avoir disparu. Les feuilles tombaient une à une et recouvraient le sol d'un tapis fin et doux. Quelquefois, un coup de vent passait dans l'air avec un gémissement sourd; un arbre se mettait à trembler, une plainte sortait de sa racine, montait le

le long de son tronc et allait mourir dans ses Branches. La forêt avait quelque chose de sévère, de solennel & d'infinitement triste.

Les jours suivants, Max essaya de lire. Il ouvrait un journal, un livre, une revue, mais il n'y prenait aucun intérêt et finissait par s'en débarrasser d'un geste las.

Il se remit à se promener, mais cela aussi le fatiguait et il rentrait chez lui, se couchait sur un canapé, restait là pendant des heures, les yeux fermés & s'efforçant de ne penser à rien.

Un jour, comme il se dirigeait vers les deux ifs, quelqu'un l'appela par son nom. Il se retourna et il aperçut une tête maigre et brune, aux yeux creusés, au ~~nez~~ menton saillant, au nez effilé, aux cheveux tout blancs, qui se haussait pour le voir ^{par} ~~deux~~ d'une haie d'épines soigneusement tondue. C'était un vieillard dont il avait fait la connaissance par hasard et avec lequel il parlait quelquefois.

- Hé! que devenez-vous donc? demanda cet homme. On ne vous voit plus.

Max hésita un instant, puis il s'approcha de la haie et dit:

- Je vi ennuié.

- Ah!... fit le vieillard, en prenant subitement un air grave. Puis il ajouta en hochant tristement la tête: " Il faut faire quelque chose... Sinon... "

— C'est vrai, pensa-t-il en s'éloignant, il faudrait faire quelque chose...

Après avoir marché pendant un quart d'heure dans les champs, il retourna chez lui. Le lendemain il reprit sa palette. Il travailla toute la journée non pas avec ardeur, mais avec résignation, persuadé qu'il n'y avait rien de mieux à faire. Il continua les jours suivants.

À la fin de février, il participa à une exposition de peinture. Il obtint, contre son attente, un assez grand succès. À partir de ce moment, il se sentit l'âme plus sereine. Il forma divers projets et songea, notamment, à faire, à la fin de l'été, un voyage à l'étranger.

Le souvenir de Laura n'avait pas disparu de son cœur, mais il commençait à perdre de son acuité douloureuse. Il allait insensiblement reprendre d'autres souvenirs, vestiges de sa jeunesse morte, qu'il évoquait quelquefois avec amertume et mélancolie, mais en se défendant contre tout sentiment de révolte.

Dans les premiers temps, il s'était dit qu'il retournerait au travail l'année suivante, mais, maintenant, il se demandait s'il ne valait pas mieux pour son repos & pour celui de la jeune femme de n'en rien faire.

§ III

Un matin, il trouva, dans son courrier, une

Dorval

lettre de faire part. Il l'ouvrit immédiatement. Son cœur fit un saut brusque dans sa poitrine, puis retomba lourdement comme une chose morte. Cette lettre annonçait la mort de Mademoiselle Laura Rolland, "s'éteint épuisée".

Max se passa la main sur le front, fit un effort pour respirer, resta la bouche ouverte, immobile, tenant toujours le papier qui tremblait dans ses doigts. Finalement, il se laissa tomber sur son canapé, approcha la lettre de ses yeux pour la relire, puis, brusquement, la jeta loin de lui. "Quelle terrible chose!" s'écria-t-il, et il s'élança hors de son atelier.

Il entra dans le bois. Quelques personnes y faisaient leur promenade matinale. Deux cavaliers - un homme et une femme - passèrent à côté de lui. Des cantonniers nettoyaient les chemins. Il alla jusqu'au bout du bois, puis il revint sur ses pas et s'assit sur un banc, au bord du lac. Le ciel était bleu, l'air était frais et vif, les premiers bourgeons s'ouvraient, les oiseaux commençaient à gazouiller. Max regardait tout autour de lui d'un air vague. Il souffrait. Il souffrait si terriblement qu'il ne parvenait pas à donner une direction quelconque à ses idées. "Quelle terrible chose!" répéta-t-il, et il se remit de nouveau à marcher.

Il retourna chez lui et reprit la lettre. Le décès de Laura remontait à huit jours. Il regarda l'adresse. Elle

avait été écrite par une main tremblante. Il reconnut l'écriture du père Renard. En jetant les yeux sur le reste de la correspondance, il vit un petit journal dont l'adresse avait été écrite par la même main. Il l'ouvrit rapidement. Dans un fait-divers, que l'expéditeur avait soigneusement encadré d'un trait au crayon, on racontait que Madame Rolland avait été trouvée dans l'Oratoire, où elle était vraisemblablement tombée par accident. On ne s'était aperçu de sa disparition qu'après plusieurs heures, au retour de son mari et de sa mère, qui étaient allés faire un voyage dans les environs. Au moment où "le malheur" s'était produit, il n'y avait que l'ouvrier au moulin; cet homme était à son travail et ne s'était aperçu de rien... Un frissonna. Pendant longtemps, il resta à la même place, un mobile et très pâle; ses yeux hagards semblaient contempler dans le ride quelque chose de terrifiant. A la fin, une larme jaillit de son oeil et roula lentement sur sa joue. Quelque temps après, il poussa un faible soupir et promena autour de lui des yeux étonnés comme un homme qui se réveille dans un endroit qui lui est inconnu. Il sortit de nouveau, marcha au hasard, faillit se faire écraser deux ou trois fois par des voitures, et retourna le soir abruti et fourbu.

Le lendemain matin, comme il se promenait dans son atelier, au proie à d'épouvantables tortures morales, il se rappela les paroles du vieillard: "Il faut faire quelque chose... Sinon..."

Il fit un violent effort sur lui-même et se mit au travail. Les jours s'écoulaient, moroses et tristes. Son chagrin ne disparaît pas, mais

il le maîtrisa. Il l'enferma au fond de son cœur et n'en parla jamais.

XIV

Quand le
 Hans, qui s'était décidé à aller en Allemagne, fit les préparatifs de son ~~depart~~ voyage. ~~Accablé de questions, les choses qu'il~~
~~voulait savoir, il en vint à connaître que ce n'était pas~~
~~pour le plaisir de la voir que Hans avait voulu partir~~
~~de son pays, mais pour aller à la recherche de son père~~
~~qui avait disparu. Hans ne voulait pas~~
~~partir sans avoir vu son père. Il ne~~
~~comprit pas tout d'abord le motif de son départ.~~
 Un secret besoin de s'éclairer sur le mystère qui avait entouré sa mort le poussa ^{surtout} à retourner au moulin.

Il arriva à B. par une après-midi ensoleillée. Il se rendit d'abord au "Cornet de poste". La maison était reconstruite, mais ce n'était plus la modeste auberge d'autrefois. C'était maintenant un véritable hôtel, avec quatre fenêtres au rez de chaussée de sa façade, cinq fenêtres à son étage, un toit d'ardoises et une enseigne majestueuse. Hans gravit un bel escalier de pierre, pénétra dans un corridor spacieux et entra dans le café. Dès qu'il l'eut reconnu, le père Renard s'élança vers lui. Il lui serra énergiquement la main, lui tapa sur l'épaule et l'amena auprès d'une table

où il le fit asseoir. Il paraissait raffiné. Il se tenait plus droit et ses yeux étaient plus brillants qu'autrefois; son visage aussi était rasé avec plus de soin et il portait des vêtements plus propres.

— Eh bien! demanda-t-il, comment trouvez-vous une nouvelle maison?

— Vous êtes logé comme un prince, répondit Léop, qui intérieurement regrettait le pittoresque auberge d'autrefois.

— N'est-ce pas, répliqua le père Renard, ^{Il} ~~se~~ ^{il} promenant autour de lui des regards orgueilleux de propriétaire.

Les murs du café, peints en faïence pâle, étaient encadrés d'un gros filet vert; le pavé était formé de carreaux bleus et blancs; un vaste calorifère, sur lequel on avait placé un palmier nain, se trouvait au milieu de la pièce et son grand tuyau noir allait s'enfoncer dans le mur au dessus d'une glace à bordure dorée; une vaste étagère en noyer supportait une énorme quantité de verres et de bouteilles, tandis que le comptoir, en dessous, était muni de deux pompes à bière comme on possède les cafés des villes. Aux murs pendaient cinq ou six chromos qui représentaient des chalets suisses, des moulins idylliques, des montagnes dorées et des villages bleus. On y voyait aussi quelques affiches illustrées qui vantaient

l'excellence des cycles Clément, Humber et Continental pneu-
matic. Une porte vitrée, à deux battants, qui était ouverte,
faisait communiquer le café avec une grande salle à man-
ger que remplissait presque entièrement la traditionnelle
table d'hôte. Le dîner était terminé depuis peu. Des bouteilles
se dressaient encore sur la table, parmi des assiettes, des verres,
des pots de confitures, des cloches à fromage. Un retardar-
taire sirotait son café, en fumant un cigare. C'était un
gros homme avec une figure boursoufflée et couleur fram-
boise, qui portait un veston de coutil et une casquette blan-
che à grande visière. ^{Un ruban rouge, de dimensions exagérées, ornait de boutons en cuir.} Il fermait de temps en temps les
yeux et respirait difficilement. On voyait que cet homme
avait mangé tout ce qu'il avait pu.

— Ah! rien ne nous manque plus maintenant,
dit avec fierté le père Renard, qui avait ramené ses yeux
sur Max, nous avons même le téléphone. — Il lui montra
l'appareil qui se trouvait près du comptoir.

— J'aurais dû faire toutes ces améliorations il
y a longtemps, continua-t-il. On doit toujours marcher
avec le progrès. Je posséderais maintenant une fortune.
Savez-vous (et il s'inclina d'un air mystérieux à l'oreille
de Max) que j'ai en ce moment neuf pensionnaires... Vous
êtes le dixième.

— Aujourd'hui, je ne suis que de passage, dit Max;

j'ai seulement voulu vous dire bonjour, ainsi qu'à la famille Rolland.

[- Ah! quel dommage! répliqua l'hôtelier... Mais j'espère que vous revien drez.

- Peut-être.

- Vous êtes déjà allé chez Rolland?

- Non.

- Ils ont eu aussi leur part de malheur. La mère s'est noyée, comme vous le savez. L'enfant on ne pense déjà plus à elle. Il n'y a rien qu'on oublie plus vite que les morts.

Thap resta un moment songeur, puis il demanda :

- A part cela, il n'y a rien de changé chez eux?

- Non, dit Renard... Sauf que le flaqueaud les a quittés, ^{après} - il ~~est~~ un cistank.

- Ah! fit Thap. Et où est-il allé?

Renard haussa les épaules.

- On n'en sait rien.

En ce moment, une servante vint appeler son maître; quelqu'un l'attendait pour régler un compte.

Thap en profita pour partir. Renard alla avec lui jusqu'au seuil de la porte.

- Si je pouvais quitter mon "bazar", je vous

M. Clément

accompagnerais chez ma cousine dit-il ^{solennellement} mais c'est impossible. Et il ajouta, en levant ^{solennellement} un doigt: "L'œil du maître engraisse le cheval".

Lorsque Max découvrit la maison où il avait passé ses vacances l'année précédente, il éprouva une vague et lourde tristesse. Il s'arrêta. Tout était silencieux. On n'entendait que le bruit de la roue du moulin. Il lui sembla que ^{celle} ~~elle~~ mouvait encore plus difficilement qu'autrefois. Elle tournait avec des craquements et des gémissements faibles; elle tournait avec fatigue comme si elle n'avait plus en elle qu'un filet de vie...

Max trouva Madame Dornal seule dans la cuisine. A part ses cheveux, qui étaient un peu plus blancs, elle n'avait pas changé. Elle avait toujours sa figure hilare et son opulente poitrine. Ses vêtements de dentel faisaient même paraître sa figure plus rouge que l'année d'avant.

En reconnaissant Max, elle poussa des exclamations et, Dieu sait pourquoi, des éclats de rire. En un instant, le café fut sur le poêle et la bouteille de Cassis sur la table. La vieille femme s'assit ensuite en face de Max et, les poings virilement campés sur ses cuisses, elle lui raconta tout ce qui s'était passé au moulin et dans les environs depuis un an, en s'interrompant de temps en temps pour rire de tout son cœur. Quand elle arriva à la mort de sa fille,

elle baissa un peu la voix, passa même la main sur ses yeux pour essuyer une larme absente : " Ah! j'ai eu une part de chagrin, dit-elle; figurez-vous qu'après la mort de ma fille on a donné de mauvais conseil à son mari, il m'a fallu lutter; mais — ajouta-t-elle, tandis que sa voix s'élevait et que ses yeux se remettaient à briller — maintenant je ne crains plus rien, " et tapant avec violence sa main sur sa poche, elle fit sonner un trousseau de clefs.

Sur ces entrefaits, Rolland rentra avec sa pipe dans une main et son chien sur ses talons. Il semblait un peu plus enfoncé dans son mérosme. Il avait engraissé et son regard était plus mort que jamais. Quand il ne souriait pas d'un sourire naïf, il soufflait avec force comme un homme qui va s'endormir. Il voulait raconter quelque chose à l'hop. Il s'arrêtait au milieu de ses phrases, faisait un effort pour les pousser jusqu'au bout & n'y parvenant pas, il finissait par dire : " Voilà! " ou " Comprenez-vous? " Madame Dornal le regardait de haut avec mépris & quelquefois, se tournant vers l'hop, elle haussait les épaules.

— J'ai perdu une femme, dit le meunier d'une voix paisible à un certain moment. Elle est morte... Et le flamand accablé est parti... Je l'ai chassé!

22

- C'est à dire, s'écria Madame Dornval avec vivacité que c'est lui qui a voulu s'en aller !

- C'est égal, reprit le vaancier de la même voix paisible, s'il n'était pas parti, je l'aurais chassé.

Chap dresse l'oreille.

- Pourquoi? s'empresse-t-il d. demander.

- Parce que... voilà... ~~voilà~~ il commençait à prendre... vous comprenez... trop d'autorité ici.

Madame Dornval haussa de nouveau les épaules comme pour dire: "Qui es-tu capable de chasser? pauvre homme".

- Qu'est-ce que je suis venu faire ici? se demanda Chap en regardant ces deux étranges personnes. Et il se hâta d'invoquer un prétexte pour se partir.

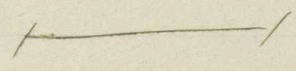
Madame Dornval & le vaancier voulurent l'accompagner. Rolland lui conseilla, à cause de la chaleur, de prendre un sentier ombragé derrière la maison, au lieu de suivre la route. Il fallait pour cela passer la rivière sur le petit pont de bois qui reliait le jardin à la prairie.

Le jardin se trouvait à peu près dans le même état que l'année d'avant. On y voyait des fanees desséchées, des fleurs flétries, des grossilliers dénudés et des

fourmeols gigantesques. Comme l'année d'avant, des abeilles y bourdonnaient et le chat, qui dormait au soleil au pied d'un buisson, semblait n'avoir pas quitté cette place depuis un an. Le tonnelle avait aussi son opulente parure de feuilles rouges, mais la table était cassée, & l'un des bancs était renversé & à moitié recouvert d'herbes sauvages...

Max s'était arrêté. Il regardait tout cela avec ~~une expression~~ ^{et triste} amertume, lorsque le meunier, inclinant la tige de sa pipe du côté de l'eau, près du petit pont, dit d'un ton calme: "C'est ici que une femme est morte!"

- Oui, c'est là, ajosta l'adame Dormel.
Et elle poussa un gros soupir.



178

44

L'Âme de la maison.

I

La maison de la vieille Barbe Fontaine a pour ainsi dire été remise à neuf à l'occasion de la kermesse. De grandes plaques de paille blanche consolidées avec du l'argile bariolent son ~~ceci~~ toit de chaume brun; l'extérieur des murs ^{ou} avait été badigeonné en jaune de haut en bas, depuis l'extrémité de la cheminée jusqu'à deux pieds du sol où une bande de goudron forme un liseré noir, à l'intérieur, le plafond et les murs ont aussi été reblanchis et, au bas de ceux-ci, il existe également un large liseré noir, mais pasé celui-ci, comme un marbre, de taches blanches. Après avoir fortement savonné le pavé de briques rouges, on a répandu dessus des arabesques de sable fin. La vaisselle luit dans le dressoir de bois blanc, le christ de cuivre scintille entre ses deux chandeliers, et le poêle est si brillant que les objets voisins se reflètent dans son tuyau.

Barbe Fontaine trotte dans sa maison, à petits pas, par pétulants, comme un furet dans sa cage. Sa vitre ~~par~~ devant la fenêtre où elle retourne un pot de géranium qui pousse ses fleurs contre la vitre; la

volée près du poêle où elle jette un coup d'oeil dans une marmite
 qui bout avec bruit; la voilà près de la table où elle remue
~~les~~ les apicots, et les couteaux disposés pour le dîner;
 la voilà de nouveau devant la fenêtre dont elle soulève, cette
 fois, le rideau. ~~Elle~~ Justement, quelque un passe qui
 la salue. Elle se camb littéralement en deux pour répondre
 à ce salut, puis elle se met de rire. Elle ne sait pas, pour
 quoi elle rit. Mais elle rit tant qu'elle peut, de ce
 rire franc et sincère qui n'appartient qu'aux gens
 qui jouissent d'un bonheur sans mélange.

Barbe Fontaine est heureuse, mais elle ne
 l'a pas toujours été. Si vous la questionnez sur son
 passé, elle pousserait un long soupir, vous regarderait
 avec mélancolie, ~~mettrait~~ ~~son~~ entortillerait son
 doigt dans un coin de son tablier qu'elle se ~~se~~ passerait
 ensuite sur les yeux, puis, levant les deux mains à
 la hauteur de sa figure, ferait le geste d'écarter quel-
 que chose de triste en murmurant: "Ah! mon Dieu,
 le passé..." Pas plus qu'une autre femme, toute-
 fois, elle ne s'en tiendrait à cette demi-confi-
 dence, et vous apprendriez qu'elle a connue toutes
 les tortures, depuis celles qui se composent d'une suc-
 cession de coups d'épingle plantés dans le cœur jus-
 qu'à celles qui vous font prendre le froc dans les

main pour se demander s'il ne voudrait pas, un coup
briser d'un coup ce corps que la vie — ce lent bourreau —
dépèce avec une ténacité cruelle. ~~Les larmes coulaient~~

Comme elle n'était pas belle dans sa jeunesse,
elle n'a pas été aimée. Lorsqu'elle se trouvait dans une
salle de danse, tous les jeunes hommes passaient devant
elle sans la regarder et, pendant que ses amies, salsaient,
elle restait des heures entières assise sur un banc au
milieu des petites filles et des vieilles femmes, immobile, le
cœur rongé de chagrin, luttant contre les larmes qui lui
montaient aux yeux. Pendant trente ans, elle a été
servante, tantôt ici et tantôt là. Elle a ^{passé par} ~~connu~~ ~~ceux~~ ~~de~~ ~~ceux~~
toutes les souffrances de la sujétion. Partout, ses maîtres
lui ont parlé comme les maîtres doivent parler aux domes-
tiques : en observant la distance qui sépare les riches
des pauvres. Ils ne demandaient rien, ils ordonnaient.
"Barbe, vous ferez ceci... Barbe, vous ferez cela..." Bar-
be répondait : "Oui, Monsieur... C'est bien, Madame..."
et elle obéissait comme un chien qui flaire la schlague.

De temps en temps, il lui arrivait de lever la
tête au ciel où elle fixait ~~avec~~ ~~des~~ ~~yeux~~ on ne savait quoi,
en écartant légèrement les deux bras. Dans cette
posture d'oiseau qui veut s'envoler, elle songeait au
bonheur, cette chose qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle

se représentait invariablement sous la forme de l'in-
 dépendance. Et l'indépendance pour elle, c'était la
 possession d'un ménage à soi, le droit d'aller & venir dans
 une petite maison, au milieu de meubles qui lui
 appartenaient. Ce désir était surtout vif les jours
 dimanches où, profitant d'une heure ou deux de con-
 gé, elle avait été rendre visite à l'une ou l'autre de
 ses amies qui ~~étaient~~ étaient mariées. En rentrant
 le soir dans son logis de servante, elle prenait une
 glace et se regardait [avec attention. Ses cheveux grison-
 naient, sa figure se ridait, il lui manquait trois
 incisives dans sa mâchoire. Personne ne l'avait re-
 cherchée quand elle était plus jeune, qui la vou-
 drait maintenant? Elle déposait son miroir, s'asseyait
 sur son lit, croisait les mains sur ses genoux et baisait
 la tête avec résignation, ^{tandis qu'une larme lente roulait sur sa joue.} Qui, qui la voudrait main-
 tenant?

Convaincue qu'elle ne sortirait jamais de sa situa-
 tion, elle se dormit. Elle ne regarda plus le ciel, elle ne frap-
 pa plus les barreaux de sa cage, mais se petotonna re-
 vêchement dans son coin. Au lieu de sortir comme
 auparavant, le dimanche, quand on le lui permettait,
 elle allait s'asseoir sous le porche de la ferme où elle tri-
 coteit jusqu'à las tombée de la nuit, sans lever les yeux.

Ce fut là qu'un jour un ouvrier vint s'asseoir au-
près d'elle. A son approche, Barbe se hérissa et se
recula un peu. L'homme la rassura en riant, puis il
parut suivre avec une extrême attention, le mouve-
ment agile de ses doigts.

— Tous travaillés toujours, vous Barbe, s'écria-t-il
au bout d'un instant... toujours... Vous êtes une
vaillante femme.

— Que voulez-vous que je fasse, répliqua sèchement
Barbe.

— Mais... vous promener un peu... comme toute
cette jeunesse, fit-il, en désignant de la main un
groupe de fillettes qui passaient justement de-
vant la ferme.

— Cela n'est plus de mon âge, dit Barbe... je suis
une vieille fille.

— Hum!... murmura l'homme, en ayant l'air
de regarder avec attention la pointe de ses souliers.
Puis, ~~avec une~~ après quelques secondes, il ajouta:

— Moi, je dis que celui qui vous épouserait serait
videment heureux.

A ces paroles, Barbe tressauta croyant qu'on se
moquait d'elle et, laissant glisser son ouvrage sur
ses genoux, elle fixa sur son voisin des regards

Courroucés.

— Je le dis et je le répète, continua celui-ci d'une voix ferme et qui n'avait rien de railleur. Et si vous voulez de moi... hum... vous n'auriez qu'à lever votre petit doigt!

Il la regarda ensuite avec des yeux si pleins de tendresse que Barbe baisa les siens, rougit et, ne trouvant rien à répondre, se remit ~~à~~ activement à son ouvrage. L'homme se rapprocha d'elle. Il ne fut point repoussé, et, pendant une heure, ils parlèrent de choses indifférentes d'une voix oppressée, tout à fait comme deux ~~adolescents~~ adolescents dont les cœurs s'effurent devant les joies mystérieuses de l'amour.

La nuit, Barbe ne dormit pas. Elle avait toujours devant elle ces petits yeux tendus qui la dévotaient avec volupté. Elle se tournait et se retournait sur son lit. Il s'est peut-être moqué de moi, pensait-elle... Mais pourquoi?... N'avait-on pas vu de femmes plus âgées ~~que~~ qui se mariaient! Elle pensait encore que cet homme avait la réputation d'être un fainéant et un buveur & que de singulières histoires avaient couru sur son compte... Mais tout cela était-il bien vrai?... Et quand même il aurait commis quelques frasques, ne pouvait-il pas se corriger?... M.

28

Sensiblement son cœur exalté le frottait, le polissait, l'ad-
lisait, si bien qu'elle finit par ne plus voir en lui qu'un
homme dévoué & bon, un homme qui l'aimait. Un
homme qui l'aimait!... Cette pensée la jetait dans
une sorte d'extase. Elle se demandait avec inquiétude
si elle ne s'était pas montrée trop froide, trop réservée,
si elle l'avait suffisamment encouragé. Une autre
femme se serait-elle conduite comme elle l'avait fait?
Non sans doute, elle aurait été plus tendre, plus caLINE;
elle aurait trouvé quelque chose d'aimable à lui dire.
A l'idée que, trompé par sa froideur, il pourrait
ne plus revenir, Barbe s'effraya; elle se prit à regretter
de n'avoir pas levé son petit doigt quand il le lui
avait demandé; elle regretta de ne pas s'être jetée
sur-le-champ dans ses bras.

Elle s'y jeta le lendemain soir, dans le verger, der-
rière la ferme, où il était venu voler pour la revoir. Elle
s'y jeta de même les jours suivants, car ils se retrou-
vèrent ainsi presque chaque soir de cet été sous les pom-
miers dont le feuillage épais enveloppait leur amour
d'ombre et de silence.

Un jour, Barbe, qui paraissait étouffée, se
laisse tomber en arrivant sur la poitrine de son amou-
reux où elle ^{se mit à sangloter} ~~se mit à sangloter~~. L'homme essaye de

l'écarter, mais elle s'accrocha à lui avec force & ses sanglots redoublèrent.

— Qui es-tu donc? ~~Qu'est-ce?~~ questionna-t-il avec impatience.

Barbe continuait de pleurer.

— Voyons? qui es-tu? reprit-il, avec rudesse à ce fois.

— ~~He~~ le devines-tu pas? balbutia Barbe, d'une voix hoquetante et désespérée.

L'homme l'écarta un peu de lui, la regarda avec une figure sévère, ^{réfléchit} ~~réfléchit~~ ~~quelques~~ ~~instants~~, puis murmura d'une voix lente:

— S'il faut qu'on se marie... eh! bien, on le fera...

Barbe sauta sur lui, elle couvrit de baisers les lèvres qui venaient de prononcer ces bonnes paroles, elle serra contre elle, comme pour l'étouffer, ^{et} l'homme qui ~~allait~~ allait être sien. Elle ne s'aperçut pas que ces lèvres et cette poitrine étaient glacées sous ses étreintes.

Le lendemain, il ne vint pas au rendez-vous. Après s'être morfondue pendant une heure sous les pommiers, Barbe rentra se plaignant d'angoisse qu'elle ne put fermer l'œil de toute la nuit. Le jour suivant, elle ne le vit pas davantage. Elle voulut d'abord croire qu'il lui était arrivé quelque chose et courut aux informations.

On lui apprit qu'il se portait bien et travaillait comme
 d'habitude. Elle comprit cette fois son épouvantable
 situation. La peur du scandale l'empêcha cependant
 de relancer son amoureux. Elle passait les nuits
 à pleurer et, pendant le jour, fuyait les yeux et s'ef-
 forçait de dissimuler son état. Mais sa faiblesse s'accom-
 dit insensiblement et son aventure devint la
 fable du village. Alors, une audace singulière
 s'éveilla en elle et cette femme finie se mit
 à courir après l'homme qui l'avait séduite. Elle
 se rendit chez lui: on la jeta à la porte; elle voulut
 le poursuivre un dimanche, à la sortie de la messe:
 il s'échappa subtilement dans la foule. Cela ne la
 découragea point, et un jour qu'il travaillait
 dans les champs, au milieu d'une bande d'ouvriers,
 il la vit arriver de loin d'un pas hatif et résolu.
 Cette fois, c'en était trop! Il planta violemment
 sa bêche dans la terre et se campa les deux poings
 sur les hanches, en fixant ^{les yeux sur} Barbe. Ses compagnons
 lui décochèrent quelques plaisanteries. Il n'eut pas
 l'air de les entendre, mais, après quelques instants,
 il dit:

- Mes amis, vous allez voir comment on se débarrasse
 de ses emplantés.

Il cracha dans ses mains, prit sa bêche et se dirigea vers Barbe, qui continuait d'avancer.

— Haulte ! cria-t-il, quand il fut à quelques mètres d'elle, d'une voix si impérieuse et si brutale que ~~l'empereur~~ Barbe, pétrifiée, ne parvint plus à faire un pas.

Il planta alors deux regards impitoyables dans les yeux effarés de la pauvre femme et cria avec furie en brandissant sa bêche :

— Sacré milliard de vous d'un nom ! Titu t'a vus encore de me poursuivre et de m'embêter, auri vrai qu'il n'y a qu'un dieu, là, j'te coupe en deux !

Tout le corps de Barbe trembla comme une feuille, ses paupières se mirent à palpiter, sa poitrine s'embrassait, elle tourna sur elle-même et s'enfuit, la figure plongée dans son tablier. Les ouvriers la suivirent longtemps du regard tout émus maintenant qu'il la voyait trébucher dans les labours & qu'ils l'entendaient gémir. Aussi quand ~~l'homme~~ l'homme revint, à pas comptés, en se servant de sa bêche comme d'une canne, l'un d'eux crut devoir lui dire, en hochant la tête :

— C'est égal, camarade, ce n'est pas bien ce que tu viens de faire là.

Mais l'autre répliqua, en ricanant:

- Elle a voulu voir le vendredi... maintenant...
qu'elle craille!...

Les jours qui suivirent furent pour Barbe des jours
d'oubliement. Tout lui était indifférent. Elle tra-
villait comme une automate. Elle allait & venait aux
ordres des autres domestiques, comme une personne à
qui il est égal de vivre ou de mourir. Cette situation
se prolongea jusqu'après son accouchement. ~~Alors~~ Alors
la honte qui l'avait terrassée se dissipa; elle s'aperçut
qu'elle l'oubliait de faire ses ^{et elle se prit d'un grand} ~~ou~~ ~~sa~~ ~~faute~~ ~~de~~ ~~son~~ ~~amour~~ ~~pour~~ ~~l'enfant~~ ~~dont~~ ~~elle~~ ~~avait~~ ~~tout~~ ~~redoublé~~ ~~la~~ ~~naissance~~
d'être. Le bonheur qui lui avait échappé dans sa jeu-
nesse et dans son âge mûr, elle le ^{voyait} ~~vit~~ qui l'attendait
maintenant dans le lointain. Quand elle revenait
d'avoir été rendre visite à ses fils, placés chez des pay-
sans, elle ne pouvait détacher ses yeux inquiets
de ce bonheur - un bonheur calme - qui lui souriait
de loin ~~de~~ ~~ses~~ ~~yeux~~ ~~avec~~ ~~benoillance~~ ~~et~~ ~~qui~~ ~~parfois~~
même lui criait d'une voix douce: "Patience & courage,
Barbe, je t'attends ici; quand tu seras vieille, tu
me posséderas et alors ce sera pour toujours". Pen-
dant vingt ans, encouragée par cette voix, elle tra-
villait plus durement qu'elle ne l'avait jamais
fait. Elle ne savait qu'inventer pour gagner de l'ar-

229

Elle se trouvait cette fois une eni...

gent. Le soir, lorsqu'elle s'était retirée dans sa chambre, au lieu de se coucher, elle exécutait de petits ouvrages pour les gens qui voulaient bien lui en confier: elle filait de la laine, elle tricotait des bas, elle raccommodait des vêtements. Elle collectionnait aussi les loques, les vieux papiers, les vieilles ferrailles, elle ramassait les morceaux de fer à cheval qu'elle trouvait dans les rues, et elle vendait le tout au chiffonnier, après avoir marchandé avec rage. Pour ne pas s'acheter de nouveaux vêtements, elle rapiécait indéfiniment ses jupes et ses jaquettes, si bien qu'elle finit par ressembler à un arlequin. Elle ne vivait plus que pour l'avenir, dans le présent, elle tenait si peu de place, elle faisait si peu de bruit, que son existence passait inaperçue. Elle ressemblait à ces plantes qui ont germé sous les pierres et qui poussent lentement, à travers les zigzags d'un interstice, une tige pâle surmontée d'un ^{fil} bouton qui cherche ~~un~~ ^{un} rayon de soleil pour fleurir.

Une après-midi de fièvre, pluvieuse et froide, une nouvelle attitude avec angoisse vint, lancie de bouche en bouche à travers tout le village, ^{transportée} ~~transportée~~ comme de barbe. ~~Une fille se levait~~ ^{Une} ~~elle~~ ^{Tomie} venait de tressaillir au sort & il avait pris un bon numéro. Quelques mois plus tard, Barbe s'était achetée une petite maison & vivait avec son fils.

Elle avait atteint son rayon de soleil, elle ferait son bonheur.

Pour être vrai, ^{il faut cependant} ~~préciser~~ dire que Barbe ~~ne~~ n'a pas trouvé tout à fait dans son fils l'être qu'elle espérait. Elle s'attendait à rencontrer en lui un confident pour toutes ses pensées, un cœur altéré d'affection et avide d'aimer. Elle croyait que leurs deux âmes vivaient continuellement enlacées & elle a été surprise de voir en Toine un enfant taciturne et peu sensible aux caresses. Toine n'est pas méchant, Toine aime sa mère, mais d'un amour froid qui, par moments, glace la vieille Barbe. C'est une sorte de sauveur, un impulsif qui cède sans réfléchir à tous ses sentiments. C'est lui qui, attaché à une corde par le milieu du corps, s'est fait descendre dans un puits pour retirer un homme qui s'y était jeté; c'est encore lui qui s'est précipité dans un étang pour récupérer un enfant qui s'y noyait. Barbe en est très fière. Quand on lui en parle, ses yeux brillent, sa bouche tremble: "C'est notre Toine qui a fait cela, dit-elle... il n'a peur de rien..." Mais elle l'a supplié, en joignant les deux mains, de ne plus exposer sa vie de la sorte... Toine est aussi quelquefois revenu d'une Kerneuse un peu éméché. Son père était un ivrogne... Se mettrait-il à

Boire, lui aussi? ... ~~avec ses habits~~ Un jour, il est également rentré avec ses vêtements couverts de boue et la figure toute égratignée ... Pa-t-il devenu un batailleur? ... Toutefois, les craintes que ces perspectives ont causées à la vieille Barbe ne sont rien en comparaison de l'angoisse qu'elle a éprouvée le jour où le vieux Noël, son voisin, lui a crié d'une voix joyeuse par dessus la haie de son jardin, en inclinant la tête pour humer une prise:

— Ah! Barbe, ton fils trop beau, vous ne le conserverez pas!

C'est vrai que Torie est un peu plus souvent qu'à son tour derrière les jupes de filles. Plus d'une fois, des hommes du village qui revenaient de la ville ont aperçu deux ombres derrière un arbre, dans l'encroûture d'un bâtiment ou sous une haie. Lorsqu'ils se sont approchés, les ombres ont pris la fuite, et l'on a reconnu Torie dans l'une d'elles. Ces histoires sont arrivées aux oreilles de Barbe, qui en a été épouvantée. Elle a essayé d'interroger adroitement son fils là-dessus, mais aux premières paroles qu'elle a prononcées, il a froncé les sourcils & il est sorti en faisant claquer la porte.

M. Derald

Pour que le bonheur soit le bonheur, il faut qu'il se conduise à notre égard à la manière des femmes coquettes, c'est-à-dire qu'il nous fasse comprendre de temps en temps qu'il lui serait facile de nous quitter et que cela ne lui coûterait rien, sinon on s'endort dessus et on finit par ne plus le sentir. Plus Barbe se sent éloignée de ses fils, plus elle goûte les voluptés de l'amour maternel. ~~elle se sent enchaînée~~. Elle ne suit que l'imagination pour ^{être} enchaînée ^à ~~sa~~ ^{sa} petite maison, qu'elle a acquise au prix d'une ^{toute} vie de souffrances. C'est elle qui a eu l'idée de la faire ~~aller~~ blanchir et repêcher, de lui donner et au coquet qui force les passants à s'arrêter pour l'admirer. Aujourd'hui tout le monde est gai dans le village à cause de la Kermesse, mais Barbe surtout est gaie, Barbe qui, depuis son enfance, n'a plus posé la Kermesse en famille. Elle ne tient pas en place. A propos d'un rien son cœur bondit. Mais, qu'est-ce?... La barrière vient de s'ouvrir. Toine entre. Vite qu'elle dressa la table pour le dîner!... Sur une nappe blanche un quartier de bœuf fumé dans un grand plat. Toine a déjà pris place. Barbe vient s'asseoir en face de lui. Ses yeux rayonnent. Elle ouvre la bouche pour parler, mais voilà que de sa gorge se con-

fracte et qu'elle se met à pleurer bruyamment.

Quelle — Qu'as-tu, mère? demande Toine avec étonnement.

La vieille continue de pleurer bruyamment, mais après quelques instants elle tâche de se maîtriser, s'essuie les yeux & dit, d'une voix entre coupée de hoquets:

— Ri — ri — en, mon fils. C'est la joie!

Elle relève la tête d'un geste volontaire et, tandis que les larmes continuent de rouler sur ses joues, elle saisit son verre de bière et le tend du côté de son fils, qui lui présente le sien;

— A ta santé, enfant!

— Santé... mère... répond laconiquement

Toine.

Le dîner commence. Pendant toute sa durée, Barbe ne quitte pas son fils des yeux. Toine personnifie la force et la santé. Il a des épaules larges, des mains grosses, une tête osseuse, des mâchoires fortes, une bouche large, un menton carré, d'épaisse lèvres sensuelles. Ses joues, un peu creuses, sont roses. Ses yeux, logés dans de profonds anneaux, sont verdâtres & clairs. Ses grosses oreilles se détachent nettement aux deux côtés de sa tête blonde, tondue ras, et quelques poils blonds ombragent sa lèvre supérieure.

Il est solide comme un mur, mais il est impénétrable et silencieux comme lui.

Barbe voudrait cependant que'il lui dise quelque chose, mais Torie se contente de manger avec appétit, les yeux fixés dans son assiette.

- Comment trouves-tu la maison, demande-t-elle à la fois, en promenant ^{autour d'elle} ~~ses~~ regards orgueilleux.

- Elle est belle, répond Torie.

Barbe redonne son grand buste maigre. Sa figure ~~se~~ flétrie s'épanouit, ~~comme~~ une flamme de jeunesse allume ses petits yeux bruns perdus comme deux joyaux dans de l'argile au fond de leurs arcades jaunes. De nouveau le bonheur la transporte, et ne trouvant pas d'autres moyens d'exprimer ses sentiments elle tend encore une fois son verre du côté de son fils.

- A ta santé, enfant!

- Santé... mien...

L'orgue des carrousel, qui s'était interrompue pendant le dîner, se remet à tourner ses airs. Barbe prend son couteau, bat la mesure, puis tout en hochant gaiement la tête à droite et à gauche, entonne une chanson de sa jeunesse. Sa voix chevrote et tremble

Dans sa gorge, les sons sifflent dans sa bouche édentée, elle écorche toutes les syllabes & les articule avec une prononciation comique; aussi quand elle arrive au dernier vers de ce refrain, lorsque elle chante de toutes ses forces en tendant son long cou décharné: "Joé-é-yous sou-jours joé-é-é-yous", Toine, le faciturne Toine, ne peut s'empêcher de sourire. Barbe en profite pour l'étreindre dans ses deux bras et promener ses vieilles lèvres sur sa grone figure rose.

Cette effusion l'a un peu calmée & elle se met à desservir la table, tandis que Toine s'appuie sur elle-ci, pose sa tête sur son poing gauche, foure sa main droite dans la poche de son pantalon, et étend les deux jambes dans toute leur longueur.

Le vieux Noël avait raison de dire à Barbe qu'elle faisait son fils beau. Toine qui, jus qu'à présent, avait porté avec le dimanche un sarrau de toile bleue, porte maintenant un paletot comme les autres aisés. Il est vêtu d'un ample veston noir dont les manches, un peu courtes, sont dépassées par les poignets chiffonnés de la chemise. Sur son gilet brille une chaîne de montre en simili-argent & il porte au cou une cravate rouge qui tranche brutalement sur son plastron de son toile. Tel qu'il est là, à moitié couché sur la table, il ressemble plu-

été à un solide débiteur qui eue son vin qu'à un possible ouvrier agricole.

La mère, qui va et vient autour de lui, s'arrête de temps en temps pour le contempler. Elle voudrait qu'il restât toujours ainsi auprès d'elle, mais, d'un autre côté, elle craint qu'il ne s'ennuie, et au bout de quelques instants elle lui dit:

— Tu ne dors pas, un peu fils? ...

Tonie ne répond pas. Cependant après un quart d'heure, il se lève, fait deux ou trois fois le tour de la maison en buillant, tire négligemment un cigare de sa poche, en casse la pointe d'un coup de dent, l'allume, puis décroche son chapeau de feutre mou, le frotte avec sa manche, le place sur sa tête et sort ...

— Ne reste pas trop tard, hein fils! ... ~~Lucienne~~

Les pas de Tonie sonnent déjà dans la cour. La vieille s'approche de la fenêtre & soulève un coin de rideau. Son œil bat fortement, ses yeux brillent & s'humectent; un sourire tendre éclaire sa figure; elle incline la tête pour voir son fils plus longtemps; et quand il a disparu au tournant de la rue, elle laisse retomber le rideau, en murmurant: "L'âme de la maison!"

Malina

II

Il faisait une journée superbe. Le ciel était bleu, le soleil brillait, les chimères voltigeaient par bandes, au dessus des maisons. Des hommes étaient assis en manches de chemise sur le seuil de leurs portes, tandis que d'autres se dirigeaient d'un pas nonchalant vers le centre du village. On voyait aussi dans les rues des enfants qui soufflaient dans des sifflets ou qui faisaient éclater des pétards et des jeunes filles qui se promenaient en groupes, vêtues de robes claires sur lesquelles tranchaient violemment des rubans rouges, roses & bleus. L'oogee de Barbarie continuait de broyer de l'air insipide & l'on entendait les cris-criis d'un violon et les rouquements d'un trombone que des musiciens essayaient pour la sois. L'animation du village avait quelque chose de monotone que cette musique semblait rythmer et qu'accroissaient encore les coups secs que produisait à temps égaux une boule de bois lancée avec violence contre des quilles. A cette heure-là, ~~certes~~ ^{étaient déjà fondés.} les jeux de quilles ~~étaient~~ ^{étaient} les favoris populaires. Les hommes qui sortaient de chez eux ne se dirigeaient pas vers un autre endroit. On y voyait entre un à un comme des abeilles dans une ruche. ~~Les~~

^{formidable}
~~y froillaient et y bourdonnaient comme un essaim~~
~~de perruches, comme tout le monde.~~
 A l'apparition de Toine dans un des bords, ^{il se fit un silence solennel}
 peine peut-il franchir la barrière, ^{qu'un}
~~froillaient et le bourdonnement s'accroissent~~ d'un
 jeune homme en manches de chemise, à la taille élan-
 cée et souple, avec des cheveux bien peignés, et une petite
 moustache noire coquettement retroussée, lui proposa
~~mediatement de faire une partie.~~ ^{Toine accepta.} Après quelques pour-
 parlers, les conditions furent arrêtées et tout le long du
 jeu de paris s'engageant. Ce fut le beau jeune hom-
 me qui commença. Lorsque'il s'inclina devant la
 planche et balance pendant quelques secondes, la
 boule au bout de son bras, serré par un poignet de cuir,
~~il se fit un silence solennel~~ ^{il se fit un silence solennel}, les cœurs essient de battre,
 les yeux se rivèrent à cette boule fatidique et quand
 elle fila, artistiquement lancée, tous les regards la
 suivirent avec anxiété jusqu'à ce qu'elle eut tra-
 versé le carré de quilles. "Huit!", crièrent en chœur
 une multitude de voix. C'était maintenant le
 tour de Toine. Il n'eut levé ni son chapeau ni son
 veston, il se balance sur la boule avec grâce pen-
 dant quelques instants, mais la lance vigoureuse-
 ment d'un coup sec, sans réflexion, et sans calcul
 sur son jeu, vers les quilles. "Neuf!", crièrent de nou-
 veau toutes les voix en chœur. Le beau jeune homme

recommença. Il fut battu de rebat. Devant le succès persistant de Torie, un des spectateurs dit à son voisin :

- Je ne sais, diable, comment il peut gagner de la sorte; son adversaire joue mille fois mieux que lui.

- C'est que Torie, vois-tu, dit l'autre, ne s'échauffe pas. Il a le sang-froid.

En effet, tandis que ~~son adversaire~~ l'un transpirait d'émotion, que ses yeux brillant de fièvre, que ses forces s'épuisèrent, l'autre conservait sa figure impassible, et son bras restait ferme et sa main sûre. Même quand il eut fini de jouer, personne n'aurait pu dire si Torie était heureux ou non de l'argent qui sonnait dans sa poche. Il quitta le jeu d'un air indifférent sans remarquer les yeux pleins d'envie qui le contemplaient et sans se préoccuper de son partenaire qui, tout consterné, essuyait avec sa main noire les gouttes de sueur qui coulaient sur ses joues blêmes.

Torie alla de promener, tout seul, devant les baraques. Il se faufila dans un groupe d'hommes arrêtés auprès d'un tir à la carabine; il regarda tourner la roue de la fortune; il écouta le boniment d'un forain qui exhibait des bêtes empailées; puis il se mit à errer de droite et à gauche, d'un air ennuyé. A un certain mo-

1974

ment, un homme à figure glabre, à mine patibulaire, coiffé d'une casquette de drap entourée d'une ganse, vêtu d'une blouse fripée et suivi d'un petit chien noir, s'arrêta sur son passage et le dévisagea avec une curiosité d'étranger. Toine passa sans le regarder & continua d'irer dans la foule sans avoir l'air de s'intéresser aux choses qui l'entouraient.

À la fin, cependant, il éprouva un sursaut. Sa figure devint rouge, puis extrêmement pâle. A quelques mètres devant lui se trouvait un groupe de jeunes filles qui plaisantaient & riaient. D'une d'elles était une jeune campagnarde chez qui la ~~peccé~~ ~~celle~~ santé et l'opulence des formes l'emportaient sur la pureté des lignes, la finesse des attaches et la noblesse des traits. C'était une forte fille au corsage opulent, à la figure ronde et rouge et dont la chevelure était lourde & luisante comme un casque de bronze. Ses traits n'exprimaient rien que le plaisir de vivre & l'aisance. Toine la ~~regarda~~ ^{vintants} contempla quelques ^{vintants} ^{fois} avec un trouble anéanti des lèvres et un imperceptible clignement des yeux, puis il s'avança vers elle, non pas directement, mais en décrivant une ellipse et sans la quitter du regard. La jeune fille lui tournait le dos. Il la dépassa, puis revint sur ses pas, marchant toujours en biais, mais

avait fait un demi-tour sur elle-même
 la jeune fille ~~avait~~ ~~été~~ ~~pré~~ ~~vue~~ ~~à~~ ~~travers~~ ~~les~~ ~~branches~~ ~~du~~ ~~cerisier~~
 et il ne vit encore que son dos. Il décrivit lentement
 un cercle concentrique, mais la jeune fille continuait
 de pivoter comme l'axe d'une roue sans avoir l'air de le
 faire exprès lui montrait toujours ses épaules. Tout à coup
 le groupe entier s'ébranla et s'éloigna. Toine resta
 quelques instants immobile au milieu du chemin puis
 il prit brusquement une grande résolution. Il mar-
 cha rapidement vers les jeunes filles, les devança, ^{contourna} ~~fit~~
^{une baraque} ~~fit~~ ~~un~~ ~~tour~~ ~~de~~ ~~main~~ ~~gauche~~, puis devint lentement sur ses
 pas. Son cœur battait avec violence, toutes ses idées étaient
 brouillées; aussi quand il eut dépassé les jeunes filles,
 il n'aurait pu dire si on l'avait remarqué tant il
 avait la tête perdue. Lui-même n'avait rien vu qu'une
 confusion de robes et de hâts, comme celles qui tour-
 noyaient sur le carrousel. Il s'arrêta un instant,
 fixa le pavé d'un œil morne, poussa un soupir, puis
 regarda derrière lui. Au lieu de la jeune fille qu'il
 poursuivait, il vit l'évêque, debout devant lui, qui le
 dévisageait de nouveau avec un sourire vicieux. Cette
 fois, il l'apostropha: "Ma! Toine!"

Toine lui lança un regard furieux et se dirigea
 du côté où les jeunes filles avaient disparu.

Le soleil venait de se coucher. Une ombre légère

Tome

descendait du ciel. Au café principal, en face de l'église, on allumait des lanternes vénitienne, suspendues aux fenêtres de l'étage. Les gens commençaient à entrer chez eux pour le souper. A mesure que Tome avançait, les habitations se faisaient plus rares, & les rues plus solitaires. Ça & là, une lumière brillait derrière une vitre. Bientôt Tome se trouva entre deux haies élevées qui bordaient des prairies, puis il descendit une haute tour qui flanquait une ferme derrière laquelle apparaissait le toit sombre d'un château. Il passa devant la tour et finalement s'arrêta en face d'une petite maison séparée de la rue par une cour clôturée de planches. Son unique fenêtre était éclairée. Deux rideaux blancs relevés par des fuseaux roses s'ouvraient sur les vitres, comme deux bandeaux de cheveux sur un front de jeune fille. Sur la table intérieure, on voyait une rangée de pots de fleurs.

Tome passa et repassa devant cette maison. Il se retint fait un instant chaque fois qu'il arrivait en face de la fenêtre et trébuchait lorsque une ombre se dessinait sur les carreaux. Il se promena ainsi pendant une demi-heure, pendant trois quarts d'heure. Tout à coup, il entendit des pas qui s'approchaient. Il allait

s'éloigna, quand il distingua dans la nuit ou une
 voix qui lui était bien connue, une voix d'homme
~~de la tête lui tourna~~
~~ce qui lui fit voir ces visages et les autres qu'il avait~~
~~vu dans la nuit et ceux qu'il avait~~
 quelques instants encore, mais les gens qu'il avait
 entendu venir n'étaient plus qu'à quelques mètres
 de lui. De crainte d'être aperçu, il s'enfonça dans
 une longue drève, obscure & déserte. Il se cacha
 derrière un arbre, puis quand les passemens se furent
 éloignés, il tint au milieu du chemin.

Il jeta un regard triste vers la petite maison, mais
 n'alla pas reprendre son poste d'observation. Debout
 au milieu de ~~deux~~ la route, les deux mains en-
 forcées dans les poches de son pantalon, il se bou-
 geait pas plus que les arbres. Le silence, les ténèbres, le
 bruit monotone du vent pesaient sur lui. Il souf-
 frait, d'une souffrance indéfinissable & violente.
 Le désespoir et la colère lui rongeaient le cœur.
 Son front brûlait, il aurait voulu pleurer, mais
 une pierre énorme & lui écrasait la poitrine & il
 ne pouvait même pas respirer librement. A la
 fin, il alluma un cigare & se mit à fumer avec
 rage. Un peu calmé par la fumée du tabac, il retour-
 na vers la petite maison, mais quand il fut devant

Mlle

Mlle

il trouva la lumière éteinte et la porte fermée.

Il continua sa route, entra dans le premier café qu'il rencontra, se fit servir un verre d'eau-de-vie et ^{payable} ~~debut~~ debout devant le comptoir, en face de la cabaretière, une grosse femme débraillée qui soufflait bruyamment comme une personne asthmatique. Il resta là un quart d'heure et but cinq verres sans échanger aucune parole avec cette femme. Lorsqu'il tira son argent pour payer, elle eut toutefois devoir lui dire quelques mots.

- Y a-t-il beaucoup de monde dans le village ?

- Je n'en sais rien, répondit Toine.

- Ah! fille femme, vous ne venez pas du village. Vous n'y portez pas d'usage.....

- Peut-être, répondit Toine.

- Certainement que j'irai d'usage, se dit-il à lui-même, quand il fut dans la rue. Certainement. Je n'en suis pas une poutre acornillée... Pas un lèche... Ah! non!

Il marchait la tête haute, rapidement et très droit, le crâne tout enveloppé d'une chaleur agréable. Il passait avec indifférence devant le carrousel et les baraquements, dont les cuivres, les paillons et les mi-

mirrors flamboyant sous mille rayons de lumière
crue et pénétra dans une salle de danse. Il était
très calme & tout à fait à son aise et il se promena
lentement au milieu des jeunes gens.

- Tu ne dances pas, Toine? lui cria un
de ses amis qui, lui, était déjà tout en rage.

[T'antôt, répondit Toine.

Il sortit toutefois sans avoir dansé &
entra dans une autre salle. A peine en avait-il
franchi le seuil que son cœur se mit à battre violen-
ment. Elle était là. Seulement, elle valsait au bras de
son nouvel amant, un solide gars, plus grand que
Toine et dont la chemise rouge du cou débordait au-
dessus de son col. A cette vue, toute la forte résolution de
Toine s'évanouit et il se retrouva féroce et embar-
assé. Il se dissimula derrière un groupe d'hommes,
mais de façon toutefois à ne pas perdre de vue la jeune
fille. "Comment faire pour lui parler?" se deman-
dait-il. Il cherchait et ne trouvait rien. Il hochait
la tête. "C'est évident qu'elle ne m'aime plus," se
dit-il; "je ferais peut-être mieux de m'en retourner."
Mais il sentit bientôt qu'il lui était impossible de
partir. Il s'approcha du comptoir & but un verre de
cognac. Sur ces entrefaites, la valse avait pris fin. La

plupart des danseurs s'étaient séparés et Toine vit
~~sa jeune fiancée~~ que son ancienne amante
 se trouvait toute seule à l'écart: "C'est le moment",
 pensa-t-il. Mais son cœur battait avec une telle violence
 et ses jambes tremblaient si fort qu'il ne parvenait
 pas à quitter sa place. Un des musiciens emboucha
 son instrument et joua les premières notes d'une
 polka. Toine comprit qu'il ne avait plus de temps
 à perdre. Il s'avance timidement, ~~vers la jeune fille,~~
 embarrassé par l'attitude de la jeune fille, qui affecte
 fait de ne pas le voir venir.

- Ah! Julie, dit-il, en essayant de sourire, quand
 il fut auprès d'elle... Allez-vous m'accorder la pro-
 chaine danse?...
 J. J. J.

Julie le considéra de haut d'un air froid,
 comme si il avait été un grand inconnu ou com-
 me si cette demande lui avait paru audacieuse et
 insolente.

- Vous savez bien que je ne puis pas vous accor-
 der cela, répondit-elle. Si vous désirez danser avec
 moi, il faut que vous le demandiez d'abord à Paul.

Elle prononça ces paroles d'un ton si dur que
 Toine n'eut pas la force d'insister; toute sa figure
 s'empourpra, et il vint auprès du comptoir la tête baissée.

et les bras ballants. Quand il releva les yeux, il lui sem-
 bla, à la façon dont quelques personnes le regardaient,
 qu'on avait remarqué la scène et il en éprouva une
 vive mortification. Les larmes lui monterent aux yeux.
 Comme il faisait de violents efforts pour les refouler,
 il entendit quelqu'un lire aux éclats devant
 lui. C'était Paul qui pleurant avec des amis.
 Tout en parlant, il reculait, poussé par la foule, & à
^{certain}
 un moment ~~de~~ ses talons touchèrent les pieds de Toine.
 Celui-ci bondit comme si on l'avait souffleté et il envoya
 un énorme coup de poing dans le dos de ~~quelqu'un~~ de ~~ceux~~ de
 Paul. "Je te défends de me marcher sur les pieds,"
 s'écria-t-il, blême de colère. L'autre se retourna, abu-
 ri & furieux. Quand il eut reconnu Toine, il se pré-
 cipita ~~vers~~ vers lui: "Je ne t'ai pas touché," hurla-t-il,
 et je te prie de ne pas recommencer ce que tu viens de
 faire!" Pour toute réponse, Toine lui envoya de nouveau
 un formidable coup de poing, qui lui creva la joue. La
 violence du coup fit reculer Paul de quelques pas, mais
 il ressurgit aussitôt les yeux injectés, les dents serrées, et
 Toine s'était mis en garde. Les deux hommes s'accrochèrent
 mutuellement par les bras et pendant quelques mi-
 nutes, arc-boutés l'un contre l'autre, leurs figures enflam-
 mées se touchant presque, ils essayèrent de se renverser.

Ils n'y parvinrent pas, mais Paul, à la fin, réussit
 à saisir Toine par la gorge, et il le serra avec une telle
 violence que celui-ci en fut complètement paralysé.
 Il le fit reculer tout en le secouant jusqu'à ce que sa
 tête ~~soit~~ cognée contre la muraille, le maintenant là
 de la main gauche comme dans un carcan puis, de
 la main droite, lui allongea une Keprille de gifles.
 Les assistants regardaient sans intervenir, visible-
 ment sympathiques à Paul, qui avait été l'attaqué.
 Toutefois, quand ils virent que les yeux de Toine
 se fermaient, que la sueur coulait sur son front
 et qu'un peu de salive sortait de sa bouche crispée,
 ils s'entretenaient: "Amz! Amz!", avant de se laisser
 arracher son adversaire, Paul lui appliqua ^{un} ~~assez~~
 dernière ~~gros~~ soufflet et le tira si violemment
 par le collet que sa cravate lui resta dans la main.
 On jeta Toine à la porte, où il roula sur le pavé et
 la musique continua ^{la} ~~une~~ polka. Paul saisit
 aussitôt son amoureux et se mit à danser
 avec ferveur. Cette présence d'esprit émerveilla les
 assistants, qui ne songèrent pas à prendre part à la
 danse. Paul dansa donc seul avec son amante,
 au milieu d'un cercle compacte de gens. Il était
 presque sublime. Mu-tête, tout rouge, possédé d'une

force que la colère entreflexait, il tournoyait comme une touffe et faisait sauter sa danseuse comme une plume. Celle-ci, émerveillée comme tout le monde par cette force, heureuse et fière d'être aimée par cet homme, l'étreignait avec passion, renversait la tête et le regardait avec des yeux ~~et~~ étincellants et une bouche humide. Tout-à-coup, elle colla ses lèvres sur la blessure de Paul et aspira soulèvement le sang qui coulait sur sa joue. Toute la salle applaudit, et Paul, rayonnant, éleva au-dessus de sa tête, tout en dansant avec plus de furie, la cravate rouge de Horné. L'enthousiasme pama de la foule aux musiciens. Inspirés par la couleur de la cravate, ils interrompirent la polka et jouèrent la Marseillaise. Cette fois, la salle entière délira, et autour des deux danseurs, qui dansaient maintenant une bourrée incohérente et folle, cent voix se mirent à hurler de tous leurs poumons, en tapant du pied contre le sol:

"Allez, enfants de la patrie ..."

III

— Mon ami, ce n'est pas bien ce que vous venez de faire là... Je sais que c'est la Kermeesse et que il faut s'amuser. Mais il faut s'amuser honnêtement sans

La plupart des consommateurs étaient debout, avec un
 verre dans leur main; leurs figures, empourprées par les
 libations transpiraient à grosses gouttes; de leurs pipes
 et de leurs cigares, montaient des volutes de fumée
 qui s'entassaient sous le plafond en un nuage gris
 et sale. Une jeune fille anémique, aux grands yeux
 bruns et qui avait une broche et des pendants dorés,
 se faufilait entre ces gens, pour les servir. L'atmosphère
 saturée de tabac et de démanations de toute espèce la pre-
 nait à la gorge et la faisait tousser. Toine et son com-
 pagnon se glissèrent dans un coin où ils parvinrent
 à occuper deux chaises. Personne ne fit attention
 à eux. Ils burent ^{chacun un} ~~le~~ verre d'eau-de-vie, à petits
 coups, en silence, la face hébétée de l'ivrogne tournée
 vers la figure sombre de Toine, tandis que ^{le chien, accroupi} ~~le chien~~
 devant eux, ~~les~~ regardait d'un air doux et
 triste. C'était un chien à longs poils soyeux, avec un fin
 museau. Il était vieux et paremp. Il vivait constam-
 ment son maître, le nez sur ses talons, sans jamais dé-
 tourner la tête, même quand d'autres chiens venaient
 l'agacer. Aux deux côtés de son nez, il avait deux touffes
 de poils blancs qui formaient une espèce de mousta-
 che blanche. Ses yeux n'avaient plus aucune vivacité,
 mais il y régnait une extrême douceur; on y lisait

une sorte de bonté résignée comme dans les yeux des vieil-
les gens qui ont beaucoup souffert. Comme eux, il
était indifférent à tout & bâillait fréquemment.

L'ivrogne lui passa la main sur la tête, Le
chien cligna doucement ~~les~~ ses paupières & sa
queue s'agitait.

- Pauvre bête, balbutia l'ivrogne. C'est tout
l'héritage que m'a laissé mon père, dit-il en s'adressant
à Torie. C'était son fidèle compagnon. Pendant sa ma-
ladie, il ne l'a pas quitté une minute. Quand le
vieillard a dû garder le lit, lui seul s'en couché tout
le temps sur la planche. De temps à autre, il se dressait
sur ses pattes et cherchait à voir la figure de son maître.
Et quand celui-ci a été mort, ce qu'il a piaulé, est
ce qu'il a piaulé!

Il prit le chien dans ses bras & ^{posa ses lèvres} ~~l'embrassa~~ sur sa
tête en murmurant: "je ne suis pas riche, mais,
va, je ne te donnerais pas pour mille francs."

Il le déposa ensuite par terre, en poussant un
soupir. Le souvenir de son père enterré depuis trois
mois l'attendrissait. Sa figure s'allongea. "Oh! la vie!
misère, misère!" balbutia-t-il, en hochant sa
grosse tête bouffie.

- Hé! jeune fille, donne-nous deux verres,

cria - I. il ... mais j'y pense, si nous fumions un ci-
gare ... Toine, veux-tu?

- Cela m'est égal, répondit Toine.

L'ivroque fit apporter deux cigares. Il se leva ensuite pour prendre des allumettes. Mais à peine était-il debout que sa figure pâlit. Il se laissa retomber rapidement sur son siège, tourna la tête du côté du mer, s'inclina, bomba le dos, se fit tout petit... Des pas s'approchèrent, tout le corps de l'ivroque frémit, une main se posa sur son épaule, il trembla, mais la main le serrant fortement l'obligea à retourner la tête.

Un homme vêtu d'une blouse, à figure pâle, rasé, propre, avec un petit nez ^{pointu} ~~deux~~ et deux yeux ravis, le fixait d'un regard aigu et tranchant.

- Voyons, toi, le savant - lui cria - I. il sans autre préambule, d'une voix tranchante comme son regard - si comme le dit la Bible, nous descendons tous de notre père Adam, comment se fait-il que, quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique, en 1492, il trouva des habitants dans ce continent inconnu?... Voyons? répond...

L'ivroque tournait avec embarras sa tête à droite et à gauche, cherchant à éviter ce petit regard

de rat, scrutateur et insolent.

- Voyons ? répète l'autre. Réponds ! Toi, qui sais tant de choses.

- Tu viendras demain chez moi, je te poserai un problème sur les fractions que ...

- Il ne s'agit pas de cela. Réponds ! Réponds !
L'ivrogne restait muet, la tête baissée, écrasé par une honte indicible.

son interlocuteur promena alors ^{des yeux} ~~un regard~~ satisfait ^{un groupe de gens qui s'étaient approchés d'eux} ~~sur les yeux groupés autour d'eux qui contem-
plaient l'ivrogne avec des yeux sardoniques~~, puis il dit lentement, d'une voix sonore et emphatique d'écolier qui ~~récite~~ ^{donne} une leçon : "Entre l'Asie et l'Amérique, tout au nord, ^{dans la région polaire,} il existe un détroit, le détroit de Behring ; on suppose qu'un jour, ce détroit étant gelé, des habitants de l'Asie sont passés en Amérique,"

Il triomphait. Il regarda l'ivrogne avec hauteur, puis les spectateurs en souriant. L'ivrogne respirait péniblement et se mordait les lèvres, comme un homme qui est à la torture. Il jeta un regard furtif autour de lui et il ~~regarda~~ ^{aperçut} sur toutes les figures qui l'entouraient a terrible sourire ironique et méprisant qu'arrache aux envieux le spectacle d'une supériorité humiliée. En ce moment, il aurait

voulu être à cent mille pieds sous terre.

Ces deux hommes étaient les deux intelligences ouvrières du village. Quand ils étaient à jeun, ils discutaient souvent pacifiquement ensemble. Ils passaient pour deux amis. Mais quand ils étaient ivres, la jalousie qu'ils nourrissaient en secret l'un pour l'autre éclatait. Leurs discussions tournaient toujours alors à la confusion du même. Car, tandis que le petit homme aux yeux de rat puisait dans l'ivresse une lucidité d'esprit et une force d'argumentation extraordinaires, la boisson jetait le cerveau de l'autre dans une brume épaisse et lourde. Elle le rendait sentimental et imbécile.

Toine n'avait accordé aucune attention à la scène qui venait de se passer. Pourtant, il ^{Cependant} était sorti insensiblement de sa torpeur. A mesure qu'il buvait, une agitation extraordinaire se manifestait même chez lui. Il croisait et décroisait les jambes; ^{se} retournait et se retournait sur sa chaise; il tirait son chapeau sur ses yeux, puis le rejetait en arrière; il hochait la tête, prononçait des paroles incohérentes et grinçait des dents. Sa figure était rouge, ses yeux injectés; il avait l'air terrible.

M. Clément

Quand les effets de son humiliation se furent un peu dissipés, l'ivrogne posa la main sur la jambe de son compagnon, inclina la tête pour voir dans ses yeux et dit, d'une voix tendre et douce: "Ah! Toine, mon ami!"

Il tira ensuite son couteau de sa poche, pour couper le bout de son cigare.

Les yeux de Toine se fixèrent sur la lame d'acier qui brillait dans les mains noires de l'ivrogne et son regard étincella.

Il prit le couteau et l'examina.

C'était un couteau avec une large lame, un manche de bois, et qui, comme un poignard, possédait un petit ressort de métal qui l'empêchait de se fermer ^{accidentellement} quand on l'avait ouvert.

- Il coupe comme un rasoir, dit l'ivrogne.

- Veux-tu me le vendre? demanda Toine.

- C'est qu'il coupe comme un ~~couteau~~ rasoir, répéta l'autre, en le reprenant & en se mettant à couper les longs poils bruns qui lui garnissaient le dos de la main.

- Combien veux-tu le vendre? dit Toine.

- Hum! fit l'autre. Il réfléchissait. Il contemplait le couteau, le reposait sur la jambe de son

pantalon. "Trois francs!" s'écria-t-il, en faisant un forfait énorme.

A sa stupéfaction, Toine ne marchand pas. Il plongea la main dans ~~la~~^{sa} poche ~~de~~ et en retira une poignée d'argent, noire de cendre.

L'ivrogne contempla avec éblouissement tout cet argent et quand Toine lui eut compté ses trois francs, il le regarda avec une sorte d'étonnement stupide.

— "Pfiû... mais tu es riche, mon ami... Que d'argent! que d'argent!... Salut, Toine! Salut, grand monarque!" — Et il ôta sa casquette et s'inclina devant Toine dans un geste plein de vénération.

~~Devant ces congratulations,~~ Toine bomba le torse, refeta la tête en arrière, laissa tomber sur son compagnon un regard majestueux, puis éclata de rire. Ce rire, à la vérité, sonna un peu faux. ^{Toine} Il semblait cependant avoir retrouvé toute sa fierté. Ce n'était plus le garçon honteux de tout à l'heure qui s'efforçait de cacher dans un coin son cou sans cravate et les taches de boue qui maculaient ses habits. Il y avait même une sorte de cynisme dans sa façon d'étaler son délabrement; il forçait, en outre, les consommateurs avec

mépris et quand quelqu'un arrêtait trop longtemps les yeux sur ~~elle~~^{lui}, sa figure prenait un air de provocation qui ~~le~~^{à l'instant} faisait rapidement tourner la tête. Lorsqu'il fut prêt à partir, il appela la serveuse d'une voix si retentissante, ~~pour qu'elle se penchât vers elle~~ que toutes les conversations ~~cessèrent~~^{cessèrent} et que tous les regards se fixèrent sur sa personne.

À la porte l'ivrogne prit son bras, et il se mit à marcher à ses côtés en titubant légèrement et en levant ~~de~~ à tout moment sur lui des yeux pleins de tendresse et d'admiration. Il ne savait presque plus parler; seulement de temps à autre il étreignait fortement le bras de Thine et murmurait: "Thine! Thine, mon ami!"

Ils rotèrent de café en café, bousculant les gens, se frayant à coups de coude un chemin vers le comptoir, et finirent par échouer dans un petit cabaret isolé, au fond d'une rue obscure. Sous une suspension dont la flamme jaunie répandait une lumière misérable se trouvait un groupe d'hommes singuliers. L'un était boyné. Il avait à la place de l'œil droit un trou sanguinolent ~~et saignant~~ qui faisait de sa face un objet de répulsion et de dégoût. Un autre était boiteux. Quand il se remuait, son corps, énorme de colonne se projetait à droite et à gauche comme un

qu'on dirait,
 arbre ~~qui se heurte à l'air~~ ~~de l'air~~. D'autres étaient laids,
 rachitiques, souffreteux. C'étaient des paysans, poussés de
 travers, rontés par la fatigue, cassés par la misère. Deux
 ou trois, ~~ce~~ enfin, avaient des faux de satyrs. C'étaient
 de ces gens qui se roulent dans la vie comme les faunes
 se roulaient autrefois dans les forêts vierges, et qui
 étouffent Font, l'ivresse, l'amour, le jeu, le travail,
 avec la même passion, mais qui reviennent tou-
 jours à l'ivresse comme à l'adversaire qui vous ter-
 rorise le mieux. ~~Leur~~ ~~qui~~ ~~se~~ ~~font~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~peu-~~
~~part~~ ~~et~~ ~~étaient~~ ~~beaux~~ ~~et~~ ~~étaient~~ ~~de~~ ~~travail~~. Ces ^{hommes} ~~gens~~,
 chantaient tous à tous. Toutes leurs chansons étaient
 des chansons canaille ou satiriques. Ils éprouvaient
 un plaisir ^{diabolique} ~~qui~~ ~~conférait~~ ~~à~~ ~~leur~~ ~~existence~~ ~~à~~ ~~mettre~~
 à nu les plaies de l'humanité, à en souligner les
 vices et les ridicules, à faire toucher du doigt l'implaca-
 bilité du destin. Ils évoquaient une vie sans beauté,
 sans horizon, sans amour, une vie perfide, ^{miserable} ~~pleine~~ ~~de~~ ~~abjections~~.
~~Qu'en~~ ~~cadence~~ ~~plus~~ ~~dur~~ ~~qu'un~~ ~~bourrasque~~. Tandis
 qu'à cette même heure, dans les salles de danse, les
 coeurs et les sens, excités par une musique volup-
 tueuse, montaient, uontaient sans fin, ^{ici} on leur
 coupait les ailes, on les jetait par terre, on les ^{roulaient} ~~parotait~~.
 Dans la ^{bonne} bouche de ces hommes, les ^{paroles} ~~chansons~~ prenaient

une signification terrible. On aurait dit que leur
 âme exaspérée fouaillait quelque chose autour d'eux.
 Ils s'acharnaient contre tout idéal, en riant comme
 des démons, d'un rire ^{amer et sinistre.} ~~dans une étreinte, dans une~~
~~quelque chose de cette sorte plusieurs de la vie.~~ Quelque
 blasés, quelque désenchantés qu'ils fussent, un
 vrai frisson courait cependant parfois dans leurs moelles.
 Quant le borgne, par exemple, dans une grimace, fer-
 mait son oeil valide et semblait ne plus regarder qu'a-
 rec son orbite vidée et saignant, ou quand le boiteux,
 chantant une note haute, se soulevait sur sa bonne
 jambe puis retombait tout à coup sur sa petite jambe
 paralysée, comme un objet qui se brise pour s'être
 trop tendu.

Toine se mêla à ces hommes, et lui aussi chanta.
 Il les battit tous. Son cou sans cravate, son col déchiré,
 son habit taché, son chapeau bosselé lui donnaient l'air
 le plus irrégulier du groupe. Comme sa raucune
 et sa haine avaient un sujet précis et tout chassé,
 son verbe fut le plus implacable et le plus ardent. Ses
 mots sortaient de sa bouche comme des poignards.
 Selon la chanson, il les plantait dans le sein des
 femmes, et dans le cœur des hommes. C'était une
 lutte entre lui et la vie. Reçois ce soufflet, gueuse!

Revois à coup de pied, monstre! Et il la bourrait de coups, la lardait, la déchirait, aurait voulu mourir pour la tuer. Mais elle renaissait ~~et elle~~ toujours, elle renaissait en lui, elle respirait dans sa poitrine, elle se nourrissait de son sang, elle battait dans son coeur et dans ses veines. Parfois, il sentait qu'il frappait dans le vide. Son geste meurtrier se transformait en un geste de désespoir, & de ses deux mains, il se griffait la poitrine ^(comme) pour en arracher une bête invisible...

L'ivrogne s'était accroupi à ses côtés. Il avait pris des pincettes et un tisonnier et il faisait semblant de jouer du violon. Une sorte de joie benigne était répandue sur sa figure, il levait et abaisait tous à tour ses yeux tendres et stupides et le fer du tisonnier en frappant les pincettes jetait de temps à autre, dans cette musique sombre, une petite note claire et gaie.

Tout à coup son bras s'arrêta... Il venait de nouveau de voir apparaître ~~le petit~~ l'homme aux petits yeux perçants de roch. Il voulut fuir; mais il était trop tard. L'homme s'avouant directement vers lui le saisit par l'épaule et lui dit, avec un sourire mauvais:

Zerouli

[— Voyons, toi, qui sais tant de choses, dis-moi la différence qui existe entre "vieux", "ancien", et "antique".

Les chanteurs s'étaient tus. Cette fois encore tout le monde faisait cercle autour de l'ivrogne qui, la tête baissée et tremblant de honte, balbutiait des choses inintelligibles.

— Voyons, réponds, réponds...

Derrière, un paysan cria: "Il ne pourrait pas; c'est une bourrigue!"

L'ivrogne avait les larmes aux yeux.

A la fin, il murmure: "Tu viendras, demain..."

L'autre ne le laisse pas achever: "Réponds, ré..."

A ce moment, quelqu'un s'écria: "Tiens, Toine n'est plus avec nous! Où est Toine?"

L'ivrogne se releva brusquement les yeux, sauta sur pieds, et repoussant rudement les gens qui se trouvaient devant lui, il se précipita sur le seuil de la porte en criant: "Toine?"

Personne ne répondit. Il alla au milieu du chemin et cria de nouveau: "Toine?". Ne recevant toujours pas de réponse, il courut en titubant jusqu'à l'église, mais là il se trouva en présence de trois chemins. Lequel pouvait bien avoir pris Toine?...

Une inquiétude affreuse s'empara de lui, il cria une troisième fois : "Toine, mon ami ?". Personne ne répondant encore, il s'engagea au hasard dans un des trois chemins. De temps en temps, il s'arrêtait pour appeler Toine de toutes ses forces, puis il se remettait à marcher en balbutiant : "Il est seul ; il va s'égarer... Il a de l'argent ; on le volera..." Quand il entendait des pas derrière lui, il s'arrêtait également, s'efforçait de se tenir immobile au bord du chemin et interpellait le passant que l'ivresse et l'obscurité l'empêchaient de distinguer : "Toine, est-ce toi ?". On ne répondait pas et il reprenait sa marche vacillante, plein de tristesse et d'angoisse.

IV

Toine l'avait entendu, mais il s'était gardé de répondre. Après avoir quitté le café, il s'était dirigé rapidement vers le chemin qu'il avait déjà parcouru une fois à la tombée du soir. ^À ~~En~~ ^{cette heure} ~~ce moment~~, les passants étaient rares de ce côté-là. De temps en temps seulement, Toine croisait un couple d'amoureux, qui se promenaient à petits pas en se serrant l'un contre l'autre. Il ne les regardait pas. Il marchait du pas assuré & ferme

d'un homme qui se rend à son travail, le matin, de-
 lassé de ses fatigues, par une bonne nuit. Bientôt,
 il aperçut la ferme du château, avec sa grande
 tour blanche en saillie. Il se dirigea vers elle et se
 dissimula dans l'angle qu'elle formait avec le
 mur de l'écurie. Un grand silence régnait en cet
 endroit. On n'y entendait que le vent léger qui
 murmurait dans le feuillage des hauts ormes, de la
 Drève et, de temps à autre, un coup de sabot donné
 par un cheval sur le pavé de l'écurie ou son souffle
 qui passait par une petite lucarne. La nuit était
 assez noire, bien qu'il y eût de, étoiles au ciel. Les
 formes des choses se dessinaient devant les yeux,
 mais vaguement, comme des ombres. Jamais
 Torne ne s'était senti plus fort, plus résolu. Il était
 dans cet état de fièvre où il semble qu'on accompli-
 rait des prodiges. Il regarda les étoiles avec un air
 qui permettait dire: "Comme il me serait facile
 de les cueillir!". Il lui parut ensuite qu'il n'y
 avait plus que lui de réellement vivant sur la
 terre. En ce moment, en effet, on eût dit que tout
 mourait sur cette-ci. On ne percevait plus le frui-
 cement de l'orgue de Barbarie; les musiques des
 denses cessaient l'une après l'autre; les aboiements

des chiens se faisaient de plus en plus rares ; et bientôt Toine n'entendit plus, d'autre bruit que le murmure des feuilles, un murmure lent, aigu, ondulé qu'on pouvait prendre pour le sifflement de la terre roulant dans l'inconnu, etc...

Tout à coup des pas résonnèrent dans le lointain. Toine dressa l'oreille. Les pas s'approchaient. Son cœur battit violemment, il avança la tête et scruta l'ombre. Deux formes se dessinaient dans le chemin. Les yeux de Toine les fixèrent avec une force extraordinaire, mais quand il vit que c'étaient deux hommes, il se renfonça dans son coin.

Peu de temps après, des pas résonnèrent de nouveau et quelqu'un s'avance en sifflant. C'est une voix mélodieuse et pure, quelque chose de gracieux, de frais et d'innocent, d'oux à entendre comme le ramage d'un oiseau. Toine reconnut la voix d'un ouvrier d'un village voisin, un pauvre homme, presque un nain, qui avait un long corps sur de toutes petites jambes, une grosse figure à la peau épaisse et brune et de gros yeux bleus à fleur de tête, et qu'on voyait à toutes les kermesses, coiffé d'un vieux chapeau de feutre blanc dont on lui avait fait l'aumône, à l'entrée des jeux de quilles, devant les baraques,

auprès des carrousels, à la porte des salles de danse. Il ne faisait rien d'autre que regarder. C'était du reste un être presque dépourvu d'intelligence, incapable de conversation et qui avait l'air étonné de tout ce qu'on lui disait. Devant la moindre chose, il poussait des exclamations. Tout l'émerveillait. Chaque kermesse d'éroulait ~~pour~~ pour lui une féerie toujours nouvelle. Il ne perdait ni une note de musique ni un lambeau de chanson. ~~comme~~ ^{Agis comme} ~~comme~~ ^{for} les scribes, il ne voyait et ne sentait que le côté innocent ^{des choses et quand} ~~de la vie~~ il sifflait en ^{jeu} ~~se~~ ^{retournant}, au milieu de la nuit, ~~les~~ les airs qu'il avait entendus, on ne retrouvait plus rien de la vulgarité de ceux-ci. A force de douceur et de pureté, la voix de cet homme finissait même par devenir cruelle. Elle donnait à ceux qui l'écoutaient la nostalgie d'un bonheur impossible, ^{et} ~~de~~ ^{et} tous les cœurs qui s'étaient accrochés à elle et qui l'avaient d'abord suivie joyeusement, finissaient ^{par souffrir} ~~à~~ sous son influence.

Elle ne toucha ^{toutefois} ~~expérimental~~ pas l'âme de Torie. Elle n'entama pas les sentiments sauvages, et durs qui battaient à cette heure dans sa poitrine. C'est à peine s'il jeta un regard sur le ^{siffleur} ~~caractère~~ au moment de son passage. Il lui semblait d'ailleurs, voir poindre

deux autres personnes, derrière lui, et ceci paraissait
 l'intéresser davantage. Bientôt, il n'eut plus de doute.
 Il y avait bien là deux personnes, et deux personnes
 si serrées l'une contre l'autre qu'elles semblaient ne
 faire qu'un seul être. Elles marchaient avec une
 telle lenteur qu'on ne les entendait pas. On aurait
 dit qu'elles glissaient sur le chemin. La poitrine de
 Torie se contracta dans une angoisse indicible et
 son cerveau tourbillonna. Quand ces personnes passèrent
 devant lui, il chercha à les reconnaître. Il vit que
 c'était un homme & une femme; mais qui était
 cet homme et qui était cette femme, il n'aurait
 pu le dire, la nuit était trop profonde. Ces deux pas-
 sants s'éloignèrent, enlacés l'un à l'autre, joue
 contre joue. Ils n'échangeaient aucune parole,
 mais on pouvait entendre leur respiration, cette res-
 piration violente et oppressée des gens arrivés au
 paroxysme de l'amour. Torie les suivit des yeux.
 Il les vit entrer dans la maison de Julie; il étouffa
 un cri... La femme qu'il aimait, qu'il désirait com-
 me un fou était dans les bras d'un autre! Cet homme
 étreignait cette chair à laquelle il ne pouvait songer
 sans qu'une nuée de desirs s'éveillaient au plus
 profond de son être; cet homme s'enfermait avec

cette femme, il allait recevoir les caresses de cette bouche pour un baiser de laquelle Toine aurait donné tout son sang, toute sa vie, toute son âme ! Ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, ses yeux jetaient des flammes, ses poings se crispaient avec une telle violence que ses ongles entraient dans les paumes, de ses mains...

Julie

Au loin, ~~elle~~ ^{la voix de l'idiot} rayonnait, mais ~~elle~~ ^{elle} était toujours mélodieuse et continuait de répandre une pureté céleste dans la nuit.

Toine l'entendait moins qu'auparavant. Son corps, après s'être agité fébrilement, était redevenu immobile. ~~survenant de la barbare à ce point de sa vie une immobilité de statue.~~ ^{La maison se hypertrophiait, et elle se fit air sur la maison} Ses yeux égarés ~~se tournaient~~ ^{se tournaient} vers une femme ~~devenue~~ ^{devenue} tirait le coin de sa bouche & que son cœur ~~se tordait~~ ^{se tordait} dans sa poitrine. Il resta longtemps dans cet état. A la fin, un chuchotement de voix se produisit, de petits rires étouffés survinrent, puis Toine entendit un bruit de baiser, un bruit très doux, & il vit Paul qui sortait de la maison, traversait la cour, ouvrait la barrière et la refermait derrière lui. Paul allait se diriger vers Toine, quand d'autres pas rapides ^{le jeune homme} sonnèrent dans la cour. ~~Paul~~ ^{le jeune homme} se retourna, la tête de Julie s'avan-

ça au dessus de la palissade et les deux amants se don-
 nèrent encore un baiser, mais si profond, si passionné,
 et qui se révélait si bien ^{cette fois} que les deux êtres qui l'échan-
 geaient étaient l'un à l'autre d'âme et de corps,
 qu'il croya le cœur de Toine comme s'il avait été
 témoin de la possession par un autre de la femme
 qu'il aimait ...

Il y a des instants dans la vie où notre bonheur
 se personnifie tout entier dans un être et où l'on
 se dit : " Si cet être n'existait pas, que m'importeraient
 le soleil, le printemps, le parfum des fleurs, l'amour
 lui-même puisque je ne pourrais pas le connaître";
 mais il y en a d'autres aussi où notre malheur se
 personnifie également tout entier dans un être
 et où l'on pense : " Si cet être n'existait pas, je ferais
 du soleil, du printemps, du parfum des fleurs, j'au-
 rais comme tout le monde ma part de plaisir, ma
 part d'amour ..."

Pour Toine, l'homme qui lui avait tout con-
 fisqué sur la terre, c'était ce Paul, qu'il voyait
 arriver vers lui d'un pas rapide & fier. En frappant
 le sol, ce pied frappait aussi le cœur de Toine. Toine
 étouffait. Il avait la sensation que cet homme lui
 volait jusqu'à l'air ^{un affreux abandonnement lui en enveloppait la tête.} indispensable à ses possessions. Il

Il ramassa sur lui-même ~~sa main~~ ^{son} ~~le~~ manche du couteau qu'il avait en main, et grand Paul fut en face de lui, il bondit... L'autre n'eut ni le temps de se défendre, ni le temps de jeter un cri; il roula par terre avec le couteau dans sa gorge...

V

Tome s'enfuit à toutes jambes, droit devant lui. Au bout de quelques minutes, il se trouva en plein champ. Il s'arrêta un instant pour s'orienter. Il soufflait avec force et il éprouva une sorte de stupefaction en constatant le contraste qui existait entre son agitation intérieure et la tranquillité de la nature. Mais ce n'était pas le moment de réfléchir, et il sauta rapidement hors du chemin et se mit à galoper tout le long d'une prairie. Là surtout le silence était immense. Il n'entendait que le bruit saccadé de sa respiration et le claquement de ses pieds sur la terre molle. Au bout de quelques instants cependant un coq chanta; bientôt un autre coq répondit. Une caille qui s'envola à son approche lui causa une peur épouvantable, mais ce fut bien pis encore quand il lui sembla apercevoir une immense étendue au travers du fossé. Il s'arrêta brusquement...
~~de la largeur de la voie de fer écartés.~~ Ou eût dit

un homme ou un grand chien. Toine ^{se hâta de faire} ~~fit~~ un détour, mais quand il passa en face d'elle, la masse s'agita ~~plus~~ ~~fortement~~ et une voix pâteuse et sourde balbutia comme dans un rêve: "Toine?" Les cheveux de Toine se hérissèrent, son sang se glaça et il galopa de plus en plus fort, sans souffle, avec un tremblement dans les jambes. Il ne se douta pas que cette masse était l'évrogne qui, l'ayant cherché partout inutilement, était venue s'échouer là, & qui continuait de l'appeler chaque fois qu'il croyait entendre des pas dans les environs.

~~Toine se précipita à toute vitesse~~ Lorsque il fut ^{arrêté.} ~~après~~ ^{Il trem-} ~~blait~~ ^{blait} comme une feuille. ~~presque~~ ~~arrivé~~ ~~devant~~ ~~sa~~ ~~demeure~~, Toine ~~se précipita~~ ~~à~~ ~~l'entrée~~ ~~de~~ ~~sa~~ ~~demeure~~. Le silence et la tranquillité qui l'avaient déjà étonné dans la nature se retrouvaient ici, plus intenses, plus saisissants encore. Une pais infinie planait sur cette maison, qui se dressait toute blanche dans la nuit. Il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la barrière, ouvrit le verrou avec mille précautions & entra dans la cour. A travers la fenêtre, il aperçut dans les chambres ~~de~~ ~~la~~ ~~maison~~ une faible clarté. Avant de se coucher, sa mère s'était contentée de baisser légèrement la flamme de la lampe, afin qu'il

M. de la...

Elle avait aussi pré-

trouvât de la lumière à son retour. ~~Il se précipita~~,
 paré son souper. Sur la table, recouverte d'une nappe à carreaux, il
 trouva ~~un plat de salade, du pain blanc, un pot de bière et, à côté de son~~
~~assiette une grosse poire. Il contempla tout cela avec effroi et, bien qu'il~~
~~eut grand faim, il n'osa pas pénétrer dans la maison. Après avoir hésité~~
~~une minute, il ouvrit doucement la porte de l'étable. Celle-ci était~~
~~pleine de ténèbres. Il chercha une échelle à tâtons, grimpa dans le~~
~~fenil et de lui-même tomba sur la paille.~~
 petite lumière ~~franche~~ ~~avait~~ ~~vue~~ ~~buter~~

dans sa chambre. Après avoir eu une peur latente,
 il se cramponna à l'échelle qui se trouvait au fenil. Il y grimpa
 par et se laissa tomber dans la paille. A peine était-il
 couché qu'il crut entendre le râle de quelqu'un à sa côté.
 Il se leva sur son séant, tendit l'oreille et scruta les
 ténèbres avec des yeux hagards.

C'était le porc qui ronflait sous lui.

VI

Quand Toine s'éveilla le lendemain, après avoir
 dormi d'un sommeil lourd, ~~il se leva~~, il promena
 lentement les regards autour de lui. Il fut étonné
 de se trouver au milieu de la paille, dans un fenil.
 Une inquiétude indéfinissable, quelque chose
 comme un gros chagrin pesait sur sa poitrine. Il
 se passa la main sur le front comme pour en
 effacer une pensée douloureuse. Mais cela n'arrê-

se parle peu de son cerveau qui réunissait un à un
 tous les détails de son existence de la veille et le fai-
 sait converger vers un acte abominable qu'il ne vou-
 lait pas (il en repoussait l'idée de toutes ses forces)
 avoir commis. Il regarda les toiles d'araignées
 qui pendaient sous les gîtes du toit, puis il fixa les
 yeux sur un rayon de soleil qui tombait par ~~le~~
~~par~~ un trou du chaume et chatoyait dans la
 pénombre. Dans le colombier, ses pigeons ron-
 coulaient; les poules caquetaient dans la cour. Il
 vit, par une petite lucarne, les branches d'un arbre
 qui balançait lentement leurs feuilles. Deux
 larmes jaillirent de ses yeux. Il se rappela les
 appels inquiets de l'iroquois: "Toine? Toine?" Pour-
 quoi n'avait-il pas écouté cette voix? Elle lui ap-
 paraissait maintenant comme le cri de sa propre
 conscience. Était-ce bien lui qui avait donné
 cet affreux coup de couteau? "Non, ce n'est pas moi,"
 se disait-il. "Si, si, c'est toi", répondait une voix
 implacable au fond de lui-même. "Comment me
 sauver, mon Dieu?" ~~exprimait-il~~ demanda-t-il.
 "Il n'y a plus de salut", continua la voix. "Il n'y a..."
 reprit-il, en se dressant sur son séant. "... plus de
 salut!" répéta la voix. "Mon Dieu!" cria Toine, et il

retomba la face dans la paille où il se roula et se
bordit dans les sanglots. A la fin, pourtant, ses
yeux se séchèrent, ses membres cessèrent de remuer;
il ne pensait plus, il était vide de toutes ses énergies,
il était comme une loge trempée de pluie et collée
aux pierres du chemin.....

Lorsqu'une remueur monta de la rue, elle ne
l'effleura pas, elle n'agitait rien en lui; les cris qui
s'y mêlèrent bientôt ne le secoururent pas davantage;
et le gendarme qui monta dans le fenil par l'échelle, avec
prudence, le revolver au poing, le cueillit comme
une bête blessée ^{abandonné} ~~qu'on ne peut pas~~ ^{et le conduisit sans}
~~peine hors de l'étable.~~ ^{peine} ~~moment de s'en aller~~ ^{à l'étable}, il ~~part~~ ^{est} ~~regardant un~~
~~canard de révolte~~ ~~qu'on voit~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~poignée~~ ~~de~~ ~~fer~~
~~de~~ ~~son~~ ~~doigt~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~calcare~~ ~~à~~ ~~certains~~. Lors-

qu'il apparut, menotté aux mains, un frisson
d'horreur traversa la foule, groupée devant la mai-
son. La figure pâle, salie par les larmes, ses yeux
cigariés et rouges, son col arraché, ses vêtements
souillés et parsemés de brins de paille, lui donnaient
l'aspect ^{d'un brigand.} ~~quelque~~ ~~pareille~~ ~~grâce~~ ~~à~~ ~~ce~~ ~~brigand~~ ~~de~~ ~~son~~
~~crime~~ ~~inélégant~~ ~~de~~ ~~se~~ ~~voir~~ ~~dans~~ ~~la~~ ~~voie~~, ~~l'œil~~
~~avait~~ ~~baissé~~ ~~les~~ ~~yeux~~, mais il ne tenta pas à les
relevés. Soit qu'il n'eût pas tout-à-fait conscience

de son état, soit qu'il eût déjà accepté sa situation comme une chose accomplie & contre laquelle il n'y a pas à révolter, il promena sur tout ce monde qui le contemplant un regard indifférent & presque hautain.

"Toine! Toine! mon fils!", cria tout à coup la vieille Barbe d'une voix affolée, en se précipitant sur lui ~~par ses bras~~ et en l'étreignant avec une sorte de rage folle. "Toine! Toine! mon fils!" répéta-t-elle en promenant sur ~~sa~~^{sa} figure froide ~~de Toine~~ ses lèvres brûlantes de fièvre. On essaya de la détacher doucement. Elle ne parut d'abord pas s'en apercevoir, mais quand elle sentit que les efforts devenaient plus vifs, elle se colla davantage au corps de Toine, en hurlant comme une folle: "Non, non! Non, non!" Les gens qui se trouvaient dans la rue détournèrent la tête, impuissants à supporter ce spectacle. Ils virent alors accourir à quatre jambes, un homme à l'aspect étrange & délabré, suivi d'un petit chien noir, et qui se répétait à lui-même tout le long du chemin: "Tuer son semblable, mille millions de tonnerres! Tuer son semblable, mille millions de tonnerres!" C'était l'iroquois qui avait passé la nuit dans

[Handwritten scribbles on the left margin]

le fossé où Thoin l'avait aperçu et qui était encore à moitié
 vive. Dans ~~cette~~^{sa} demi-ivresse, ce meurtre prenait
 des proportions fantastiques, lui apparaissait comme
 quelque chose d'impossible, de supérieur à l'action
 humaine, de phénomène insondable. Ses yeux énormes
 dans sa figure blanche et flasque révélaient
 un mélange d'étonnement & de terreur. Il fixait
 sur Thoin des ~~yeux~~^{regards} effarés, comme s'il avait
 en devant lui un sauvage, l'habitant d'un
 monde inconnu ou le diable en personne.

Pendant ce temps, les gendarmes assistés de
 quelques hommes de bonne volonté, essayaient
 toujours d'arracher la vieille Barbe à son fils. Ils pro-
 cédaient longtemps avec douceur, avec humanité,
 mais à la fin il fallut bien employer la force.
 Les personnes présentes furent alors témoins d'une
 scène terrible. Un gendarme avait pris Barbe
 corps à corps. Bien que ce fut un colosse, ~~et~~ la vieille
 femme le dépassait de toute la tête, et cette tête exsan-
 gue avec ses grands yeux secs et ses lèvres blanches
 avait l'aspect d'une tête de spectre, d'un de ces spectres
 vengeurs qu'on voit se lever des tombeaux, avec
 un suaire sur leurs épaules, et qui tendent dans
 le vide une main décharnée. Le gendarme

Barbe

Tout à coup,
soufflait. ~~Beaucoup de gens~~ on le vit tordre le
bras de Barbe avec une grimace et en serrant les dents,
puis on entendit comme un craquement de bois
mort: c'était le bras de la vieille femme qui cédait
à la force de l'homme...

~~Barbe~~

VII

Barbe aussi s'était ^{soumise} résignée. Deux hommes l'a-
raient prise chacun par un bras, et l'avaient re-
conduite dans sa maison. Elle s'était laissée assoir
dans son vieux fauteuil, au coin du feu, sans faire
de résistance, et elle se tenait là, muette, immobile,
la tête inclinée, les ~~deux~~ mains croisées sur ses ge-
noux; deux fines larmes coulaient sans interrup-
tion de ses yeux rouges, ~~signifiant~~ ~~l'extériorité~~ ~~de~~ ~~sa~~
~~douleur~~ ~~que~~ ~~elle~~ ~~devait~~ ~~per~~ ~~fidèle~~.

Indépendamment des ^{les} deux hommes, ~~quelques~~
~~autres~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~de~~ ~~Barbe~~, deux femmes étaient éga-
lement ~~et~~ entrées dans la maison, et l'événement
s'était ~~et~~ faufilé derrière elle, fasciné par ce drame,
pris par toutes les fibres de son être par cette souffrance.
Ni les hommes, ni les femmes, ne parlaient. Ils auraient
ils pu trouver au fond de leur âme fruste pour
consoler cette martyre, qui avait demandé si
peu de chose à la vie et que la vie avait si cruelle-

ment fragile. Ils se ~~regardaient~~ ^{contemplaient} l'un les autres, et, de temps en temps, jetaient un regard dur sur l'ivrogne, dont ~~elle~~ ils jugeaient la présence souverainement déplacée. Mais l'ivrogne n'avait pas l'air de comprendre. Immobile, les deux mains appuyées sur la cage du poêle, ~~et~~ devant lequel il était assis, il tenait ses yeux obstinément fixés sur la vieille femme, comme s'il avait voulu déchiffrer tout ce qui se passait en elle.

A un ^{certain} moment ~~des~~ celle-ci se leva et se dirigea tout droit vers la porte. Un des hommes se précipita pour l'arrêter. Barbe la regarda avec ~~étonnement~~ ^{étonnement}, puis jeta les yeux sur la porte et fit un petit effort pour se dégager. Mais l'homme la retint. Barbe, cette fois, le ~~regarda~~ ^{considéra} avec plus d'étonnement et en ayant l'air de penser: "Pourquoi ne me laisse-t-on pas passer?... Qu'est-ce qui empêche...". Toutefois, elle n'insista plus et se laissa reconduire dans son fauteuil où elle continua de pleurer avec soumission.

Cette scène paraissait avoir ému tout particulièrement l'ivrogne, qui contempla la vieille femme avec plus de fixité. Tout à coup ses yeux s'éclairèrent, un sourire étrange passa sur sa

figure, et il promena ses regards autour de lui : "Regarde comme tout est beau, ici," dit-il. "Regarde ces assiettes, comme elles brillent ! Vois ce poêle : c'est un miroir ! Et ce parquet ! On mangerait par terre." "Oh ! la vie, la vie !" s'écria-t-il en levant ses poings en l'air et en agitant tout son corps. "On travaille pendant dix ans, pendant vingt ans, pendant cinquante ans... Pourquoi?... Pour avoir la consolation de mourir en paix... Mais le malheur arrive... Le malheur!... Le malheur!..." répéta-t-il quatre ou cinq fois, en hochant comme un balancier sa tête inclinée, puis il fixa le sol en marmottant des choses que personne n'entendit plus.

Le silence se refit ensuite, plus lourd, au lieu de ces gens. On remarqua que l'horloge ne s'écouait plus. Tonie ne l'avait pas montée la veille & personne depuis n'y avait songé. Le chien de l'ivrogne, couché sous la table, dormait d'un sommeil profond. On n'entendait aucun bruit, ni ~~de~~ autour de la maison, ni dans le bâtiment. ~~Seulement~~ cependant, le bruit de Barbarie entendant des voix monotones, mais cette voix semblait venir de si loin, que on la paraissait à peine. On

accroché dit que le orgue lui aussi, avait été frappé
de cécité et qu'il s'efforçait de mettre du papier d'écrou
avec cette même roue ette.

A la longue, cependant, le village sortit de sa
torpeur. Son réveil se manifesta par une rumeur vague,
un bourdonnement sourd; peu à peu, l'orgue de Barbarie
recommença de monbrer ses airs monotones; en chien,
ensuite, aboya. Mais tout cela se passait au loin; au
tour de la maison, le même silence profond continu
de régner. A la fin, pourtant, lui aussi fut rompu.
Les personnes qui se trouvaient chez Barbe entendirent
des pas dans la rue. C'étaient deux hommes
qui passaient devant la maison. Il, parlaient
si haut qu'on comprenait ^{toute} leur conversation à
travers la muraille;

- Ils se sont agités, ils ont fait du bruit, dis-
l'un avec animation, à quoi cela leur a-t-il
servi?

- A rien, répondit l'autre, d'une voix calme;
l'homme s'agite, puis il se résigne, et tout finit
toujours par rentrer dans l'ordre.

